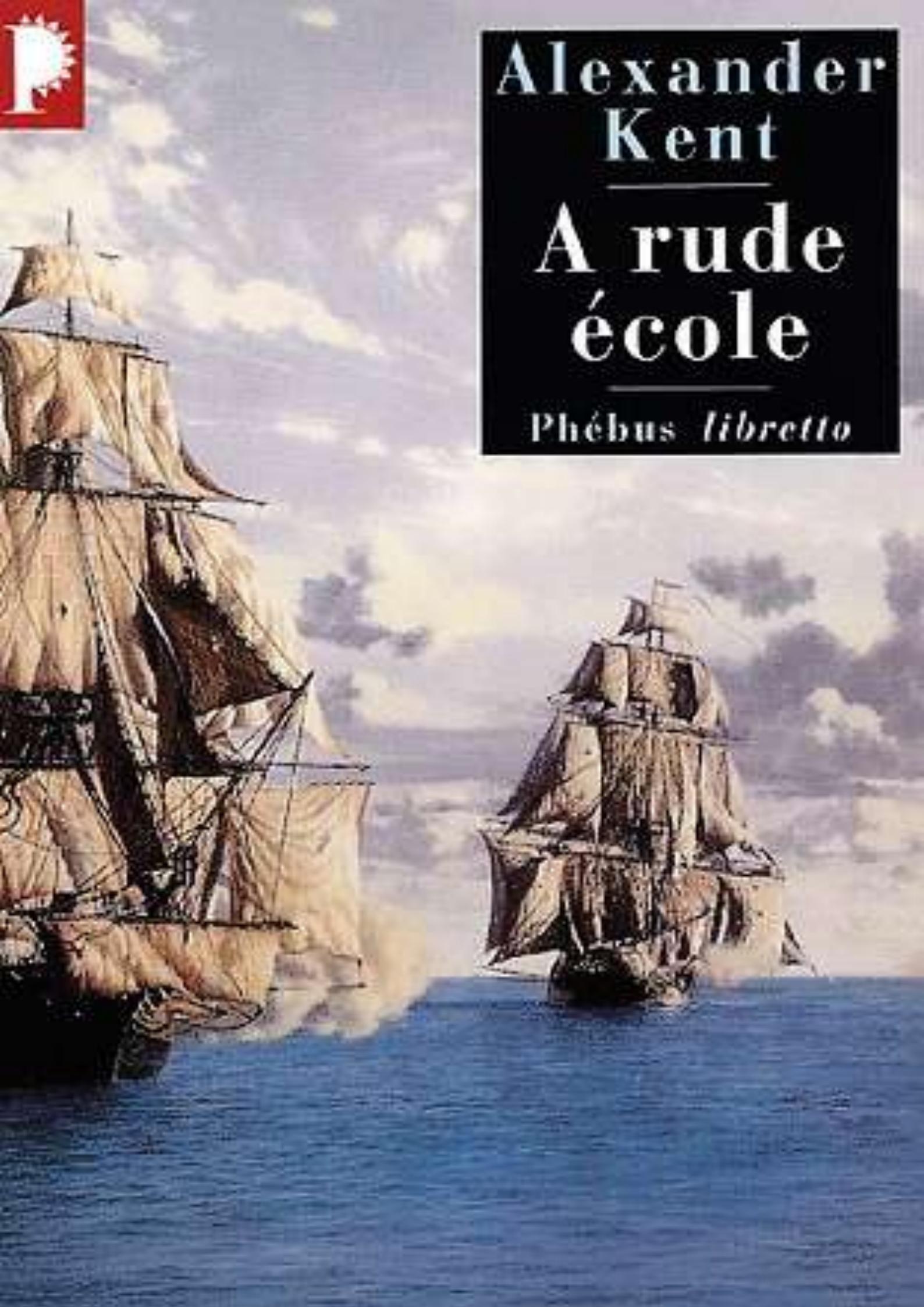




Alexander
Kent

A rude
école

Phébus libretto



ALEXANDER KENT

À RUDE ÉCOLE

BOLITHO-1

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

*À tous les aspirants de marine
passés et à venir*

Première partie
Richard Bolitho
Aspirant de marine

I

Un vaisseau de ligne

Il était midi, mais les nuages qui déferlaient en rangs serrés au-dessus de Portsmouth laissaient penser qu'il faisait déjà presque nuit. L'aigre vent d'est qui soufflait depuis plusieurs jours avait transformé le mouillage encombré en champ de moutons et le crachin ininterrompu donnait aux bâtiments qui se balançait sur l'eau, aux lourdes fortifications du port, l'aspect luisant du métal.

Massive, inébranlable, l'auberge de Blue Posts était bâtie à l'extrémité de la pointe de Portsmouth. Comme toutes les auberges et hôtelleries que l'on trouve dans un port à l'activité soutenue, elle avait subi des aménagements, des ajouts successifs, sans jamais perdre son aspect de havre du marin. À vrai dire, elle était fréquentée plus par des aspirants que par les pêcheurs accoutumés à vivre au rythme des marées – ce qui lui conférait une atmosphère à part. Malgré son plafond bas, l'ambiance plutôt bruyante, une propreté douteuse, l'endroit avait vu plus d'un amiral en herbe franchir la vieille porte égratignée.

En cette mi-octobre en l'année 1792, rencogné dans l'angle de l'une des longues salles, Richard Bolitho prêtait distraitemment l'oreille au brouhaha des conversations, au tintement des assiettes et des pichets, au chuintement de la pluie sur les fenêtres étroites. L'air était chargé d'odeurs diverses : relents de cuisine, de bière, de goudron, de tabac. Lorsque les portes sur la rue s'ouvraient, dans un concert de protestations, s'y ajoutaient les effluves forts et salés des bâtiments au mouillage.

Bolitho allongea les jambes et poussa un long soupir. Le trajet en diligence pour venir de Falmouth avait été épuisant. Après avoir englouti une bonne ration du pâté de lapin,

spécialité concoctée par la maison à l'intention de « ces jeunes messieurs », il se sentait somnolent. Il observait avec une certaine curiosité les autres aspirants présents. Certains étaient très jeunes, des enfants d'à peine douze ans. Cela le fit sourire en dépit de sa réserve naturelle. Lorsqu'il avait rejoint son premier embarquement, lui aussi n'avait que douze ans. En y repensant, il pouvait mesurer à quel point il avait changé. Ou plus exactement, combien la Marine l'avait changé. Il ressemblait alors à tous ces garçons attablés en face de lui. Un rien l'effarouchait – les bruits, l'aspect menaçant des bâtiments de guerre – mais il mettait son point d'honneur à n'en rien montrer, bien près d'imaginer qu'il était le seul à se laisser ainsi impressionner.

Quatre ans déjà, c'était presque incroyable ! Quatre années pendant lesquelles il avait mûri, s'était adapté à la vie en mer. Au début, il s'était dit qu'il ne parviendrait jamais à apprendre tout ce que l'on exigeait de lui. Il y avait d'abord l'incroyable complexité du gréement, les longueurs invraisemblables de cordages de toute sorte qui permettent de manœuvrer un navire. Puis les exercices dans la mâture et l'entraînement au tir, perché sur des espars mouvants, qu'il pleuve ou qu'il gèle. Il y avait aussi ces journées si torrides qu'on manquait s'évanouir et aller s'écraser sur le pont. Il avait peu à peu appris les lois non écrites qui régissaient la vie dans l'entre pont, tout cet ensemble de règles qui rendent possible l'existence à bord d'un vaisseau de Sa Majesté, malgré l'entassement. Tout cela n'avait pas été sans quelques bosses ni quelques larmes.

Et aujourd'hui, en ce triste jour d'octobre, il rejoignait son second embarquement à bord de la *Gorgone*, vaisseau de soixante-quatorze, mouillé quelque part dans le Soient.

Il eut un sourire narquois en voyant un aspirant haut comme trois pommes engloutir une énorme quantité de porc bouilli. Par le temps qu'il faisait, le gaillard allait le regretter en dégueulant tripes et boyaux.

Il songea soudain à sa demeure de Cornouailles, la grande maison de pierre grise au pied du château de Pendennis où il avait grandi avec son frère et ses deux sœurs. La famille y vivait depuis des générations. À son retour, il l'avait trouvée différente

de l'image qu'avait gardée son souvenir : cette image dont il avait rêvé au milieu des tempêtes, sous le cagnard... Cette fois, seules sa mère et ses sœurs étaient là pour l'accueillir. Son père commandait un bâtiment identique à celui qu'il allait rejoindre tout à l'heure et croisait quelque part dans l'océan Indien. Son frère aîné, Hugh, servait en Méditerranée, aspirant à bord d'une frégate. La maison lui avait paru étrangement calme et vide après l'agitation du bâtiment qu'il venait de quitter.

Ayant reçu sa nouvelle affectation le jour de son seizième anniversaire, il devait rejoindre sans tarder le bâtiment de Sa Majesté la *Gorgone*, ancré sous Spithead. Le vaisseau était en cours de réarmement sous les ordres du capitaine Beves Conway. Sa mère avait essayé de cacher sa peine et ses deux sœurs mêlaient sans raison le rire aux larmes. Tandis qu'il longeait la côte pour aller prendre la diligence à Falmouth, les manants du coin l'avaient salué au passage, sans manifester aucun signe de surprise : cela faisait si longtemps que des Bolitho quittaient la grande maison pour s'en aller sur la mer, servir à bord d'un bâtiment ou un autre, et plus d'un n'en était jamais revenu.

À présent, c'était son tour. Il s'était juré de ne pas refaire certaines erreurs, de bien se mettre en tête quelques leçons. L'aspirant est un être hybride qui tient de la carpe et du lapin. Son statut le met quelque part entre les enseignes et ceux qui constituent l'épine dorsale d'un navire, les officiers mariniers. Le capitaine occupe un bout du bâtiment, dominant le monde, aussi inaccessible qu'un demi-dieu, alors que les aspirants sont parqués au beau milieu de l'équipage : matelots et fusiliers marins, volontaires et recrutés par presse. Tous sont entassés dans l'entrepont, même si les distinguent leur état et leur passé. On conçoit que, dans de telles conditions et vu les dangers mortels auxquels le travail à bord vous expose par tous les temps, une discipline de fer soit de rigueur.

Lorsque des terriens observent un bâtiment de Sa Majesté à l'appareillage, les vergues pleines de gabiers occupés à établir la voilure, lorsque tonnent à leurs oreilles les saluts au canon, que retentissent les voix rauques de ceux qui peinaient au cabestan, braillant une chanson à virer, ils ne voient rien de ce qui se

passe entre les flancs du navire, cette fourmilière pleine de mystères... Et c'est très bien ainsi.

— Y a quelqu'un ici ?

Brutalement arraché à ses pensées, Bolitho leva les yeux. Un aspirant blond aux yeux bleus lui souriait.

— Je m'appelle Martyn Dancer, ajouta le nouveau venu, et j'embarque sur la *Gorgone*. C'est l'aubergiste qui m'adresse à vous.

Bolitho se présenta à son tour et se poussa pour lui laisser un bout de banc.

— Ce n'est pas votre premier embarquement...

Dancer sourit tristement.

— Presque. J'étais à bord du bâtiment amiral avant qu'il passe au bassin. Mon expérience de la mer se limite à trois mois et deux jours.

Voyant la tête de Bolitho, il reprit :

— J'ai commencé tard dans le métier, mon père ne voulait pas me laisser partir – il haussa les épaules. Mais j'ai eu le dernier mot.

Bolitho avait plutôt bonne impression. Dancer manquait certes de bouteille, mais il avait à peu près son âge et s'exprimait en garçon bien élevé – une famille de la ville sans doute.

— J'ai entendu dire que nous partions pour l'Afrique, et alors...

Bolitho sourit.

— C'est un tuyau qui en vaut bien un autre, j'en ai entendu parler moi aussi. Ça vaudra toujours mieux que de faire des ragagas dans la Manche avec l'escadre.

Dancer fit la grimace.

— Neuf années à présent que leur fameuse guerre de Sept Ans est terminée. Je les aurais cru plus pressés d'en découdre... au moins pour récupérer leurs terres au Canada.

Bolitho se retourna pour observer deux marins qui s'approchaient de l'aubergiste occupé à surveiller la servante chargée de verser de la bière, son pichet d'étain à la main...

C'était pourtant vrai : neuf ans qu'on n'avait pas eu une vraie guerre ! Et Dieu sait si les sujets de conflit ne manquaient

pas, d'un bout à l'autre de la planète ! Soulèvements, actes de piraterie, révolte des colonies impatientes de se rebeller contre leurs nouveaux maîtres : les morts, au bout du compte, n'étaient pas moins nombreux qu'en temps de guerre déclarée.

— Foutez-moi le camp d'ici ! cria hargneusement l'aubergiste. Je ne veux pas de mendians ici !

L'un des marins – il avait dû perdre son bras droit quelque part – piqua une rogne.

— Mendiant ! Moi ? J'étais sur le vieux *Marlborough*, sous les ordres du contre-amiral Rodney... oui ! Un fameux soixante-quatorze, tu peux m'en croire !

Il se fit un grand silence. Tous les aspirants dévisageaient l'estropié et son compagnon avec un étonnement craintif.

— Laisse tomber, Ted ! fit l'autre, inquiet de la tournure que prenaient les choses. Ce chien ne nous filera rien !

— Donnez-leur ce qu'il leur faut, déclara Dancer, les yeux baissés, un peu confus. C'est moi qui offre.

Bolitho lui jeta un regard. Il partageait sa gêne.

— Voilà qui est bien dit, Martyn – puis, le prenant impulsivement par le bras : Je ne suis pas fâché d'embarquer avec toi.

Ils levèrent les yeux ensemble : une ombre venait de se dresser près d'eux et masquait les lampes noircies de fumée. Le manchot les regardait d'un air espiègle.

— Merci, messieurs, dit-il tranquillement – et, leur tendant la main : Je vous souhaite bonne chance, je vois bien que j'ai affaire à de la graine de capitaines.

Il se poussa pour laisser passer une jeune servante qui posa deux plats fumants sur la table, avant de déclarer à la cantonade :

— Souvenez-vous bien de ce jour, bonnes gens, et mettez-vous bien ça dans la tête.

Après un silence, les conversations reprenaient déjà quand le taulier s'avança pesamment.

— Je veux votre foutu argent sur le champ ! dit-il en fixant Dancer. Et après ça...

— Et après ça, tavernier, répondit Bolitho, vous nous servirez deux verres de brandy. (Le bonhomme était près

d'éclater comme eût fait une charge de neuf-livres.) Si j'étais à votre place, je ferais attention à mes manières. Vous avez de la chance, mon ami est d'humeur plaisante. Mais son père possède une bonne partie des terres autour de cette pointe et...

L'aubergiste eut du mal à retrouver son souffle :

— Dieu vous bénisse, monsieur, je plaisantais ! Je vous apporte le brandy de suite et du meilleur... Faites-moi l'honneur de me laisser vous l'offrir.

Sur quoi il tourna les talons, le visage défait. Dancer n'en revenait pas.

— Mais mon père vend du thé dans la City ! Je crois bien qu'il n'a jamais mis les pieds à Portsmouth de sa vie ! – et il hocha la tête. Allons bon, je vois que j'aurai affaire à forte partie avec toi, Richard !

— *Dick*, si tu veux bien, fit Bolitho avec un sourire.

Pendant qu'ils sirotaient leur brandy, la porte de la rue s'ouvrit toute grande et, cette fois, personne ne la referma. Un lieutenant de vaisseau vêtu d'un ciré dégoulinant, le chapeau ruisselant d'embruns et de pluie, s'encadrait dans l'embrasure.

— Tous les aspirants de la *Gorgone* à l'appel devant la darse ! Et vite ! Des hommes vous attendent dehors pour prendre vos coffres.

Il alla se réchauffer devant la flambée et saisit le verre de brandy que lui tendait le tavernier.

— Il fait un vent de cornecul ! – et, levant ses mains rouges devant les flammes : Dieu nous vienne en aide !...

Puis après un temps :

— Qui est le plus ancien d'entre vous ?

Bolitho surprit les échanges de regards gênés. C'en était fini du confort douillet... Il prit la parole :

— Je crois que c'est moi, monsieur. Richard Bolitho, à vos ordres...

L'officier l'observa d'un œil soupçonneux.

— Admettons. Conduisez-les à la darse et rendez compte au patron. Je vous rejoins dans un instant – puis, élevant le ton : Quand j'arriverai, je veux que tout le monde soit paré à embarquer, compris ?

— Je crois que je vais être malade, souffla désespérément le plus petit des aspirants.

Quelqu'un pouffa, sur quoi l'officier hurla :

— ... être malade, *monsieur* ! On dit « monsieur » lorsque l'on s'adresse à un officier, bon Dieu !

La femme de l'aubergiste regardait la foule des aspirants qui se précipitaient en désordre sous la pluie.

— Vous êtes un peu dur avec eux, monsieur Hope, enfin, *monsieur*.

— On a tous passé par là, ma chère, ricana-t-il. Mais peu importe, le capitaine est assez féroce comme ça, alors je vous raconte pas s'il arrivait quelque chose. Que je me laisse tant soit peu mener par cette bande de fistots... et c'est moi qui serai bon pour prendre une bordée !

Dehors, sur les pavés luisants, Bolitho surveillait les matelots qui chargeaient les coffres noirs dans des voitures à bras. À leur teint buriné, à leur carrure, on voyait qu'on avait affaire à des gaillards amarinés. Il savait bien que le capitaine n'aurait pas pris le risque d'envoyer à terre des hommes d'équipage peu expérimentés, qui auraient très bien pu profiter de l'occasion pour déserter.

Dans quelques semaines, quelques jours même, il connaîtrait tous ces hommes et bien d'autres. Il ne retomberait plus dans les pièges où il avait donné lors de son premier embarquement. À présent, il savait que la confiance se gagne, que ce n'est pas quelque chose qui vous est offert avec l'uniforme.

Il fit un signe de tête au quartier-maître : « On y va. » L'homme se dérida :

— Ce n'est pas votre premier embarquement, monsieur... est-ce que je me trompe ?

— Ni le dernier, commenta Bolitho en se mettant en marche aux côtés de Dancer.

Arrivés à la darse, ils trouvèrent le patron du canot qui s'était mis à l'abri derrière la jetée. Le Soient était couvert de clapot et les vagues brisaient sans discontinuer. De rares mouettes se détachaient sur le ciel de plomb comme autant d'embruns neigeux.

Le patron porta la main à son chapeau.

— Je vous suggère de les faire embarquer, monsieur. On est au jusant, et le capitaine veut faire une autre rotation – puis, à voix basse : S'appelle Mr. Verling, monsieur. Méfiez-vous, il est pas tendre avec les petits jeunes. Il préfère les voir mettre la main à la pâte.

Sur quoi il explosa d'un gros rire :

— Dieu du ciel, regardez-moi ça. L'va s'les faire pour le p'tit déjeuner.

Bolitho le reprit sèchement :

— ... et je ferai de même avec vous pour le mien si vous ne cessez pas vos bavardages !

Dancer le regarda, éberlué, tandis que l'homme s'en allait sans demander son reste.

— J'en ai déjà vu des comme ça, tu sais, Martyn, commenta Bolitho. Encore un peu, et il m'aurait demandé la permission d'aller se jeter un petit godet de rhum... ce qui n'aurait pas enchanté le capitaine ! Bon, il faudra donc faire avec ce terrible Mr. Verling...

L'officier dont il parlait apparut près de la jetée, l'œil passablement brumeux.

— Allez, embarquez. Remuez-vous !

— Je commence à me dire que mon père avait raison ! remarqua sobrement Dancer.

Bolitho attendit que tout son monde soit descendu dans l'embarcation qui bouchonnait le long de l'échelle glissante.

— Je ne suis pas fâché de reprendre la mer – et, tout surpris, il se dit qu'il le pensait vraiment.

La traversée jusqu'au deux-ponts leur prit près d'une heure. L'embarcation dansait dans tous les sens et les aspirants qui avaient réussi à vaincre leur mal de mer eurent tout le temps de contempler leur nouvelle demeure qui grossissait droit devant entre les rideaux de pluie.

Bolitho s'était appliqué à en savoir un peu plus sur son nouvel embarquement. Les soixante-quatorze, comme on les appelait, constituaient l'ossature de la flotte. Au combat, on les trouvait toujours là où ça chauffait. Mais il savait pourtant, par expérience et pour l'avoir entendu dans la bouche des anciens,

que chacun d'entre eux différait de ses semblables comme le sel diffère du vin.

Tandis que les nageurs peinaient pour faire sauter le canot d'une crête à l'autre, il concentra son attention sur le navire. Il apercevait déjà les mâts élancés, les vergues brassées, la coque noire et briquée qui luisait, interrompue en pointillés par les rangées de sabords fermés. Le pavillon rouge qui flottait à la poupe et le blanc entre les bossoirs créaient des taches de couleur sur fond de ciel gris et de mer sombre. Les nageurs commençaient à fatiguer, il fallait les ordres du patron et les vociférations du lieutenant de vaisseau qui en devenait cramoisi pour maintenir la cadence.

Sous le long boute-hors et la guibre, la figure de proue dorée semblait fixer les aspirants muets avec un regard qui évoquait la haine. C'était une pièce sculptée à la fois superbe et effrayante. La figure de la *Gorgone* émergeait d'un entremêlement de serpents, son visage montrait un regard féroce et ses yeux soulignés de rouge accentuaient encore cet air de menace.

Enfin, haletant et piétinant, ils se retrouvèrent poussés, hissés, bousculés sans cérémonie par-dessus le pavois, si bien que la vaste dunette leur parut presque un havre de paix en comparaison de ce qu'ils venaient de subir.

— Il a plutôt belle allure, Martyn, observa Bolitho à l'intention de son ami.

Il inspectait du regard l'alignement parfait des neuf-livres, les volées noires brillant sous la pluie, les affûts fraîchement repeints et tout les apparaux parfaitement saisis. Des matelots s'affairaient dans le gréement et sur les deux passavants. Les canons de dix-huit livres étaient régulièrement espacés ; plus bas encore se trouvaient les puissants trente-deux-livres, armement principal du bâtiment. La *Gorgone* avait de quoi éléver la voix en cas de besoin.

— Par ici ! cria le lieutenant.

Les aspirants se hâtèrent d'obéir. Certains étaient morts de peur, complètement perdus ; d'autres, déjà, avaient l'oreille à ce que l'on attendait d'eux.

— Vous allez vous rendre dans vos postes — l'officier devait éléver la voix pour vaincre le bruit de la pluie et le sifflement du

vent aux prises avec le gréement et les voiles carguées. Laissez-moi seulement ajouter que vous embarquez à bord d'un des plus beaux bâtiments de la Marine de Sa Majesté, où l'on a les plus grandes exigences et où il n'y a pas de place pour les fainéants. Il y a en tout douze aspirants à bord, et les fils à papa ont intérêt à s'activer sérieusement s'ils veulent éviter de gros ennuis. On va vous donner des postes de travail dans l'entrepont et ailleurs... et je compte sur vous pour vous mettre à la tâche comme il faut et donner un exemple qui ne soit pas trop lamentable.

Bolitho se retourna : quelques hommes passaient sous la conduite d'un aide du bosco, qui n'avait pas l'air commode. À en juger d'après leur aspect, ces gens-là n'étaient pas marins depuis bien longtemps. On avait dû les extraire de prison ou de quelque prétoire : la Marine pourrait toujours les utiliser avant qu'on les déporte dans les colonies d'Amérique. Elle n'avait jamais assez d'hommes et les choses étaient encore pires en temps de paix. Tout en observant les matelots, Bolitho se disait que la harangue de l'officier n'avait aucun sens : les aspirants étaient peut-être jeunes et inexpérimentés, mais le reste de l'équipage ne valait guère mieux.

Tout en plissant les yeux pour se protéger contre la pluie, il rêvait au nombre d'hommes qu'un bâtiment de ce type arrivait à engloutir. Il savait que l'équipage de la *Gorgone* comptait six cents hommes – officiers, marins et fusiliers – dans ses larges flancs qui déplaçaient dix-sept cents tonnes. Et pourtant, on n'en voyait guère plus d'une trentaine à la fois sur le pont.

— Vous, là-bas !

Interrompu dans ses pensées, Bolitho se retourna vers l'officier.

— J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Je suis désolé, monsieur.

— Je vais vous avoir à l'œil.

Le lieutenant se mit au garde à vous en voyant un autre officier approcher de l'arrière.

Bolitho devina que le nouvel arrivant devait être le second. Mr. Verling était un homme grand et mince au visage amer. On aurait cru un juge en train de prononcer une sentence de mort

plutôt qu'un officier venu souhaiter la bienvenue aux nouveaux embarqués. Un nez protubérant, tout déformé, sortait de dessous son chapeau, comme si son propriétaire était à la recherche de quelque nouveau crime commis à bord. Il inspecta soigneusement la rangée d'aspirants de ses yeux sans pitié ni chaleur.

— Je suis le second de ce bâtiment, déclara-t-il enfin — sa voix était coupante, épurée de tout sentiment. Tant que vous serez à bord, vous vous consacrerez à vos différentes tâches, sans mollir. Votre apprentissage, la préparation de vos examens d'officier ne vous laisseront pas beaucoup de temps pour autre chose et vous en viendrez bientôt à considérer le repos lui-même comme une perte de temps.

Il leur indiqua l'autre officier d'un mouvement de menton.

— Mr. Hope est cinquième lieutenant : c'est lui qui s'occupera de vous jusqu'à ce que l'on vous ait attribué un poste de quart. Le maître d'équipage, Mr. Turnbull, s'emploiera bien entendu à vous donner quelques rudiments de navigation et en tout ce que vous devrez savoir pour manœuvrer un bâtiment à la mer.

Ses yeux d'acier s'arrêtèrent sur une silhouette malingre à l'extrémité de la rangée. C'était celle de l'aspirant qui avait été si malade dans le canot et qui semblait à deux doigts de recommencer.

— Et quel est votre nom ?

— Eden, m... monsieur.

— Age ? — le mot sifflait comme un rasoir.

— Dou... douze ans, m... monsieur.

— Il bégaye, monsieur, intervint Hope.

Son agressivité était un peu retombée, maintenant qu'il était face à un supérieur.

— Je vois bien. Mais je suis sûr que le bosco réglera ça avant qu'il ait treize ans, si du moins il vit jusque-là !

Verling décida que cela suffisait.

— Faites rompre, monsieur Hope. Nous appareillons demain si le vent se maintient, et il y a beaucoup à faire.

Il tourna les talons sans leur jeter un regard.

— Mr. Grenfell va vous conduire en bas, dit Hope d'un ton las.

Grenfell se révéla être l'aspirant le plus ancien. C'était un garçon d'environ dix-sept ans, impavide et massif, mais il se détendit un peu dès que Hope eut disparu.

— Suivez-moi, leur dit-il. Mr. Hope est un homme réglo, mais il craint pour son avancement...

Bolitho esquissa un sourire. L'avancement était toujours un sujet délicat à bord d'un grand bâtiment, surtout lorsque aucune guerre ne se chargeait d'éclaircir les rangs. Cinquième lieutenant, Hope ne comptait qu'un officier moins ancien que lui au carré. Il lui serait donc difficile de grimper... sauf si ceux qui étaient au-dessus de lui étaient eux-mêmes promus, mutés sur un autre bâtiment ou se faisaient tuer.

— A mon bord, lui souffla Dancer dans l'oreille, nous avions un sixième lieutenant. Il était tellement désespéré qu'il s'est mis à la flûte uniquement parce que la femme de l'amiral aimait cet instrument !

Ils suivirent en silence dans les échelles l'aspirant, qui les fit descendre au pont inférieur puis encore un étage plus bas. Plus ils s'enfonçaient, plus s'accusait la sensation d'engloutissement. Ils étaient entourés de silhouettes sombres, anonymes, qui paraissaient presque irréelles dans la pénombre. Ils se cognaient la tête contre les barrots et les apparaux des canons soigneusement suspendus près des affûts. De lourds effluves semblaient monter à leur rencontre, mélange de bœuf salé et de goudron, d'eau stagnante dans les fonds, remugles d'une pauvre humanité entassée. L'énorme coque craquait et grondait comme si elle eût été vivante. Les fanaux qui se balançait jetaient des ombres gigantesques sur les membrures, sur les gens, donnant à la scène l'apparence d'un tableau.

Le poste des aspirants se trouvait tout en bas. Là, bien au-dessous du pont principal, sous la ligne de flottaison même, aucune lumière ne pénétrait que celle des écoutilles et des fanaux.

— Nous y voilà, déclara enfin Grenfell sans plus de cérémonie. Nous partageons ce poste avec les officiers mariniers

supérieurs – il fit une moue en leur montrant un paravent de toile blanche. Mais ils préfèrent rester dans leur coin.

Bolitho observait ses camarades. Il n'était pas difficile de deviner leurs pensées. Il n'avait pas oublié ce qu'il avait lui-même enduré pendant ses premières heures à bord et combien il aurait donné cher pour recevoir alors ne fût-ce qu'un petit mot de réconfort.

— Ça paraît plutôt bien, mieux en tout cas que sur mon dernier bâtiment, finit-il par lâcher.

— Vraiment ? demanda le jeune garçon qui répondait au nom d'Eden.

— Ça dépend de toi, l'avertit Grenfell – et il leur désigna d'un geste théâtral une ombre qui arrivait. Voilà votre garçon de poste, il s'appelle Starr, mais il n'est pas très bavard. Vous lui direz ce dont vous avez besoin et je réglerai ça avec le commis.

Starr était encore plus jeune qu'Eden, dix ans peut-être. Plutôt petit, même pour son âge, il avait les traits chiffonnés d'un enfant des faubourgs avec des bras en allumettes.

— D'où viens-tu ? lui demanda doucement Bolitho.

Le garçon le regarda d'un œil las.

— De Newcastle, monsieur. Mon père était mineur, il est mort dans un éboulis.

Sa voix était monocorde, comme venue d'un autre monde.

— Je vais te tuer si tu traites encore mes chemises comme ça !

Bolitho se retourna. C'était un autre aspirant, rouge encore d'avoir subi la pluie et le vent. Avec Grenfell, il appartenait sans doute à la promotion précédente et il attendait comme lui de passer ses examens d'enseigne. Il était visiblement de fâcheuse humeur et avait le regard renfrogné d'un gaillard élevé à la dure.

— Calme-toi, Samuel, fit Grenfell, les petits nouveaux sont arrivés.

Ledit Samuel sembla soudain comprendre qu'il était entouré d'une bande de novices terrorisés.

— Je m'appelle Samuel Marrack, c'est moi qui suis chargé des pavillons et des messages du capitaine.

— Voilà un poste de première importance, déclara Dancer.

Marrack le regarda dans les yeux.

— Oui, c'est important. Et quand tu te présentes devant ton illustre capitaine, il vaut mieux avoir une chemise propre ! — il donna un léger coup de son chapeau au garçon de poste avant d'ajouter : Et souviens-toi de ça pour l'avenir, jeune chien fou !

Sur quoi il se laissa choir sur un coffre et conclut :

— Allons, tu feras mieux d'aller me dégoter du vin, vois-tu, j'ai le gosier à sec.

Bolitho alla s'asseoir à côté de Dancer pendant que les autres ouvraient et refermaient leurs coffres à tâtons. Il avait espéré embarquer sur une frégate comme celle de son père. Ces bâtiments étaient libérés des règles astreignantes de l'escadre, ils couvraient des distances énormes en trois fois moins de temps qu'il n'en fallait à un gros pataud comme la *Gorgone*. Il avait souvent rêvé à toutes les aventures qu'un tel embarquement lui aurait certainement procurées.

Mais la *Gorgone* était sa nouvelle demeure et il devait s'en accommoder pour le mieux puisque la Marine l'exigeait. Ainsi donc, il était à bord d'un vaisseau de ligne...

II

Vers le grand large

— Tout le monde sur le pont ! Tout le monde en haut à prendre un ris dans les huniers !

Comme une voix lancinante de cauchemar, l'ordre était repris au sifflet et répercuté d'un bout à l'autre de la *Gorgone*, à tous les ponts. Le bateau vibra bientôt sous les piétinements, tandis que les hommes de quart se précipitaient à leurs points de rassemblement.

Bolitho secoua violemment Dancer par l'épaule et manqua presque le faire chuter de son hamac.

— Debout, Martyn, on appelle à la toile !

Il attendit tandis que l'autre enfilait ses chaussures et son manteau, puis ils coururent tous deux jusqu'à l'échelle la plus proche. Cela faisait déjà trois jours, non, presque quatre, qu'ils étaient à ce régime. Depuis le moment où le soixante-quatorze avait levé l'ancre et embouqué la Manche pour se diriger vers l'Atlantique, ils n'avaient cessé de modifier la voilure. Les hommes épuisés grimpait dans les vergues tremblantes, houspillés par les cris incessants du premier lieutenant. Cela aussi contribuait au cauchemar : pour dominer le fracas de la mer et du vent, Verling se servait de son porte-voix et ses cris aigus agissaient comme un aiguillon sur les aspirants à bout de nerfs.

Tout était naturellement bien pire pour les matelots nouvellement embarqués : un aspirant n'est peut-être pas grand-chose sur un vaisseau de Sa Majesté, mais un matelot n'est vraiment rien du tout.

Bolitho savait d'expérience que le moindre accroc à la discipline pouvait être dramatique quand on réduisait la voilure par gros temps. Il ne parvenait cependant pas à admettre les brutalités inutiles : car elles s'abattaient sur des hommes trop

terrifiés par la perspective de travailler loin au-dessus du pont pour seulement comprendre ce que l'on attendait d'eux.

Tout se passait comme la dernière fois. Il ne faisait pas encore jour, mais une pâle ligne grise apparaissait entre les nuages bas, lumière précieuse qui permettait de trouver son chemin dans la maturé. Les officiers manifestaient leur impatience tandis que les officiers mariniers et les aides du maître d'équipage faisaient l'appel au pied des mâts. Les fusiliers s'étaient rassemblés à l'arrière pour souquer sur les bras d'artimon. Leurs pieds glissaient sur le pont détrempé. Près de la lisse du gaillard, le premier lieutenant dirigeait la manœuvre et illustrait ses ordres avec de grands moulinets de porte-voix.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil à la roue double. Quatre timoniers étaient cramponnés aux manchons, et il en déduisit que la houle était encore assez forte pour peser sur le safran et la voilure. Il aperçut Turnbull, le vieux pilote, qui se trouvait à côté d'eux et qui lançait de grands signes à son quartier-maître. Il avait les mains rouges comme des homards.

Le capitaine se tenait à l'écart près des filières de gros temps. Il s'était enveloppé d'un vaste manteau de mer et ses cheveux étaient tout ébouriffés par le vent. Il concentrat son attention sur les huniers, qui étaient avec les focs la seule toile encore établie par ce temps épouvantable.

Bolitho ne l'avait encore jamais observé d'aussi près depuis qu'il était à bord. Vu ainsi d'assez loin, il était toujours aussi calme et digne, insensible à tous ces hommes qui s'activaient, aux hurlements des officiers mariniers.

— Par Dieu, je suis frigorifié ! lâcha Dancer, qui claquait des dents.

Le lieutenant Hope était chargé du mât de misaine, et il le héla.

— Emmenez-les en haut, monsieur Bolitho. Je ne serai pas satisfait tant que vous n'aurez pas encore gagné quelques minutes de plus !

Il y eut un coup de sifflet et tout recommença. Pieds nus, les gabiers de hune se précipitèrent dans les enfléchures tandis que les novices, encore craintifs, les suivaient sous les cris et les

coups de canne des officiers mariniers qui veillaient à ne pas voir traîner les choses.

Verling criait pour diriger et guider tout son monde de sa voix aiguë. Déformée par le porte-voix, elle en devenait comme inhumaine.

— Souquez donc sur cette écoute ! Monsieur Tregorren, un de vos hommes a besoin qu'on le pousse un peu, bon Dieu ! Deux hommes de mieux aux bras d'artimon !

Cela n'arrêtait pas.

Il fallait maintenant grimper dans les enfléchures mouvantes, enjamber les gambes de revers, passer à l'extérieur, dans le vide, au-dessus du pont et de la mer démontée, s'accrocher des doigts et des orteils pour éviter de tomber. Puis, sans reprendre son souffle, le gabier grimpait plus haut, gagnait la hune de misaine tandis que d'autres progressaient déjà dans le mât de hune, s'agrippant comme des singes à tout ce qui dépassait pour accrocher la lourde toile durcie par le froid et la rouler. Un train de déferlantes arrivait alors et menaçait de jeter les hommes à bas de leur perchoir. Ils juraient terriblement en se déchirant les ongles sur la grosse toile de tempête, d'autant qu'il leur fallait se débarrasser, en plus, de leurs camarades moins téméraires qui tentaient désespérément de se cramponner à eux.

Bolitho s'accrocha à un galhauban pour regarder ce qui se passait dans les autres mâts. La besogne était presque terminée et le bâtiment déjà soulagé. Il apercevait tout en bas, raplatis comme des nains, les officiers de quart et l'équipe arrière qui achevait de tourner bras et drisses. Toujours campé au vent, le capitaine observait les vergues. Etait-il inquiet ? se demanda Bolitho. En tout cas, il n'en laissait rien paraître.

— Terminez-moi ça, monsieur Hope ! — et Verling ne put se retenir d'ajouter : On dirait qu'il y a quelques bras cassés dans votre division, un peu d'exercice supplémentaire là-haut ne leur ferait pas de mal d'ici au dîner !

Bolitho et Dancer se laissèrent glisser le long d'un galhauban pour trouver en bas un Hope plus fulminant que jamais.

— Bon Dieu de bois, je vais en entendre causer ! — mais il se calma avant d'ajouter : Et quant à vous deux, ça va chauffer si vous ne menez pas vos hommes un peu plus rondement !

Il se dirigea vers l'arrière, et Bolitho remarqua :

— Il aboie mais il ne mord pas. Allez, viens, Martyn, on va aller voir si Starr s'est débrouillé pour nous garder quelque chose à nous mettre sous la dent. Ça ne vaut plus la peine de refaire du hamac, ils vont rappeler bientôt au poste d'entretien.

Lorsqu'ils arrivèrent, courant comme des fous, dans leur poste humide, ils étaient attendus par un homme rougeaud à l'aspect sévère, vêtu d'un manteau bleu. Bolitho le connaissait de nom : Henry Scroggs. C'était le secrétaire du capitaine et il partageait le carré de leurs voisins officiers mariniers supérieurs.

— Bolitho, n'est-ce pas ? fit sèchement Scroggs — et il poursuivit sans attendre la réponse : Mr. Marrack s'est blessé au bras et Mr. Grenfell est de quart...

Il fit une pause, le visage toujours aussi impassible.

— Vous pouvez grimper en vitesse, monsieur, si vous avez toujours la même envie de vous essouffler !

Bolitho songeait à ce qu'avait dit Marrack au sujet de la propreté des chemises, et au piteux état dans lequel il était.

— Viens, je vais t'aider à te changer, intervint Dancer.

— Pas le temps, trancha le secrétaire. Vous êtes le plus ancien après Grenfell et Marrack, Bolitho. Le capitaine ne plaisante pas avec ce genre de choses — il oscillait avec le bateau qui faisait jaillir la mer par-dessus le pont. Je vous suggère vivement de vous dépêcher !

— Parfait, répliqua sèchement Bolitho en attrapant son chapeau — et il reprit le chemin de l'arrière en se courbant sous les barrots.

Complètement à bout de souffle, Bolitho se retrouva derrière une porte recouverte de toile blanche, près de la poupe. L'endroit semblait étrangement calme lorsqu'on sortait des entreponts encombrés par tous les matelots qui descendaient du gréement. Près de la porte, un fusilier était en faction, raide dans le rond de lumière d'un fanal pendu au pont. Il le regarda froidement et annonça :

— L'aspirant pour les signaux, monsieur !

Et pour souligner davantage l'annonce, il frappa le pont d'un vigoureux coup de crosse.

La porte s'ouvrit, et Bolitho vit le garçon du commandant se précipiter pour maintenir le battant – juste ce qu'il fallait pour le laisser passer. On aurait juré le portier d'une grande maison inquiet à l'idée d'introduire un visiteur indésirable.

— Si vous voulez bien patienter ici, monsieur.

Bolitho attendit. Il se trouvait dans une belle antichambre donnant sur la salle à manger du capitaine et qui occupait toute la largeur de la coque. Des verres tintaiient dans un coffret d'acajou, des bouteilles et une carafe oscillaient doucement au rythme du bateau, posées sur un grand plateau fixé au-dessus d'une table ronde. Le plancher était recouvert de toile peinte à damiers noir et blanc et les deux neuf-livres placés de chaque bord étaient discrètement masqués sous des housses de chintz.

Une autre porte s'ouvrit à son tour et le garçon annonça :

— Par ici, monsieur.

Il dévisageait Bolitho avec l'air du plus parfait désespoir.

La grand-chambre ! Bolitho s'arrêta dans l'embrasure, le chapeau calé sous le bras, et admira. Ainsi donc, c'était le domaine réservé du capitaine ! La chambre était superbe, à la clarté des larges fenêtres de poupe souillées de sel et d'embruns. On aurait dit, dans la lumière grisâtre de l'aube, les vitraux de quelque cathédrale.

Le capitaine Beves Conway était assis à son vaste bureau et feuilletait nonchalamment une liasse de papiers. Une tasse remplie de liquide fumant était posée à côté de lui. Lorsque la lampe qui se balançait au-dessus du meuble se trouva dans la bonne position, Bolitho vit qu'il portait chemise propre et culotte d'uniforme. La veste bleue à parements blancs était soigneusement pliée sur un petit banc près du chapeau et du manteau de mer. Rien n'aurait pu laisser deviner que cet homme descendait tout juste d'un pont balayé par le vent.

Il examina Bolitho sans manifester le moindre sentiment.

— Nom ?

— Bolitho, monsieur – sa voix, dans la vaste pièce, n'avait plus le même timbre.

— Bien.

Le capitaine se retourna à demi lorsque le secrétaire fit son entrée par une autre porte plus étroite. On distinguait mieux ses traits, à présent accusés par la lueur de la lampe et par le jour venu des fenêtres. Le visage était vif, intelligent, mais les yeux restaient durs et ne laissaient rien paraître.

Il s'adressait au secrétaire d'une voix coupante et allait droit aux faits. Il évoqua divers sujets dont Bolitho peinait à saisir tout les sens.

Ce dernier avait fait un mouvement de côté : il se vit soudain en reflet dans un miroir encadré de dorures, ce qui ne lui était pas arrivé de longtemps. Il n'était pas difficile de deviner pourquoi le garçon, tout à l'heure, avait pris cet air effaré.

Richard Bolitho était maigre et plutôt grand pour son âge. Ses cheveux d'un noir de jais conféraient une sorte de pâleur à son visage pourtant tanné. Avec son vieux manteau de mer acheté dix-huit mois plus tôt et qui n'avait pas pris un pouce, lui, il ressemblait plutôt à un vagabond qu'à un officier du roi.

Il sursauta, comprenant soudain que le capitaine s'adressait à lui.

— Bien, monsieur l'aspirant, euh... Bolitho, des circonstances imprévues font que je dois utiliser vos services pour aider mon secrétaire en attendant que Mr. Marrack soit, euh... soit guéri — il le regardait tranquillement. Quelles fonctions occupez-vous à bord ?

— Batterie basse, monsieur, et la division de Mr. Hope pour la manœuvre.

— Aucune de ces tâches n'exige que vous soyez habillé comme un dandy, monsieur, euh... Bolitho, mais, à mon bord, je désire que tous mes officiers donnent le parfait exemple, quelle que soit la nature de leurs activités. Lorsque vous serez officier, vous devrez être paré à tout. Lorsque l'on commande, on se doit d'être un exemple. Où que ce bâtiment vous emmène, vous ne représentez pas seulement la Marine, vous êtes la Marine !

— Bien monsieur ! — sur quoi Bolitho risqua cette justification : Nous étions en haut à réduire la toile et...

— Oui, je sais — le capitaine esquissa un mince sourire. J'ai passé plusieurs heures sur le pont avant de m'y décider.

Puis, sortant une mince montre en or de sa poche de culotte :

— Retournez dans votre poste et habillez-vous convenablement. Je veux vous revoir chez moi d'ici dix minutes — il fit claquer le couvercle de sa montre : Dix minutes, pas une de plus.

Bolitho n'avait jamais vu dix minutes passer aussi vite. Après s'être fait aider par Starr et Dancer, mais gêné par ce malheureux Eden, qui choisit ce moment pour manifester une fois de plus son mal de mer, il reprit le chemin de l'arrière et se retrouva bientôt devant le factionnaire. Pendant son absence, le bureau s'était rempli de visiteurs affairés : officiers venus prendre avis ou rendre compte des dégâts causés par la tempête, maître d'équipage, disputant (pour autant que Bolitho put le comprendre) contre la promotion de l'un de ses adjoints... Le major Dewar, commandant le détachement de fusiliers, était également présent, les bajoues aussi écarlates que son uniforme. Mr. Poland, le commis, apparut à son tour avec sa tête de belette. Et il ne faisait pas encore grand jour.

Le secrétaire emmena sans façon Bolitho et le conduisit à une étroit bureau près d'une fenêtre d'angle. On apercevait à travers les carreaux épais la mer uniformément grise, coupée par les longues crêtes blanches des vagues. Des bandes de mouettes plongeaient et virevoltaient autour du château arrière, à l'affût de tout ce que le cuisinier pourrait jeter par-dessus bord. À cette seule idée, Bolitho sentit son estomac se contracter. Les oiseaux, songea-t-il, n'avaient guère plus de chance. Le cuistot et le commis n'étaient pas gens à laisser beaucoup de déchets derrière eux.

Il entendait le capitaine parler eau douce avec Laidlaw, le chirurgien, ainsi que des méthodes de lessivage à employer pour permettre aux tonneaux de la conserver de leur mieux tant que durerait la traversée. Le chirurgien avait l'air épuisé. De profondes poches marquaient ses yeux et ses épaules étaient toutes voûtées — sans qu'on pût trancher si c'était là façon de courber une taille gênée à l'ordinaire par la médiocre hauteur

des entreponts, ou déformation professionnelle d'un homme trop habitué à se pencher sur ses patients.

— La côte n'est pas terrible par ici, monsieur, disait Laidlaw.

— Mais je le sais bien, bon sang, trancha le capitaine d'un ton rogue. Vous vous imaginez bien que je n'ai pas choisi d'emmener ce bateau et tout ce monde sur les côtes occidentales d'Afrique dans le seul but de mettre à l'épreuve vos capacités !

Le secrétaire se pencha sur son bureau. Il sentait l'aigre — cette odeur qu'ont les draps mal lavés.

— Vous allez commencer par copier ces ordres pour le capitaine, fit-il sèchement. Il m'en faut cinq exemplaires. Et que ce soit propre et net et bien écrit, sans quoi vous aurez de mes nouvelles.

Bolitho attendit que Scroggs se fût un peu éloigné et tendit l'oreille pour essayer de surprendre les conversations du petit groupe rassemblé autour du capitaine. Tout à l'heure, alors qu'il se démenait pour trouver une chemise et une cravate propres, la crainte qu'il avait d'abord ressentie en étant pour la première fois confronté à son commandant s'était teintée d'amertume. Conway avait balayé d'un revers ses pauvres tentatives d'explication, lui offrant le visage d'un capitaine constamment sur le pied de guerre, d'un homme infatigable qui trouve toujours une solution à tout. Et voilà qu'à présent, en l'entendant évoquer de cette voix calme, posée, les quatre mille milles qu'il leur restait à parcourir, évaluer les différentes routes possibles, peser la grave question de l'eau, des vivres, de l'entraînement de l'équipage... son amertume n'était pas loin de se muer en admiration.

Il avait cru que cette chambre était toute vouée au luxe, et il voyait que le capitaine devait y régler seul quantité de problèmes, sans pouvoir partager ses doutes avec quiconque, sans avoir même latitude de déléguer aucune de ses responsabilités. Bolitho réprima un frisson. Lorsqu'elle abritait un homme incapable de dominer ses hésitations, la grand-chambre pouvait fort bien devenir une prison.

Il revivait des souvenirs d'enfance, se revoyait à bord du bâtiment de son père, lors d'un de ses rares et si précieux passages à Falmouth. Les choses paraissaient tellement

différentes ! Les officiers de son père étaient souriants, affables, quelques-uns se montraient même presque obséquieux en sa présence. Au lieu qu'à son premier embarquement comme aspirant, les officiers avaient paru être une race de gens aussi intolérants que mal embouchés.

Scroggs s'approcha et lui fourra dans la main un billet plié.

— Portez ce message au bosco et revenez immédiatement.

Bolitho ramassa sa coiffure et se faufila en vitesse derrière le grand bureau. Il passait la porte quand la voix du capitaine l'arrêta net.

— Comment vous appelez-vous déjà, voulez-vous ?...

— Bolitho, monsieur.

— Parfait. C'est tout pour vous, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit tout à l'heure.

Conway se plongea le nez dans ses papiers et attendit que la porte fût refermée. Lorsqu'il releva la tête, il s'adressa au chirurgien :

— Rien de tel pour faire savoir aux gens ce qui les attend que de permettre à un jeune aspirant de laisser traîner ses oreilles.

Le chirurgien le regardait attentivement.

— Je crois que je connais la famille de ce garçon, monsieur. Son grand-père était au Québec avec Wolfe.

— Vraiment ?

Conway était déjà passé au papier suivant.

— Il était contre-amiral, ajouta doucement le médecin.

Mais Conway pensait à autre chose, le sourcil plissé par la réflexion.

Le chirurgien soupira : son capitaine était redevenu inaccessible.

III

La cité d'Athènes

Ils firent route au sud-sud-ouest puis au sud pendant des jours et des jours, en prenant les quelques rares pauses nécessaires aux radoubs. Et sur la *Gorgone*, qui déhalait sa lourde coque hors de la Manche pour entamer la traversée du fameux golfe de Gascogne, Bolitho et ses nouveaux compagnons apprenaient à former une équipe soudée capable de lutter contre la mer et de dompter le bateau.

L'aspirant avait entendu Turnbull déclarer qu'il n'avait jamais vu aussi mauvais temps à pareille époque de l'année. Venant de quelqu'un qui avait passé une trentaine d'hivers dans la Marine, l'aveu méritait considération. Cela était surtout vrai depuis que Bolitho avait quitté ses fonctions provisoires dans la grand-chambre. Lorsque Marrack avait repris son poste après s'être remis de sa blessure au bras reçue au cours de la tempête, Bolitho avait rejoint Dancer avec l'équipe de misaine et il montait établir ou réduire la toile chaque fois que le sifflet retentissait.

Dans les rares moments qu'il trouvait pour réfléchir à sa vie à bord, Bolitho y pensait plus sous l'angle physique que moral. Il mourait perpétuellement de faim, ses os et tous ses muscles lui faisaient payer ses ascensions répétées dans la mâture ou l'école à feu avec les trente-deux-livres. Lorsque le vent et la mer commencèrent à se calmer, la *Gorgone* obliqua vers le sud en portant toute sa toile. L'équipage fut alors disponible pour reprendre l'entraînement et suer sang et eau en manœuvrant les lourds et imposants canons. Avec l'officier qui les commandait dans la batterie basse, les choses étaient pires encore.

Grenfell avait toujours mis Bolitho en garde contre cet individu. Les jours et les semaines passaient, le bâtiment taillait sa route entre les îles Madère et la côte du Maroc, invisible

même de la hune. Le nom de Mr. Piers Tregorren, quatrième lieutenant et chargé des trente-huit pièces principales de la *Gorgone*, prit alors toute son importance.

Le quatrième lieutenant était un être massif dont la peau basanée et les cheveux gras évoquaient plutôt le Gitan ou l'Espagnol que l'officier de marine. Dans les profondeurs de l'entrepont, les barrots étaient si bas que Tregorren devait les franchir en rampant lorsqu'il arpentait son domaine pour surveiller les exercices de chargement ou de remise en batterie. C'était un homme dur, belliqueux, impatient, l'un de ces êtres qui ne rendent pas facile d'obéir.

Même Dancer, d'ordinaire si soucieux de sa tranquillité, et qui réservait son énergie au sommeil et à sa nourriture, avait remarqué que Tregorren semblait avoir pris Bolitho en grippe. Ce dernier n'en revenait pas : Tregorren n'était-il pas son « pays » ? Quand on est tous deux natifs de Cornouailles, la discipline ne passe-t-elle pas en second ?

Bolitho devait à cette animosité d'avoir effectué trois séances de travaux supplémentaires. Une autre fois, il avait été envoyé dans les chouques de misaine par un vent terrible, avec interdiction d'en descendre jusqu'à ce que l'officier de quart en eût décidé autrement. La punition était cruelle et injuste, mais la sanction lui permit de découvrir certains aspects plus sympathiques de l'existence à bord. Eden sortit un pot de miel que lui avait donné sa mère et qu'il gardait pour une grande occasion. Le canonnier Tom Jehan, homme désagréable s'il en fut, qui se réfugiait derrière son quant-à-soi et ne daignait parler aux aspirants qu'en de rares occasions, lui offrit une grande tasse de brandy tirée de ses réserves personnelles. Bolitho était transi jusqu'à la moelle, et ce cordial le ramena à la vie.

Les exercices incessants dans la batterie et la mâture amenèrent eux aussi leur lot d'incidents.

Avant même qu'on eût dépassé la latitude de Gibraltar, deux hommes passèrent par-dessus bord et un troisième s'écrasa sur un dix-huit-livres en tombant du grand mât. Il fut aussitôt immergé, au cours d'une cérémonie qui, pour être brève, n'en parut pas moins émouvante aux nouveaux

embarqués. Le corps cousu dans un hamac et lesté d'un boulet fut basculé, tandis que la *Gorgone* taillait tranquillement sa route par une bonne brise de nord-est.

D'autres tensions apparaissent, comme des fissures dans du métal. Le ton montait vite, pour des motifs futiles ou pour d'autres qui l'étaient moins. Un homme s'en prit à un aide du bosco qui lui avait ordonné de monter refaire une épissure trois fois en un seul quart. On l'emmena à l'arrière y recevoir sa punition.

Bolitho avait douze ans et demi lorsqu'il avait assisté à sa première séance de garcette. S'il n'avait jamais pu s'y faire, il savait au moins à quoi s'attendre. Ce n'était pas le cas des aspirants les plus jeunes.

La séance commença par des coups de sifflet.

— Tout l'équipage à l'arrière pour assister à la punition !

On installa un caillebotis sur l'une des échelles, tandis que les fusiliers s'alignaient le long du tableau arrière. Leurs tuniques rouges et leurs baudriers blancs se détachaient sur le triste ciel gris sale. L'équipage jaillissait de partout, des écoutilles, des moindres recoins cachés. Les enfléchures et les embarcations étaient bourrées de marins venus assister au spectacle.

Le petit cortège se mit alors en branle en direction du caillebotis. Il y avait là Hoggett, le bosco, accompagné de ses deux aides ; Beedle, le capitaine d'armes qui ne souriait jamais, son adjoint Bunn. Le condamné et le chirurgien fermaient la marche. Les officiers et officiers mariniers prirent place sur la dunette par ordre d'ancienneté. Le pont était détrempé par les embruns. Les douze aspirants étaient rangés du bord au vent.

Le condamné fut déshabillé puis lié sur le caillebotis. Ses muscles paraissaient tout pâles sur le bois sombre. Le visage ainsi caché, il écouta le capitaine d'armes lire d'une voix grave les articles du code de Justice maritime avant d'ordonner :

— Deux douzaines, monsieur Hoggett.

Le supplice commença, rythmé par les roulements de tambour d'un jeune fusilier qui garda les yeux fixés sur le gréement pendant toute la durée de la flagellation. L'aide du bosco qui maniait le chat à neuf queues n'était pas mauvais

homme, mais il était solidement bâti et son bras était aussi puissant qu'une branche de chêne. En outre, il savait très bien que, s'il se montrait trop tendre, il était bon pour échanger sa place avec le condamné. Après huit coups, le dos du marin n'était plus qu'une masse sanguinolente. Au bout de douze, le supplicié n'avait plus allure humaine. Les coups continuaient de s'abattre, dans le fracas des roulements de tambour et les sifflements du fouet.

Eden, le plus jeune des aspirants, s'évanouit, et celui qui venait juste avant lui par rang d'âge, garçon au visage pâle nommé Knibb, fondit en larmes. Tous les autres, et beaucoup de marins, avaient le visage convulsionné d'horreur.

Après ce qui leur avait paru une éternité, Hoggett cria assez sèchement :

— Deux douzaines, monsieur !

Bolitho s'appliqua à respirer aussi lentement que possible lorsque l'on détacha l'homme de son caillebotis. Son dos était en lambeaux, comme déchiqueté par une bête sauvage et sa peau était devenue noire sous les coups. Il ne s'était pas plaint une seule fois et Bolitho crut un instant qu'il était mort. Mais le chirurgien leva les yeux vers la dunette après avoir retiré la lanière de cuir serrée entre les dents du supplicié et déclara :

— Il s'est évanoui, monsieur.

Puis il ordonna à ses aides de le descendre à l'infirmerie. On nettoya à grande eau le sang qui souillait le pont, le caillebotis fut rangé à sa place et le tambour accompagné de deux fifres entonna un air entraînant tandis que l'équipage retourna lentement à ses occupations.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil au capitaine. Il était de marbre et tapotait distraitemment la garde de son sabre au rythme de la musique.

— Quelle manière ignoble de traiter un homme ! s'exclama Dancer, indigné.

Le vieux maître voilier l'entendit et grommela :

— Lorsque vous aurez vu quelqu'un puni en présence de toute la flotte, m'sieur, vous pourrez dégueuler tout votre saoul !

Et pourtant, lorsque les hommes prirent leur dîner de bœuf salé et de biscuit de mer dur comme du chien, le tout arrosé

d'une pinte de cambusard infect, Bolitho n'entendit pas l'ombre d'une récrimination, pas le moindre mot de colère. Comme il l'avait déjà constaté à son dernier embarquement, il semblait que la loi de l'entrepont fût très simple : pas vu, pas pris. La seule erreur à ne pas commettre était de se faire pincer.

On constatait la même étrange réaction chez les aspirants. Au début, tous étaient peureux et craintifs car ils ne savaient pas trop ce que l'on attendait d'eux. À présent, une sorte de ciment s'était créé, ils s'étaient endurcis, et cela valait même pour Eden.

Trouver de quoi manger, s'assurer des conditions de vie à peu près confortables, était devenu la priorité. L'incertitude sur le but de cette croisière, les ordres qu'on leur donnait, tout cela n'avait plus d'importance. Quand on avait pour toute demeure cet étroit réduit coincé dans la courbe de la coque, cet espace restreint entre le rideau et les coffres où l'on prenait des repas mal cuits, autant en faire le lieu où se livraient les confidences, où se partageaient les craintes où s'enrichissaient mutuellement les expériences.

On aurait pu croire que la *Gorgone* avait la mer pour elle seule : ils n'avaient aperçu que quelques îles estompées et deux bâtiments croisés à bonne distance. Les aspirants se rendaient chaque jour à l'arrière afin d'y prendre leur leçon de navigation sous la férule exigeante de Turnbull. Le soleil et les étoiles prirent pour quelques-uns une nouvelle signification, tandis que les plus âgés se voyaient devenir sous peu officiers.

À l'issue d'un exercice qui s'était particulièrement mal passé avec les trente-deux-livres, Dancer se mit en colère :

— Ce Tregorren est possédé du diable !

Eden surprit tous ses camarades avec cette réflexion qu'il lança :

— Il est malade de la g... goutte, si c'est ça que tu appelles le d... diable, Martyn.

Ils furent sidérés en l'entendant expliquer de sa voix haut perchée :

— Mon p... père est apothicaire à B... Bristol. Il a s... souvent affaire à des cas de ce genre.

Et hochant la tête, il répéta :

— Mr. T... Tregorren boit trop de brandy, ce n'est pas bon pour sa santé.

Compte tenu de ce nouvel élément, ils observèrent désormais le lieutenant de vaisseau d'un œil différent. Tregorren titubait sous les barrots, son ombre passait devant les sabords comme celle d'un spectre, tandis qu'auprès de chaque pièce les servants attendaient l'ordre de charger avant de s'écartier ou de changer la hausse en fonction des ordres.

Chaque canon pesait trois tonnes et était servi par une équipe de quinze canonniers, qui s'occupaient également de la pièce symétrique, sur l'autre bord. Chacun devait savoir exactement ce qu'il avait à faire et l'exécuter comme un automate. Tregorren ne leur avait-il pas rappelé en hurlant à mainte occasion :

— Je vais vous faire saigner un peu, mais ce n'est rien à côté de ce que vous ferait le canon de l'ennemi. Alors, maniez-vous le train !

Bolitho était assis à la table suspendue de son poste. Une chandelle brûlait dans une coquille d'huître et ajoutait un peu de lumière à la lueur qui passait par la descente. Il écrivait à sa mère. Il ne savait absolument pas si elle lirait un jour cette lettre ni quand, mais cela lui faisait du bien de conserver un lien avec sa famille.

Grâce à ce qu'il avait appris en assistant Turnbull lors des cours de navigation et en consultant quotidiennement leur progression sur la carte, il savait que la première partie de leur croisière était presque achevée. Le capitaine avait parlé de quatre mille milles et il avait noté les zigzags sur la carte, la succession des positions quotidiennes obtenues par droites de soleil, les calculs d'estime habituels. Tout excité, il savait donc que l'atterrissement approchait. Cela faisait six semaines qu'ils avaient quitté Spithead, six semaines passées à changer d'amures en permanence, à réduire et à rétablir la toile. La route du bâtiment serpentait sur les cartes comme la traînée laissée par un cafard blessé. Une frégate aurait déjà eu le temps d'arriver et serait repartie vers l'Angleterre depuis longtemps, songeait-il amèrement.

Il resta la plume en l'air en entendant des cris étouffés deux ponts au-dessus. Il referma son encier, le replaça soigneusement dans son coffre et mit la lettre inachevée sous la première chemise propre de la pile.

Il grimpa ensuite sur le pont et se dirigea vers l'échelle où s'étaient perchés Dancer et Grenfell : ils essayaient visiblement de deviner quelque chose à l'horizon.

— On voit la terre ? demanda Bolitho.

— Non, Dick, c'est un navire.

Dancer lui fit un grand sourire. Il avait l'air tout excité et son visage hâlé brillait au soleil.

Bolitho avait du mal à se souvenir que la pluie et le froid pussent exister. La mer était aussi bleue que le ciel, une petite bise très agréable soufflait doucement. Loin au-dessus du pont, les perroquets et les huniers brillaient comme des nacres. La flamme du grand mât pendait sous le vent comme une longue pointe écarlate.

— Je vois le pont !

Tous fixèrent le regard sur la silhouette sombre de la vigie.

— Il ne répond pas aux signaux, monsieur !

Bolitho comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'une rencontre ordinaire. Le capitaine, les bras croisés, était debout près de la lisse de dunette, son visage caché dans l'ombre. Tout près de lui, l'aspirant Marrack et son équipe de timoniers surveillaient les drisses de signaux et la volée de pavillons qui flottait à la corne.

— Identifiez-vous !

Bolitho allongea le cou au-dessus des filets et sentit sur ses lèvres le goût des embruns soulevés par la houache. C'est alors qu'il aperçut l'autre bâtiment, une goélette noire. Les voiles battaient au ras de l'horizon et les mâts se balançaient doucement au rythme de la houle.

Bolitho était parti à l'arrière lorsqu'il entendit Mr. Hope, qui était de quart, s'exclamer :

— Par Dieu, monsieur, s'il ne répond pas à nos signaux, cela ne présage rien de bon, c'est moi qui vous le dis !

Verling se retourna, toujours aussi hautain :

— S'il en avait envie, monsieur Hope, il pourrait parfaitement prendre le vent et nous semer en moins d'une heure.

— Bien sûr, monsieur, fit Hope, l'air piteux.

Le capitaine faisait comme s'il ne les entendait pas. Il ordonna :

— Transmettez l'ordre au canonnier, je vous prie. Mettez une pièce de chasse en batterie et tirez un coup aussi près que vous le pourrez. Ils sont ivres ou alors ils ronflent tous.

Mais la gerbe du boulet de neuf n'eut aucun effet. Comme seul résultat, l'équipage de la *Gorgone* surgit de l'entrepont en entendant le départ du coup. La goélette dérivait doucement, ses voiles d'avant masquées, la grand-voile et la misaine faseyant nonchalamment dans la brume de chaleur.

— Monsieur Verling, réduisez la toile et mettez en panne ! ordonna le capitaine. Faites appeler l'armement de l'embarcation. Ce gaillard ne me dit rien qui vaille.

Des cris retentirent sur tout le pont. En quelques minutes, l'ordre du capitaine fut exécuté. La *Gorgone* était en panne, les voiles et les haubans battaient avec de grands claquements dans tous les sens.

Dancer alla rejoindre Bolitho à l'arrière contre les bastingages.

— Tu ne crois pas que...

Il s'arrêta net lorsque Bolitho lui murmura :

— Tais-toi et ne bouge pas d'ici.

Bolitho observait le bosco qui, de l'autre bord, houssillait l'armement de l'embarcation. La *Gorgone* était sans erre et grinçait dans le vent. Hoggett, le bosco, disposait la chaloupe pour la descendre à l'eau par l'avant puis l'allonger sur l'arrière.

Le capitaine s'entretenait avec Verling. Mais il était impossible de comprendre ce qu'ils disaient : leur conversation était couverte par les claquements sinistres des voiles. Le second se retourna enfin, son grand nez pointé sur la dunette comme une espingole.

— Voici les ordres ! Mr. Tregorren à l'arrière avec l'équipe de prise – son nez s'agita de plus belle tandis que l'ordre était

répercuté à l'autre bout du pont. Vous, là, les deux aspirants ! Prenez vos armes et accompagnez le quatrième lieutenant !

Bolitho porta la main à son chapeau.

— Bien, monsieur — et, donnant un coup de coude à Dancer : Je savais très bien qu'il choisirait ceux qu'il aurait sous la main !

Dancer lui fit un grand sourire. Ses yeux brillaient d'excitation :

— Ça va nous changer les idées !

L'armement et les fusiliers se rassemblaient en hâte à la coupée. Tous avaient les yeux fixés sur le bâtiment qui avait dérivé jusqu'à leur travers et se trouvait maintenant à moins d'un demi-mille.

— Je vois son nom, monsieur ! cria Mr. Hope.

Depuis qu'il avait essuyé les sarcasmes de Verling, il se montrait beaucoup plus prudent.

— La *Cité d'Athènes* !

Il se balançait d'avant en arrière pour compenser le mouvement de la houle, sa grande lunette rivée à l'œil. Aucun signe de vie à bord !

Le lieutenant de vaisseau Tregorren arriva à son tour à la coupée. Il paraissait encore plus fort et massif lorsque les barrots ne l'obligeaient pas à se courber. Il parcourut de son regard dur l'équipe de prise.

— Que personne ne perde un pistolet ou un mousquet par inadvertance, dit-il brusquement. Soyez prêts à tout.

Et, apercevant soudain Bolitho :

— Quant à vous...

Il s'arrêta net, le capitaine l'appelait.

— Embarquez, monsieur Tregorren — ses yeux brillaient d'excitation. S'il y a la fièvre à bord, je ne veux pas que vous nous la rameniez. Faites de votre mieux.

Bolitho le contempla longuement. Il n'avait jamais vu le capitaine que de très loin ou lorsqu'il travaillait avec ses officiers. Et pourtant, il était convaincu que le capitaine était sur les nerfs : à preuve, il s'était entretenu à plusieurs reprises en public avec ses adjoints. Il devint rouge pivoine en sentant ses yeux se poser sur lui.

— Vous — le capitaine le désignait du doigt —, quel est votre nom déjà ?

— Bolitho, monsieur.

C'était curieux : personne ne retenait jamais le nom d'un aspirant.

— Eh bien, Bolitho, quand vous serez sorti de vos rêves ou que vous aurez achevé de composer un poème pour votre dulcinée, je vous serai extrêmement reconnaissant de bien vouloir prendre place dans cette chaloupe !

Quelques hommes rassemblés à la coupée se mirent à pouffer et Tregorren les avertit, de sa voix rauque :

— Si vous croyez que vous arriverez à me mettre en mauvaise posture ! Je m'occuperai de vous plus tard ! ajouta-t-il avec une bourrade, à l'adresse de Bolitho cette fois.

Mais celui-ci, à peine embarqué sur l'un des cotres de vingt-quatre pieds de la *Gorgone*, oublia les fatigues de ces six semaines passées en mer, l'humeur du capitaine et l'inimitié de Tregorren. Il rejoignit à l'arrière toute l'équipe de prise qui s'y massait, avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. La grande ombre de Tregorren balayait les avirons. Vue du ras de l'eau, la *Gorgone* paraissait énorme et invulnérable. On l'aurait crue posée sur son reflet dans l'eau. Avec ses espars noirs qui se détachaient sur le ciel, elle était le symbole même de la puissance navale.

Il suffisait de regarder Dancer pour voir qu'il partageait son excitation. S'il avait maigri depuis qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois à l'auberge de Blue Posts, il avait aussi acquis vigueur et confiance en soi.

— Hélez-moi donc ce gaillard ! ordonna Tregorren.

Il se tenait debout dans l'embarcation, comme insensible aux mouvements du canot qui dansait d'une crête à l'autre.

Le brigadier mit ses mains en porte-voix et cria :

— Ohé, du bateau !

Sa voix revint en écho, comme un aperçu.

— Tu as entendu quelque chose, Dick ? murmura Dancer.

— Je n'en suis pas sûr, fit Bolitho en secouant la tête.

Il observait les mâts de la goélette qui se dressaient à présent au-dessus des nageurs en sueur. Sans raison apparente, les bômes de grand mât et d'artimon tapaient violemment.

— Lève rames !

Les avirons s'immobilisèrent et le brigadier lança un grappin par-dessus le pavois.

— Rentrez partout ! ordonna Tregorren.

Il regardait le pavois au-dessus de lui, incertain de ce qu'il devait faire, s'attendant peut-être à voir quelqu'un apparaître. Il cria enfin :

— L'équipe de prise à bord !

Le bosco avait trié les hommes sur le volet. En un éclair, ils passèrent par-dessus le pavois écrasé de soleil et se rassemblèrent sous les voiles qui pendaient comme des ailes de chauve-souris.

— Monsieur Dancer, occupez-vous du panneau avant ! ordonna Tregorren.

Il héla de la main un aide du bosco, celui-là même qui avait manié le fouet.

— Thorne, assurez-vous que rien ne bouge autour du grand panneau.

Sans crier gare, il tira un pistolet de sa ceinture et l'arma soigneusement.

— Monsieur Bolitho et vous deux, là, venez à l'arrière avec moi !

Bolitho jeta un coup d'œil à son camarade, qui se contenta de hausser les épaules avant d'entraîner son escouade à l'avant. À présent, plus personne n'avait envie de rire. On aurait dit un bateau fantôme, désert, abandonné, comme si l'équipage s'était évanoui dans les airs. Bolitho jeta un regard à la *Gorgone*, mais elle s'était un peu éloignée et il se sentait déjà moins en sécurité.

— Ce bateau de merde pue, déclara brusquement Tregorren.

Il s'approcha d'une échelle de descente et jeta un coup d'œil à l'intérieur, la tête penchée pour essayer de percer la pénombre.

— Y a quelqu'un là-d'dans ?

Mais il n'y eut pas d'autre réponse que le bruit de la mer et les grincements sinistres de la roue qui tournait folle.

Tregorren regarda Bolitho.

— Descendez ! — puis, le saisissant brutalement par le poignet : Mais prenez votre pistolet, bon Dieu !

Bolitho sortit l'arme de sa ceinture et resta planté là à la contempler.

— Et ne tournez pas le dos dans la descente ! ajouta l'officier.

Bolitho se laissa glisser en bas de l'hiloire et s'arrêta pour habituer ses yeux à l'obscurité de l'entrepont. En arrivant à l'arrière, il entendit soudain d'autres bruits et dut se raisonner pour admettre qu'ils étaient normaux : chuintement de l'eau le long de la coque, craquements du safran. Cela sentait la chandelle et l'air humide, l'eau de cale et la nourriture avariée.

Il entendit quelqu'un crier au-dessus de sa tête :

— Rien à l'avant, monsieur !

La nouvelle le détendit un peu. Les planches du pont grinçaient sous les pas de Tregorren. Il devait s'interroger sur la conduite à tenir. Mais Bolitho se souvenait que l'officier l'avait envoyé précipitamment en bas, seul et sans aucune assistance. S'il était inquiet de se retrouver sur un navire abandonné, il se souciait comme d'une guigne du sort de l'aspirant.

Bolitho ouvrit la porte d'une chambre minuscule et s'apprêta à entrer. Il y avait tellement peu de hauteur sous barrots qu'il dut se courber en deux et s'accrocher au chambranle pour ne pas perdre l'équilibre.

Il tâta une lampe, qu'il avait juste devant lui : froide. Au même instant, un panneau s'ouvrait au-dessus de sa tête, projetant de la lueur : la face de Tregorren apparut en contre-jour.

— Mais qu'est-ce que vous foutez, *monsieur Bolitho* ?

Il se tut soudain, et Bolitho comprit pourquoi en suivant son regard. Occupant un coin de la chambre, il y avait un homme recroquevillé, ou du moins, ce qu'il en restait.

Le cadavre portait une horrible blessure à la tête, sans doute causée par un coup de hache ou de couteau. Il avait plusieurs autres blessures au ventre et au côté. Dans la lumière aveuglante, il fixait Bolitho d'un air horrifié.

— Dieu tout-puissant, lâcha enfin Tregorren — et, comme Bolitho restait pétrifié à côté du cadavre, il ajouta durement : Sur le pont !

Revenu en plein jour, Bolitho se sentit les mains toutes tremblantes, mais elles n'avaient apparemment pas changé d'aspect.

— Thorne, mettez quelqu'un à la barre, ordonna Tregorren, avant d'ajouter : Monsieur Dancer, emmenez vos hommes dans la cale et fouillez-la. Les autres, occupez-vous de ces foutues voiles !

Il se retourna en entendant Dancer crier :

— La *Gorgone* a remis en route, monsieur !

— Bien.

L'officier se creusait la tête en fronçant les sourcils.

— Elle va arriver à portée de voix, mais il me faut des réponses d'ici là.

La tâche était aussi simple que de remettre en ordre les pages arrachées à un livre. Dancer fouilla la cale de la goélette et découvrit qu'elle avait dû transporter de l'alcool, surtout du rhum. Mais, à part quelques tonneaux vides, elle ne contenait strictement rien. À l'arrière, près de la lisse tribord, et dans l'habitacle du compas, ils aperçurent du sang séché et les traces de poudre laissées par des coups de pistolet.

L'unique cadavre retrouvé dans la chambre était probablement celui du patron. Il s'était sans doute précipité en bas pour essayer de sauver quelque argent ou pour se cacher. Tout cela n'était pas clair. Seule certitude, l'homme avait été sauvagement assassiné.

Bolitho entendit Tregorren dire à l'aide du bosco :

— Il a dû y avoir une mutinerie et ces salopards se sont barrés après avoir tué les autres.

Mais la drome de la goélette était toujours là, les embarcations saisies à leurs postes.

Heather, l'un des hommes de l'escouade de Dancer découvrit autre chose, alors que la *Gorgone* approchait lentement par le travers sous sa pyramide de voiles. Un boulet s'était écrasé dans une membrure à l'arrière de la cale et, lorsque la coque roulait, on voyait le trou par lequel il était

entré. En se penchant à l'extérieur des enfléchures, Bolitho réussit à distinguer l'éclat brillant du métal, comme un œil noir et maléfique.

— Ça doit être un acte de piraterie, dit Tregorren d'une voix sourde. Ils ont tiré un coup de semonce quand il a refusé de mettre en panne, puis ils sont montés à l'abordage.

Il se tordait les doigts tout en parlant.

— Ensuite, ils ont massacré l'équipage et ont balancé les cadavres par-dessus bord. Y a des tas de requins dans le coin. Après ça, ils ont dû transborder la cargaison sur leur bateau et ils se sont tirés.

Il s'impatienta lorsque Dancer lui demanda :

— Mais, monsieur, pourquoi ne se sont-ils pas emparés du bateau ?

— J'allais justement y venir, répondit-il sèchement.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus. Plaçant ses mains en cornet, il cria le résultat de ses recherches à ceux de la *Gorgone*.

Ils étaient presque bord à bord et Bolitho entendit Verling qui répondait dans son porte-voix :

— Continuez la fouille et restez sous notre vent.

Il voulait sans doute laisser le temps au capitaine d'examiner ses documents sur les conditions locales de trafic. La *Cité d'Athènes* était visiblement un vieux bateau qui pratiquait de longue date le commerce du rhum avec les Antilles.

Bolitho tremblait en s'imaginant seul aux prises avec une bande de pirates armés jusqu'aux dents.

— On redescend, lui dit Tregorren.

Il se dirigea vers l'échelle, Bolitho sur les talons.

Même en sachant ce qui vous attendait, cela causait un choc. Bolitho essaya de regarder ailleurs tandis que Tregorren, après avoir hésité une seconde, faisait les poches du mort. Le livre de bord et les cartes de la *Cité d'Athènes* avaient disparu, probablement jetés par-dessus bord, mais Tregorren finit par trouver une enveloppe de toile dans un coin de la chambre sous une couchette. Elle était vide, mais portait l'adresse de l'agent

du navire à la Martinique, inscrite en lettres capitales. C'était toujours mieux que rien.

L'officier attrapa un grand fauteuil et se laissa choir lourdement. Même ainsi, son crâne effleurait encore le plafond. Il resta dans cette posture de longues minutes à réfléchir.

C'est Bolitho qui rompit le silence :

— Monsieur, je pense qu'il y a eu un troisième navire. Les assaillants ou les pirates l'ont vu et ont décidé de lui courir après en se disant que celui-ci attirerait forcément l'attention.

Il eut d'abord l'impression que Tregorren ne l'avait pas entendu. Mais l'officier finit par dire doucement :

— Quand j'aurai besoin de vos services, monsieur Bolitho, je vous le ferai savoir.

Il leva les yeux, le visage toujours noyé dans la pénombre.

— Vous avez beau être fils de capitaine et petit-fils d'amiral, vous ne serez jamais pour moi qu'un aspirant, c'est-à-dire rien !

— Je... je suis désolé — Bolitho bouillait. Je ne voulais pas vous blesser.

— Pour ça oui, je connais bien votre famille — sa poitrine se soulevait d'indignation. Je connais votre belle maison, les ex-voto accrochés au mur de l'église ! Moi, je ne suis pas né dans un bas de soie, je n'ai personne pour me pistonner et, par Dieu, je veillerai à ce que vous ne fassiez l'objet d'aucune espèce de faveur sur mon bâtiment, compris ?

Il faisait visiblement un effort pour se maîtriser.

— A présent, dites à un homme de passer un bout et faites remonter ce cadavre sur le pont. Occupez-vous aussi de faire nettoyer cette chambre, ça pue autant qu'une souillarde !

En passant la main sur l'accoudoir du fauteuil, il sentit une tache de sang noir qui brillait au soleil.

— Ça doit dater d'hier, marmonna-t-il comme pour lui-même, sans ça les rats en auraient déjà fait leur affaire.

Puis il attrapa son chapeau taché de sel et sortit de la chambre.

Plus tard, alors que, accoudé à la lisse avec Dancer, au moment où Tregorren passait à bord de la *Gorgone* afin de faire son rapport, Bolitho lui raconta la scène, et son ami le regarda tristement.

— Je parie qu'il va parler de ton hypothèse au capitaine comme si ça venait de lui. Ça lui ressemblerait tout à fait.

Bolitho se souvint soudain de ce que lui avait dit Tregorren avant de monter dans l'embarcation :

— Restez à cette route jusqu'à ce qu'on vous ait dit ce que vous avez à faire et envoyez une bonne vigie en haut – puis, lui montrant du doigt le cadavre déposé près de la roue, il avait ajouté : Et jetez-moi ça par-dessus bord. Y en a un certain nombre d'entre vous qui finiront comme ça, pas de souci là-dessus.

Bolitho ne pouvait détacher les yeux de l'endroit où ce pauvre homme avait été déposé. Quelle horreur !...

— J'ai une autre idée, finit-il par déclarer.

Il sourit, essayant de surmonter sa colère.

— Au moins, maintenant, je sais pourquoi il me déteste.

Dancer était perdu dans ses pensées.

— Tu te souviens de ce pauvre invalide, à l'auberge, Dick ?

D'un geste théâtral, il balaya le pont et la poignée de marins restés avec eux.

— Il nous a dit que nous étions tous les deux de la graine de capitaine et, par Dieu, nous voilà déjà avec un bateau à nous !

IV

Paré au combat

Le carré de la *Gorgone* était bourré à craquer de la muraille aux fenêtres. Situé à la verticale de la grand-chambre du capitaine, il en avait à peu près les dimensions. Les officiers, le patron, les officiers de fusiliers, le chirurgien, l'utilisaient comme salle à manger, et il était bordé de minuscules chambres isolées par des portières de toile.

La lueur rouge du soleil couchant pénétrait par les fenêtres de poupe. Sous les lampes qui se balançaient, tous ceux qui avaient un rang supérieur à celui d'officier marinier se pressaient dans la pièce, sauf si leur devoir les appelait ailleurs.

Bolitho et Dancer se trouvèrent un petit recoin sur bâbord près d'une fenêtre grande ouverte et tâchèrent de voir si l'on n'avait pas prévu un petit rafraîchissement. Apparemment non : lorsque le carré était réquisitionné pour une réunion, il ne poussait pas la grandeur d'âme jusqu'à accueillir dignement les hôtes qu'on lui imposait.

La *Gorgone* et sa conserve avaient traînassé la plus grande partie de la journée sous voilure réduite. Bolitho et Dancer avaient eu tout le temps de se demander ce qui allait se passer et quel serait leur rôle. Une embarcation avait finalement poussé de la *Gorgone* pour les ramener à bord et Thorne, l'aide du bosco, leur avait dit d'un air narquois :

— Je pense que je peux m'en occuper jusqu'à ce que ces messieurs soient revenus, *monsieur*.

Il avait dix ans de marine derrière lui.

Ils attendaient donc là avec les autres aspirants, les yeux fixés sur la portière située près du mât d'artimon dont le tronc traversait le bâtiment jusqu'à la quille. Les officiers ne les voyaient même pas. On se serait cru au théâtre, lorsque les

spectateurs attendent de voir l'acteur principal faire son apparition, ou au tribunal avant l'entrée du juge.

Bolitho détaillait des yeux le carré, mais ce n'était pas la première fois qu'il y était admis. Si l'endroit n'arrivait certes pas à la hauteur de la grand-chambre, c'était tout de même un véritable palais, comparé au poste des aspirants et à l'entrepost. Les chambres minuscules n'offraient que l'espace strictement nécessaire, mais leurs portes leur donnaient un petit air d'intimité qui devait être bien agréable. Les participants se tenaient debout entre les fauteuils et les tables, alors qu'au pont inférieur, tout le mobilier était tassé contre la coque où il ruisselait d'humidité.

L'aspirant alla se pencher un instant dans l'encoignure de la fenêtre. Le sommet du safran était teinté de rose et le soleil couchant faisait des millions de petits miroirs à la surface de l'eau, jusqu'à l'horizon. Il fallait faire un effort pour se souvenir du meurtre de cet homme assassiné à bord de la goélette qui naviguait sous leur vent.

Encore deux ans de patience, songeait-il, et lui aussi partagerait à son tour un carré comme celui-ci. Un pas de plus sur l'échelle...

Il entendit une bousculade et Dancer lui souffla :

— Ils arrivent !

Verling entra le premier et tint la portière grande ouverte afin que le capitaine Beves Conway pût pénétrer sans retirer les mains de derrière son dos.

Le capitaine s'avança jusqu'à la table avant de déclarer :

— Ils peuvent s'asseoir, s'ils le désirent.

Bolitho gardait les yeux rivés sur lui, fasciné. Noyé au milieu de ses officiers et de ses aspirants, il parvenait encore à paraître ailleurs. Il portait une veste bleue impeccablement repassée, les parements blancs et les boutons dorés semblaient sortir de chez un tailleur londonien. Le pantalon et les bas étaient tout aussi nets et il avait attaché ses cheveux dans le cou avec un ruban du meilleur goût. La plupart des aspirants gardaient précieusement leurs rubans pour les grandes occasions. Bolitho, par exemple, avait attaché sa longue chevelure noire d'un vulgaire fil de caret.

Verling dit seulement :

— Votre attention ! Le capitaine désire vous entretenir.

Tout le carré retint son souffle. L'on n'entendait plus que le bruit de la mer et du vent ainsi que les craquements irréguliers du safran sous la voûte. La vie est vraiment admirable, songea Bolitho : ils venaient de parcourir quatre mille milles et ils n'avaient pas la moindre idée de leur mission.

— Je vous ai convoqués tous ensemble pour gagner du temps, commença le capitaine. Vous retournerez ensuite dans vos postes et vous direz à vos hommes ce que nous avons à faire, chacun à sa manière. Cela vaut mieux qu'un beau discours du haut de la dunette – il s'éclaircit un peu la gorge en regardant tous ces visages attentifs. Mes ordres consistaient à me rendre sur les côtes occidentales d'Afrique, à y rester en patrouille et à mettre à terre, si nécessaire, un détachement de marins et de fusiliers ; en effet, depuis quelques années, la menace des pirates s'est accrue et de nombreux bâtiments de valeur ont été incendiés ou ont tout bonnement disparu dans ces parages.

Il ne montrait aucune espèce d'émotion, et Bolitho se demanda comment on pouvait se maîtriser à ce point quand on pensait à tous ces milles déjà parcourus, à tous ceux qu'il leur faudrait faire encore, au souci de la santé et de la discipline d'un équipage de rustres, à l'incertitude sur ce qui vous attendait. En fin de compte, exercer un commandement était peut-être moins simple que ce qu'il avait imaginé.

— L'Amirauté a reçu voici quelques mois certains renseignements, reprit Conway, selon lesquels « quelques-uns de ces pirates se sont établis sur les côtes du Sénégal » – ses yeux se posèrent un instant sur les aspirants –, côtes qui sont à trente milles sous notre vent, à ce que me dit Mr. Turnbull.

— A un poil près, commenta le pilote avec un petit sourire satisfait.

— Ainsi soit-il.

Le capitaine redrevint sérieux après cette brève parenthèse.

— Ma mission consiste à découvrir leur repaire, et j'ai la ferme intention de les anéantir pour les punir de tous leurs crimes.

Malgré la chaleur qui régnait dans la pièce, un frisson parcourut Bolitho. Il voyait encore les cadavres de pirates qui

s'étaient fait prendre et qui se balançait au bout de leur crochet à Falmouth.

Pince-sans-rire, le capitaine poursuivit :

— Dans leur sagesse, naturellement, Leurs Seigneuries ont choisi d'envoyer un soixante-quatorze pour accomplir la besogne...

Le maître d'équipage et plusieurs officiers parmi les plus anciens eurent un sourire d'approbation.

— ... un bâtiment à qui son tirant d'eau interdit d'approcher de la côte et infiniment trop lent pour poursuivre un pirate en haute mer ! Enfin, nous avons maintenant cette goélette que Mr. Tregorren s'est employé à remettre en état pour le service du roi.

Toutes les têtes se tournèrent vers le vigoureux officier dont le nom venait d'être mentionné, et Conway poursuivit :

— Mr. Tregorren m'a fait part de ses observations et de ses hypothèses : pour lui, les agresseurs ont été surpris par l'arrivée inopinée d'un autre bâtiment. Comme ces événements ont apparemment eu lieu hier, il s'agit peut-être de nos perroquets. Compte tenu du vent et du courant et en supposant que les choses se soient produites à peu près à cette heure-ci, la *Cité d'Athènes* peut très bien avoir été encalminée au coucher du soleil, comme nous le sommes nous-mêmes en ce moment.

Il haussa les épaules, comme las d'avoir tourné et retourné toutes ces réflexions dans sa tête.

— Quoi qu'il en soit, ils ont dévalisé un bâtiment de commerce inoffensif et ont très probablement jeté l'équipage aux requins. S'il y a eu des survivants, ils les ont forcés à les suivre et nous les pendrons ensemble lorsque nous les prendrons, car nous les prendrons !

Verling profita d'un silence pour demander :

— Questions ?

Le major des fusiliers, Dewar, intervint de sa voix bourrue :

— Quelles sont les forces auxquelles nous risquons d'avoir affaire, monsieur ?

Le capitaine le regarda plusieurs secondes avant de répondre.

— Devant la côte existe un îlot, découvert voici quatre cents ans et successivement occupé par les Hollandais, les Français et nous-mêmes la plupart du temps. Il est très facile à protéger du rivage dont il est distant d'un mille, et la mer y est infestée de requins – il se tut. Eh bien ?

— Pourquoi parlez-vous de défense à partir de la côte, monsieur ? demanda timidement Hope, le cinquième lieutenant.

Le capitaine Conway esquissa un sourire, chose assez inattendue chez lui.

— Bonne question, Mr. Hope, je vois que quelqu'un m'a écouté.

Il fit semblant de ne remarquer ni Hope, rouge de plaisir, ni le ricanement de Tregorren.

— La raison en est très simple. L'île a toujours servi de point de rassemblement pour les esclaves qui sont expédiés en Amérique – les officiers parurent soudain gênés. C'est sans doute un commerce d'un genre horrible, mais il n'est pas illégal. Les marchands d'esclaves y regroupent leurs victimes et jettent aux requins tous ceux qui ne sont pas du goût de leurs clients. Cette pratique empêche également leurs parents et amis de les sauver d'un autre enfer.

Le major Dewar se tourna vers son adjoint :

— Bon Dieu, on va s'les faire, hein ? Je me fous complètement de l'esclavage, mais je ne peux pas supporter la piraterie !

— Mon père dit toujours qu'esclavage et piraterie ne vont pas l'un sans l'autre, déclara timidement Dancer. Ils se dévorent entre eux ou ils unissent leurs forces contre les autorités lorsqu'ils sont pourchassés.

Le petit Eden était tout excité.

— Attendez donc qu'... qu'ils voient la *G... Gorgone* pointer son nez – il se frotta les mains. Et vous verrez...

— Silence ! le reprit durement Verling.

Le capitaine parcourut l'assemblée du regard.

— Nous allons remettre en route et nous nous rapprocherons demain de la côte. Les parages sont dangereux et je n'ai aucune envie de laisser ma quille sur un récif. La

conserve nous ouvrira la route et les compagnies de débarquement doivent être parées avant l'aube.

Puis, se dirigeant vers la sortie :

— A vous de jouer, monsieur Verling.

Le second attendit que la porte soit refermée.

— Retournez à vos postes.

Puis, s'adressant à l'un des pilotes :

— Monsieur Ivey, vous aurez la responsabilité de la *Cité d'Athènes* pour la nuit. Prenez immédiatement une embarcation.

Dancer soupira.

— Non seulement Tregorren te pique tes idées, Dick, mais ils nous ont enlevé aussi notre premier commandement – il parvint tout de même à sourire. Cela dit, je me sens davantage en sécurité sur cette bonne vieille baïle !

Le visage d'Eden s'épanouit.

— Ça s... sent la bouffe !

Et il se précipita hors du carré comme un cheval qui a flairé l'odeur de l'avoine.

— On ferait aussi bien d'y aller aussi, Dick.

Mais, arrivés dans l'entrepont, ils durent abandonner leur beau projet. Sur ordre de Tregorren.

— Laissez ça ! leur lança-t-il. J'ai du travail pour vous deux. Montez donc dans le hunier d'artimon et vérifiez-moi cette épissure que ces fainéants auraient dû refaire quand nous étions à bord de la prise – puis, les regardant tranquillement : J'espère qu'il ne fait pas trop sombre pour vous, au moins ? Ou c'est peut-être trop dangereux, après tout ?

Dancer ouvrait la bouche pour répondre, mais Bolitho le devança d'un « Bien, monsieur ! ».

Une fois sur le pont et au pied des enfléchures, il confia à son camarade :

— Je me demande si j'ai toujours la même peur de monter tout là-haut.

Ils observèrent un moment le fouillis du gréement, la vergue de perroquet et celle d'au-dessus. Tous les espars étaient encore teintés de rose alors que l'obscurité régnait déjà sur le pont.

— J'y vais sans toi, Dick, fit Dancer. Il ne le saura pas.

Bolitho lui sourit.

— Mais si, il le saura bien, Martyn. Et ça lui ferait bien trop plaisir.

Il ôta sa veste et son chapeau et les fourra sous un râtelier à piques d'abordage.

— Allons-y : au moins, ça nous mettra en appétit !

À l'arrière, près de la roue double, les timoniers surveillaient la flamme vacillante de l'habitacle, tout en manœuvrant lentement les manchons. À les voir aussi solidement campés au sol, les pieds quasi enracinés, on aurait cru qu'ils faisaient partie du navire.

L'officier de quart faisait les cent pas au vent et jetait de temps à autre un regard de l'autre bord pour observer la goélette signalée par la faible lueur de son fanal.

Le capitaine Conway sortit de ses appartements derrière la timonerie, les mains dans le dos, l'allure un peu penchée.

Le chef barreur donna un coup de coude à son compagnon et annonça réglementairement :

— En route, monsieur ! Cap sud-sud-est !

Le capitaine fit l'aperçu d'un simple signe de tête et attendit que l'officier de quart lui laissât la place au vent pour sa promenade nocturne.

On entendait le claquement régulier de ses semelles sur le bois du pont tandis qu'il allait et venait. Il s'interrompit une seule fois pour observer à travers le gréement deux silhouettes grises installées dans la hune d'artimon, comme des oiseaux sur leur perchoir.

Mais il les oublia bientôt et poursuivit ses allers et retours en pensant à la journée du lendemain.

Ce matin-là, le branle-bas fut sonné de bonne heure et tout l'équipage appelé à déjeuner. Le menu du jour était particulièrement copieux : flocons d'avoine et biscuit de mer grillé, le tout arrosé d'un pot de bière.

Cette générosité inhabituelle fit dire à un vieux marin :

— Si on nous remplit ainsi le ventre d'aussi bonne heure, c'est que le capitaine prévoit du grabuge !

Aux premières heures de l'aube, alors que les cuistots noyaient les feux de la cambuse, des coups de sifflet retentirent

à l'arrière : « Tout l'équipage à son poste ! L'équipage à son poste, aux postes de combat ! »

Au battement des tambours s'ajoutaient les cris et les insultes des officiers mariniers. L'équipage de la *Gorgone* entama un exercice de plus, comme il en avait pratiqué à en être fourbu. Chaque homme savait désormais où était sa place lorsque l'on rappelait aux postes de combat, et l'on eût dit qu'il en allait de même pour chacun des apparaux, pour chaque bout, pour chaque drisse.

Ceux qui avaient le plus d'expérience prirent bien soin de se ménager, comme s'ils prévoyaient que cet exercice-là risquait de durer plus longtemps qu'à l'ordinaire. Quant aux autres, le jeune Eden par exemple, ils se précipitèrent à leur poste comme des enfants, sourds aux cris des officiers et aux avertissements de leurs camarades.

Au pont inférieur, Bolitho sentait son cœur battre plus vite que d'habitude. Il apercevait dans la pénombre les matelots qui se faufilaient autour des énormes pièces de trente-deux, il entendait les pieds nus crisser sur le sable répandu à foison par les mousses, sable destiné à empêcher les chutes ou les glissades au cours de l'exercice.

Un peu de lumière filtrait par les descentes, et il avait une vague idée de la scène qui se déroulait là-haut. Les équipes de pièces vérifiaient les apparaux et ôtaient les housses afin de contrôler bragues et aspects. Très loin au-dessus, il entendait le choc étouffé des poulies tandis que l'on tendait au-dessus du pont principal et des canons les filets destinés à protéger les hommes des chutes d'agrès et d'espars. Combien de fois n'avaient-ils pas répété ces gestes pendant leur traversée ? Il devinait la course précipitée en réponse aux ordres du bosco. On ôtait les rideaux de toile, les coffres, les sièges et tout le bric-à-brac qui encombrait d'ordinaire l'entrepont.

La voix de Tregorren résonna dans la pénombre :

— Allez, du nerf, bande d'incapables ! Tout ça est beaucoup trop long !

En plus des matelots, deux officiers étaient chargés des deux bordées de trente-deux dans la batterie basse : Tregorren qui avait la responsabilité d'ensemble, et son second, Mr.

Wellesley. Ils étaient assistés de quatre aspirants. Ces derniers étaient répartis par section de pièces et avaient pour tâche de relayer les ordres, de tirer indépendamment, le cas échéant, et enfin de porter les messages sur le gaillard. Bolitho et Dancer se partageaient les pièces de bâbord, tandis qu'Eden et un être assez falot du nom de Pearce en faisaient autant à tribord.

Tregorren se tenait au milieu du pont, adossé au grand mât, les bras croisés et la tête légèrement penchée pour mieux surveiller son domaine. Un peu plus loin, un fusilier était en faction au pied de la descente, pour empêcher les couards de venir se réfugier en bas dans le feu du combat ; le même factionnaire dissuasif veillait à chaque écouteille.

Le sixième lieutenant Wellesley, sabre battant au flanc, parcourut toute la longueur bâbord, s'arrêtant successivement auprès de chaque chef de pièce pour entendre le compte rendu réglementaire : « Parés, monsieur ! »

Tout s'étant enfin calmé, seul s'éleva le bruit habituel des bragues qui craquaient selon le rythme des affûts allant et venant au gré du roulis.

Bolitho pouvait sentir la tension : autour de lui les hommes, et, sous ses pieds, le calme des entrailles de la coque. Il essaya de ne pas trop penser au poste des aspirants, désormais infirmerie offerte au chirurgien et à ses aides. Il imaginait les lampes allumées, les trousse à instruments grandes ouvertes. Bref, la routine, celle-là même qu'ils avaient si souvent mise en place sur ordre du capitaine.

— Alors, monsieur Wellesley, qu'est-ce que vous attendez ? cria Tregorren.

Le sixième lieutenant se précipita vers lui et manqua se prendre les pieds dans un organeau.

— Batterie basse parée au poste de combat, monsieur !

Ils entendirent un coup de sifflet au-dessus d'eux et quelqu'un cria : « Paré au poste de combat, monsieur ! »

Tregorren se mit à jurer comme un charretier :

— Bon sang, ils nous ont encore battus ! – et il ajouta : Monsieur Eden, allez rendre compte là-haut, et vite !

Eden redescendit enfin, le souffle court.

— Le second vous présente ses compliments, monsieur. Le bâtiment a mis douze minutes pour être au poste de combat – il hésitait visiblement à poursuivre. Mais...

— Mais quoi ?

Le jeune garçon ne trouvait pas ses mots.

— Mais c'est nous qui sommes les derniers, monsieur.

Les coups de sifflet n'arrêtaient pas, on entendait les cris incessants des officiers mariniers.

— Ouvrez les sabords !

Bolitho s'avança pour retenir l'armement de l'une des pièces. Il faisait une chaleur étouffante dans les entreponts, mais il savait fort bien que tous les sabords devaient s'ouvrir exactement au même instant, tant à leur niveau qu'au pont du dessus. Pendant que l'on halait sur les palans de mantelets, il sentit un courant d'air frais. Toutes les silhouettes qui s'agitaient autour de lui prirent soudain un visage. Les hommes étaient nus jusqu'à la taille et leur peau luisait dans cette curieuse lumière crépusculaire. Il jeta un coup d'œil derrière lui, et Dancer lui fit un petit signe de la main.

Pendant le quart du matin, la *Gorgone* avait infléchi sa route et faisait cap est-sud-est ; le vent s'était stabilisé au nord. La coque se balançait doucement et, du bord au vent, les canons de Bolitho étaient à l'abri des embruns. Il apercevait quelques moutons et, au-dessus de la houache, d'étranges poissons sautillaient – on aurait dit des oiseaux. En se penchant le long d'une volée, il aperçut une forme sombre et devina qu'il s'agissait de la *Cité d'Athènes*. Il essayait d'imaginer ce qui se passait sur le pont : la prise quittait visiblement son poste sous le vent et gagnait pour se placer entre la *Gorgone* et la terre, que l'on n'apercevait toujours pas.

— Voyez-vous la terre, monsieur ? lui demanda un jeune matelot.

Il avait une bonne bouille et était originaire du Devon.

Pendant les quarts de nuit et au cours des exercices, il avait eu tout le temps de lui raconter sa vie. Sa famille était au service du seigneur de l'endroit, un homme dur qui avait coutume d'abuser des filles de paysans.

Il n'avait pas eu besoin d'en dire plus long ; Bolitho avait facilement deviné la suite de l'histoire : il avait infligé une bonne correction au seigneur avant de s'enfuir et de s'engager sur un bâtiment. Le navire lui importait peu, tout ce qu'il voulait, c'était échapper à son châtiment.

— Je crois que nous sommes tout près, Fairweather, répondit Bolitho. Des oiseaux de mer commencent à se montrer. On dirait qu'ils viennent voir à quoi nous pouvons bien ressembler !

— Silence dans la batterie !

Le coup de gueule de Tregorren semblait destiné indifféremment aux officiers et aux hommes.

Quelqu'un poussa un cri de douleur lorsque la garcette d'un chef canonnier s'abattit sur son dos et l'on entendit Wellesley ordonner d'une voix calme :

— Prenez le nom de cet homme !

Personne ne savait ni de qui il parlait ni à qui l'ordre s'adressait, et Bolitho en déduisit que l'officier essayait seulement de prévenir les remontrances de Tregorren.

Il était étrange de voir à quel point ils étaient comme à l'écart du reste du bâtiment. La lumière colorait peu à peu la mer en noir et jaune, mais on ne voyait toujours pas la ligne d'horizon. Le sabord découpait une sorte de tableau dans la muraille en chêne massif, mais au fur et à mesure que la lumière montait, les longues volées des trente-deux se fondaient dans le paysage. L'entre pont prenait lentement des couleurs. Il distinguait maintenant la peinture rouge sombre qui recouvrait le bordé et une bonne partie du pont. Cette teinte servait à camoufler le sang des morts et des blessés, chacun le savait parfaitement. Bolitho jeta un coup d'œil de l'autre bord. Les sabords grand ouverts y étaient encore dans l'ombre, balafrés par endroits d'une gerbe d'écume ou d'une crête de lame.

Il regarda Tregorren, occupé à parler avec Jehan, le maître canonnier. Jehan portait des pantoufles pour ne pas risquer de faire des étincelles dans sa sainte-barbe bien-aimée. Il disparut dans la descente, toujours gardée par un fusilier. Bolitho se demanda si Dancer était conscient des dangers qu'ils couraient :

la plus grosse réserve de poudre du bord se trouvait exactement sous leurs pieds...

Un murmure parcourut le pont lorsque les premiers rayons du soleil apparurent par les sabords.

Bolitho se pencha le long de la volée et regarda l'horizon prendre forme : la terre.

— C'est ça, l'Afrique ? lui demanda Fairweather tout excité.

Le chef de pièce ouvrit une bouche édentée.

— Te fais pas de bile sur ce que c'est, mon gars. Occupe-toi plutôt de la grosse Frida et donne-lui à bouffer, c'est tout ! T'as pas besoin d'en savoir davantage !

Un aspirant arriva du pont. Il cherchait Tregorren.

— Mr. Verling vous présente ses compliments, monsieur.

C'était un certain Knibb, un garçon de la même taille et du même âge qu'Eden, à un petit mois près.

— Que se passe-t-il ? aboya l'officier.

Knibb essayait de s'accoutumer à la pénombre et cherchait ses camarades des yeux.

— La vigie a aperçu deux navires à l'ancre près de la pointe, monsieur.

Il reprit contenance en voyant toutes ces silhouettes dans l'ombre : on le buvait des yeux, avide de savoir ce qui se passait dans ce monde d'en haut.

— Le capitaine a ordonné à la goélette de se porter devant nous en reconnaissance.

Le chef de pièce qui se trouvait près de Bolitho expliqua à ses hommes :

— Je connais sacrement bien ces eaux-là, les gars, y a des récifs et des hauts-fonds partout. Le capitaine a sûrement mis deux gars à sonder entre les bossoirs. On a foutrement intérêt à tâter le terrain.

Mais Bolitho ne les écoutait pas. Il pensait à la goélette abandonnée et à ce cadavre dans la chambre. Si Tregorren était de si méchante humeur, c'était peut-être bien parce qu'il était déçu de ne pas avoir reçu le commandement de la *Cité d'Athènes*. Au lieu de cela, c'est le troisième lieutenant, placé immédiatement au-dessus de Tregorren, qui avait été gratifié de la charge. Il était secondé par le plus ancien des aspirants,

Grenfell. Si les choses se passaient convenablement, voilà qui accélérerait grandement ses chances de devenir officier. Bolitho en était content pour lui mais lui enviait un peu sa liberté. Grenfell avait fait de son mieux pour les accueillir, lui et les nouveaux. À sa place et dans ce genre de situation, bien d'autres se comportaient comme des tyrans.

Deux navires au mouillage, voilà ce qu'avait annoncé Knibb. S'agissait-il de pirates ou de négriers ? Dans tous les cas, ils seraient sacrément surpris en voyant la *Gorgone* faire irruption dans leur repaire.

On entendit soudain un martèlement de pieds et des grincements de poulies. On brassait les vergues, le bâtiment changeait une nouvelle fois de route.

Il se recula un peu pour aller s'appuyer contre le grand cabestan que l'on utilisait pour hisser les gros espars ou mettre les embarcations dans leurs bers. Tregorren parlait avec Wellesley et l'aspirant Pearce.

Derrière eux, les sabords se découpaient plus nettement, et Bolitho crut un instant que la lumière lui jouait des tours. La terre s'avancait comme pour les accueillir, ce qui était impossible puisqu'il la voyait aussi de l'autre bord. Il se souvint tout à coup de l'île dont le capitaine leur avait parlé. Ce devait être ça, le bâtiment s'était engagé dans le détroit. Les navires au mouillage étaient probablement droit devant et donc invisibles des entreponts.

— Regardez, disait Tregorren, il y a une espèce de fort sur l'île. Il a l'air vieux comme Mathusalem — il rit tout bas. Attendez de voir ces petites négresses. Elles sont plus jolies que des...

Mais il ne termina pas sa phrase.

Bolitho était occupé à observer une espèce de dauphin qui jouait dans les vagues lorsqu'il entendit le bruit lointain d'une explosion suivi d'un concert de cris et de jurons : le boulet venait de toucher l'eau, manquant de peu la coque. Le vieux chef de pièce n'en revenait pas :

— Ces salopards nous tirent dessus, nom de Dieu !

Tout le bâtiment résonnait d'ordres et de sonneries de clairon. Les roues des affûts commencèrent à gronder au pont supérieur dans le grincement des palans.

— Chargez les pièces, et parés à mettre en batterie ! cria quelqu'un. Tribord tirera en premier.

Tregorren restait interdit, les yeux fixés sur les culottes blanches du platon qui disparaissaient dans l'échelle. Il n'arrivait visiblement pas à y croire.

— Chargez partout ! Batterie tribord, parés à tirer ! finit-il par ordonner d'une voix de tonnerre.

Fairweather passa de l'autre bord avec Bolitho. Des ombres s'activaient pour apporter près des canons les charges et les bourres, tandis que les chefs de pièce choisissaient leurs boulets dans les filets. Ils les caressaient, ils en jaugeaient l'arrondi avant de les pousser dans la gueule ouverte.

L'une après l'autre, les équipes annonçaient qu'elles étaient parées. Chacun gardait l'œil rivé sur Tregorren.

— Chargé partout, monsieur !

— En batterie !

Les hommes halèrent aux palans et tirèrent les lourdes pièces vers l'ouverture béante des sabords. Les canons grinçaient et protestaient comme des porcs que l'on mène au marché. À présent, toutes les pièces tribord attendaient, tapies dans l'ombre. On distinguait très bien la vieille forteresse : ses murs mal dégrossis brillaient d'un éclat doré et ses formes se confondaient presque avec le promontoire rocheux sur lequel elle était bâtie.

Bolitho aperçut au-dessus des remparts quelques taches sombres qui ressemblaient à des nuages de moustiques.

Il entendit alors un matelot marmonner entre ses dents :

— Ces salauds se sont mis aux fourneaux ! Il y en a partout !

— Je fais fouetter le premier qui parle, cria Tregorren, qui néanmoins semblait assez inquiet.

Bolitho s'obligea à réfléchir calmement. Son père lui avait raconté maintes et maintes fois les ravages que causaient des boulets chauffés au rouge dans une coque de bois sec, un gréement goudronné et toute la toile qu'il portait.

— Attention tribord ! cria une voix. Site maximum, tirez dans le roulis !

Un officier marinier prit par l'épaule un homme qui sursauta comme s'il avait reçu une balle.

— Mets ton mouchoir sur tes oreilles, mon gars, sinon tu resteras sourd pour le restant de tes jours !

Puis il fit un clin d'œil à Bolitho : l'avertissement s'adressait sans doute à lui, mais les aspirants méritaient tout de même un minimum de respect.

— Paré !

Le bâtiment répondait à la barre et au vent. Chaque chef de pièce attendait près de son affût, les yeux rivés sur le ciel et la forteresse.

— Feu !

V

Revers de fortune

En entendant l'ordre d'ouvrir le feu répercuté d'un pont à l'autre, les chefs de pièce approchèrent la mèche de la lumière et bondirent en arrière. À Bolitho, qui était à son poste entre deux pièces, cette demi-seconde parut un siècle ; dans cette éternité, le silence prenait une formidable densité et figeait chaque mouvement, comme dans une nature morte. Il eut le temps de voir les hommes, le dos nu, l'aspect à la main ou parés aux palans. Les chefs de pièce avaient le visage tendu ; ils se concentraient sur leur sabord et leur objectif. On n'apercevait plus que le ciel parfaitement pur et la forteresse éclairée par le soleil.

Puis tout changea soudain. L'entrepont explosa dans le fracas des canons, la coque trembla comme sous l'effet d'une avalanche. L'une après l'autre, les pièces reculèrent. Les hommes s'empressaient avec leurs éponges pour refroidir les volées avant d'y enfourner une nouvelle charge et un boulet rouge vif.

Le lourd nuage de fumée s'éloigna lentement dans le vent, masquant la forteresse et couvrant le pont d'un brouillard sombre.

— Nettoyez les lumières ! hurla Tregorren. À écouvillonner ! Rechargez !

Mais sa voix parvenait étouffée aux oreilles des hommes, encore assourdis de la première bordée.

La salve de tribord avait changé les choses du tout au tout. Les hommes avaient oublié leur nervosité, ils étaient maintenant tout excités : ils se congratulaient, se tapaient sur l'épaule comme des gosses. Désormais, ce n'était plus l'exercice : ils faisaient bel et bien la guerre et ils s'y employaient sérieusement.

— En batterie !

Les hommes s'attelèrent aux palans et les affûts avancèrent en grinçant. Chaque pièce mettait son point d'honneur à être parée la première.

— Cré nom d'une pipe, ils vont entendre une autre musique, ce coup-là ! s'exclama Wellesley.

— Et peu importe qui c'est, bon Dieu de bois, ajouta Tregorren.

Les hommes mettaient l'attente à profit pour tenter de jeter un coup d'œil par les sabords. Bolitho entendit un grand fracas sur le pont supérieur. La *Gorgone* devait montrer fière allure, à condition toutefois qu'il y eût quelqu'un pour l'admirer. Toutes ses pièces en batterie éclairées par le soleil levant, sous voilure réduite, elle se rapprochait toujours de la côte. Il ne savait même pas qui leur avait tiré dessus ni pourquoi et fut tout étonné de constater qu'il s'en moquait éperdument. Ces quelques minutes de combat avaient transformé tous les hommes et leur bâtiment en un bloc qui faisait corps.

— Paré à vos postes !

Le suspens était à vous couper le souffle. Puis brutalement :
« Feu ! »

Un grand tremblement parcourut la coque et le plancher se mit à gémir sous le recul des pièces tandis que la fumée s'échappait en lourds panaches par les sabords.

Malgré les regards foudroyants de Tregorren, Eden se mit à applaudir des deux mains. Quelques matelots éclatèrent de rire.

— Ils vont peut-être comprendre ce qu'on vaut, là-haut ! s'exclama Dancer. On serait capables de tirer sur les étoiles !

Il fit une grimace en entendant quelque chose heurter la coque de plein fouet et des clamours retentir au-dessus de leurs têtes.

Bolitho lui fit signe qu'il avait compris, lui aussi : coup au but. Leurs mystérieux adversaires leur donnaient la réplique.

Une pompe se mit à claquer. Bolitho en déduisit que le boulet incandescent avait pénétré dans le bordé et qu'on refroidissait le bois avant qu'il prît feu.

D'un coup de menton, un matelot lui indiqua les hauts :

— Au moins, ils ont quelque chose à faire, tous ces bons à rien !

Mais personne n'avait le cœur à rire. Wellesley se frottait furieusement les joues, incapable de croire que quelqu'un pût s'en prendre à un vaisseau de Sa Majesté.

— Chargé partout, monsieur !

Un planton apparut dans la descente et leur cria :

— Nous prenons le large, monsieur ! Disposez-vous à engager l'ennemi à bâbord.

Puis il disparut.

Fairweather jeta un coup d'œil à Bolitho ; on ne distinguait que ses dents blanches dans la fumée.

— On a fait du joli boulot, monsieur, pas vrai ? Il faut bien donner sa chance à l'autre bordée !

Son chef de pièce le regarda de haut :

— Ils ont eu le dessus, oui, et c'est nous qui nous tirons, espèce d'imbécile !

Fairweather n'en revenait pas, et la déclaration abrupte de l'officier marinier fit rapidement son effet sur les autres.

Tregorren apparut entre les barrots.

— Parés à vos pièces, préparez-vous à mettre en batterie ! — et se tournant vers Bolitho : Mais, bon sang, qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— Nous nous éloignons, monsieur.

Il parlait d'une voix calme, on entendait encore un feu nourri dans le lointain. Cette forteresse avait de l'artillerie à revendre.

— Votre analyse est d'une finesse, monsieur Bolitho !

La *Gorgone* se coucha en venant dans le vent et Tregorren dut s'agripper à un barrot. Les embruns jaillissaient devant les sabords.

— Vous avez sans doute mal supporté les frayeurs du combat ?

— Non, monsieur.

Le lieutenant était agressif.

— Je crois que nous nous sommes trop rapprochés, reprit Bolitho. La forteresse était en portée.

Les hommes qui se démenaient encore s'arrêtèrent un instant pour assister à la joute ; et en effet ces deux-là, mains sur les hanches, avaient tout de duellistes, l'aspirant maigre comme un coucou et l'officier, massive carcasse.

— Le capitaine sait fort bien ce qu'il a à faire, fit nerveusement Wellesley.

Tregorren se tourna vers lui :

— Mais qu'avez-vous besoin d'expliquer ça à un aspirant ? — puis, les toisant tous les deux : Retournez donc à vos pièces.

L'ordre de feu de la bordée bâbord n'arriva pas. Le silence durait, oppressant, brisé seulement par les bruits des hommes sur le pont et les coups de sifflets des boscos tandis que l'on brassait les vergues et que l'on souquait sur les drisses pour venir au nouveau cap.

— J'veux l'avais bien dit, fit le chef de pièce d'un ton bourru, le capitaine prend le large et c'est ce qu'il a de mieux à faire.

Jamais, au cours des exercices répétés et épuisants, Bolitho n'avait senti à quel point la batterie se trouvait isolée du reste du navire. Il était de plus en plus inquiet et mal à l'aise. Au soleil, il savait que le bâtiment avait changé de route mais, à part cela, qui tombait sous le sens, rien ne venait entamer cette impression d'être totalement coupé du monde du dessus.

— Saisissez les affûts !

C'était le planton, dont on ne voyait que la culotte blanche. Il ajouta :

— Tous les officiers sont demandés à l'arrière !

— Je crois bien que le capitaine ne sentait pas bien son affaire, Martyn, fit Bolitho.

— Mais il ne reculerait pas devant un vulgaire pirate ! répliqua Dancer en souriant.

— Bah, ça vaut toujours mieux que de se retrouver à la patouille, non ?

Si la batterie basse n'avait rien subi, ce n'était pas le cas du gaillard. Ébloui par le soleil, Bolitho vit d'abord deux gros trous dans la grand-voile puis une grande flaue de sang sur le pont — un homme tombé du mât ou tué. À travers la brume, on apercevait vaguement la ligne de côte au-dessus de la lisse. L'île et sa forteresse se fondaient déjà dans l'arrière-plan, les

bâtiments à l'ancre étaient cachés derrière la pointe qu'ils avaient arrondie sans méfiance quelques heures plus tôt. Et de goélette, nulle trace.

— A ton avis, lui demanda Dancer d'une voix inquiète, où est passée la *Cité d'Athènes* ?

— Elle est r... restée sur p... place pour surveiller ces salauds, répondit Eden.

Dancer parut se satisfaire de la réponse.

— Ils ont bien de la chance, ceux qui sont à son bord !

Ils se turent : Verling faisait rompre les servants des neuf-livres et invitait les officiers à le rejoindre. Il avait toujours l'air d'aussi mauvaise humeur et son grand nez faisait déjà l'appel pour repérer les absents.

Le capitaine quitta le bord au vent et s'approcha de la lisse du gaillard. Il observait les neuf-livres sous lui. Les armements de pièces étaient occupés à vérifier leurs apparaux et à refaire le plein de boulets.

Des odeurs fortes empuantissaient l'atmosphère : poudre, métal chaud, bois calciné.

— Tout le monde est là, monsieur, annonça Verling.

Le capitaine se retourna et s'appuya sur la lisse. Il les fixait pensivement.

— Nous restons au large pour le moment, puis nous irons mouiller un peu plus loin sur la côte. Comme vous avez pu voir, on nous a tiré dessus, et d'une façon que je n'aime pas du tout !

Il parlait très posément, avec moins d'émotion apparente encore que s'il avait ordonné une séance de fouet.

— L'ennemi semble bien entraîné, et notre modeste bombardement est strictement resté sans effet. Mais je voulais vérifier de près à qui nous avions affaire.

À voir l'air de ceux qui se trouvaient sur le pont supérieur, Bolitho se dit qu'il n'en avait pas terminé.

— Voici quelques mois, poursuivit le capitaine de sa même voix tranquille, il nous est revenu que l'un de nos bricks avait disparu dans ces parages, un brick flambant neuf. Il y avait eu du mauvais temps et plusieurs bâtiments de commerce avaient sombré — il leva les yeux pour observer le pavillon de corne qui se découpait dans le soleil. Lorsque nous nous sommes

rapprochés de cette pointe ce matin, la *Cité d'Athènes* était en tête. Les veilleurs ont annoncé deux bâtiments au mouillage à l'abri de l'île. Seulement, continua-t-il en durcissant le ton, l'un des deux était le brick manquant de Sa Majesté, le *Sandpiper*, un quatorze-canons. En le voyant, la *Cité d'Athènes* a dû imaginer que tout était normal et que le capitaine du *Sandpiper* avait nettoyé l'endroit.

Dancer eut un haut-le-cœur en l'entendant ajouter :

— C'était l'appât et, si nous étions tombés dans le piège, nous nous serions approchés de la forteresse. Là, sans erre et sans eau, nous aurions été détruits sans rémission. La goélette a encaissé plusieurs coups, et je ne suis même pas certain qu'il y ait des survivants.

Il y eut un silence de mort. Bolitho avait encore dans les oreilles le vacarme de la batterie basse ; il se souvenait de leur excitation. Il revoyait le visage impassible de Grenfell et ce qu'il dissimulait en fait de chaleur et de gentillesse. Tout s'était passé sans qu'ils le devinent seulement. Cela n'aurait pas changé grand-chose, ils n'y pouvaient strictement rien, mais tout de même...

— Lorsque nous avons pris la *Cité d'Athènes*, enchaîna le capitaine, Mr. Tregorren a émis l'hypothèse que les pirates se seraient enfuis en apercevant un autre bâtiment. Je me demande à présent si ce n'est pas de nous qu'il s'agissait : le pirate n'avait pas du tout envie qu'on le voie sur sa prise, un bâtiment de guerre britannique !... Messieurs, je vous laisse imaginer les ravages qu'ils ont pu ainsi causer en agissant en notre nom ! — sa voix se fit plus dure : Aucun capitaine sensé n'oserait résister à un bâtiment de Sa Majesté britannique ! Ce n'est plus de la piraterie, c'est de l'assassinat pur et simple !

— Ce serait évidemment trop simple, approuva Verling. Celui qui commande cette ordure n'a pas les deux pieds dans le même sabot !

Le capitaine fit mine de ne pas entendre :

— Il est possible, laissa-t-il tomber, que certains de nos hommes aient pu en réchapper.

Il contempla la tache de sang étalée à ses pieds.

— Nous n'en saurons peut-être jamais rien, mais nous devons tout faire pour retrouver cette goélette et savoir ce qui s'est passé.

Bolitho jeta un coup d'œil aux autres : reprendre la goélette, rien que ça...

— Un coup de main de ce genre ne peut être monté que de nuit. Nous sommes à la nouvelle lune et le vent nous est favorable, les fusiliers s'occuperont de les distraire ailleurs. Mais je veux absolument que ce bâtiment soit repris et que l'on efface la honte de ce qui lui est arrivé !

Il se tourna vers le chirurgien qui grimpait l'échelle :

— Eh bien ?

— La vigie est morte, monsieur — son visage restait impassible. Il s'est brisé les vertèbres.

— Je vois — et, s'adressant à ses officiers : C'est lui qui a découvert le *Sandpiper* le premier, reprit le capitaine, il a dû tomber quand un boulet est passé au-dessus du pont.

Bolitho jeta un coup d'œil au chirurgien, qui ne manifestait toujours rien. C'était pourtant cet homme-là qui avait été fouetté.

Le capitaine s'humecta les lèvres — il faisait une chaleur torride, et ce n'était que le début de la journée. Le pire était encore à venir.

— Mr. Verling va vous donner vos ordres. Il n'y aura que deux embarcations : en envoyer davantage réduirait nos chances. Exécution, conclut-il avant de s'éloigner.

— L'attaque sera conduite par deux officiers et trois aspirants, décida Verling.

Puis, s'adressant brusquement à Tregorren :

— C'est vous qui commanderez le détachement. Ne prenez que des hommes bien entraînés, ce n'est pas pour des blancs-becs.

— Mais qu'est-ce qu'il v... veut dire par là, Dick ? demanda à voix basse Eden, qui paraissait tout petit, dans le lot.

— Ça veut dire, répondit Pearce, l'aspirant à la triste figure, qu'on grimpe à bord dans l'obscurité et qu'on leur coupe la gorge sans leur laisser le temps de nous retourner le

compliment. Pauvre Grenfell, nous avions grandi dans le même patelin.

— Retournez à vos postes, conclut Verling. Les hommes risquent de se laisser aller après l'action. Trouvez-leur de l'occupation, je ne veux ni plaintes ni gémissements après ce qui vient de se passer.

Ils se dispersèrent, chacun plongé dans de tristes pensées.

— Il va nous falloir une trentaine d'hommes, décida Tregorren.

— Je suis volontaire, monsieur ! s'exclama Pearce.

Tregorren hésita un peu :

— C'est vrai, Grenfell était de vos amis, j'avais oublié. Quelle tristesse !

Bolitho était écœuré : malgré tout ce qui venait de se passer, alors qu'il était peut-être sur le point de se faire tuer ou blesser, Tregorren prenait encore un plaisir malsain à blesser ce malheureux Pearce.

— Demande rejetée, fit sèchement l'officier, avant de se tourner vers Eden et de lui lancer : Mais vous, vous avez de la chance, vous ferez partie de l'expédition.

Il sourit en voyant Eden pâlir.

— Ça, vous pouvez dire que vous avez même une sacrée chance !

— Mais c'est le plus jeune, intervint Bolitho. Nous avons plus d'expérience que lui et...

Il se tut en découvrant soudain le piège dans lequel il allait tomber.

— Nous y voilà, fit Tregorren en le pointant du doigt, j'avais aussi oublié cela ! Mr. Bolitho craint que quelqu'un salisse son honneur et que la honte en retombe sur son illustre et puissante famille !

— C'est un mensonge, monsieur, c'est ignoble !

— Et alors, répondit Tregorren en haussant les épaules, peu importe après tout. Vous serez de la fête ainsi que l'inestimable Mr. Dancer.

Il se campa face à eux, les mains sur les hanches :

— Le premier lieutenant m'a donné l'ordre de ne prendre que des hommes aguerris. Mais nous avons aussi besoin

d'aspirants expérimentés pour armer ce bâtiment. Et pour un coup de main, il suffit d'avoir le nombre d'hommes strictement nécessaire.

Il tira sa montre de son gousset.

— Je veux que tous les hommes soient parés d'ici à une heure. Mr. Hope sera mon adjoint, rendez-lui compte quand tout sera prêt.

— J'aime encore mieux Hope que Wellesley, nota amèrement Dancer, au moins ce n'est pas une lavette.

Ils remontèrent le passavant en ressassant leurs souvenirs de Grenfell et de tous ceux qui avaient péri avec la goélette.

— Mais j... je n'ai absolument pas peur, dit férolement Eden, tout en les regardant d'un air pitoyable. Ce n'est pas ça, c'est s... seulement que je ne tiens pas à y aller avec Mr. T... Tregorren ! Il veut notre mort !

Dancer sourit, histoire de le réconforter un brin.

— Allez, on sera avec toi, Tom. Ça ira bien, tu verras !

Puis, se tournant vers Bolitho :

— Mais ça se passe comment, Dick ? Tu en as l'expérience ?

Rêveur, Bolitho laissait son regard errer entre les filets. On apercevait vaguement à travers la brume la pointe et la mer qui scintillait.

— Ça va très vite, tu sais, tout est dans l'effet de surprise.

Il n'osait pas les regarder : qu'aurait-il bien pu leur dire ? Il aurait fallu leur raconter les cris et les jurons des hommes qui se battent au couteau et au sabre, les empoignades à la hache et à la pique d'abordage. Cela n'avait rien à voir avec un combat naval, bâtiment contre bâtiment. Là, il s'agissait d'hommes, face à face, des hommes de chair et de sang.

— Laisse tomber, j'ai compris, fit doucement Dancer. Allez, il n'y a plus qu'à espérer qu'on aura de la chance.

Arrivés en bas, ils trouvèrent Pearce et les autres occupés à remettre en place coffres et sièges. Les instruments étaient repartis avec les aides du chirurgien dès que l'on avait rompu du poste de combat.

Contre l'une des membrures de la *Gorgone*, il y avait le coffre de Grenfell et, pendant juste par-dessus, son chapeau et son manteau.

— Il avait toujours dit qu'il ne serait jamais lieutenant, fit Pearce. Maintenant, c'est sûr, il ne risque plus.

Bolitho leva les yeux en voyant arriver l'aspirant Marrack, toujours aussi impeccable dans sa chemise immaculée.

— Laisse tomber, il s'en est peut-être tiré, fit-il sèchement.

Il jeta son manteau sur une chaise avant d'ajouter :

— Si vous aviez vu ça, la *Cité d'Athènes* n'avait pas une seule chance. Ils étaient en train de réduire la toile quand la forteresse les a pris à partie.

Il resta là, les yeux dans le vague.

— Elle a pris feu avant de chavirer. J'ai vu quelques-uns des nôtres qui essayaient de nager, puis les requins sont arrivés.

Il se tut, incapable d'en dire plus.

— Je me souviens avoir lu quelque chose à propos du *Sandpiper*, dit Dancer en se tournant vers Bolitho.

— Une chose est sûre, reprit Marrack, notre capitaine ne permettra jamais qu'un bâtiment de Sa Majesté reste aux mains de l'ennemi, quel que soit le prix à payer.

Il ouvrit son coffre et en sortit un étui de cuir.

— Prends mes pistolets, Dick, ce sont les meilleurs de tout le bord. C'est mon père qui m'en a fait cadeau.

Et il se détourna, comme pour ne pas laisser paraître son émotion ni sa soudaine gentillesse, avant d'ajouter :

— Tu vois à quel point je te fais confiance !...

Leur garçon de poste arriva :

— J'veux d'mande bien pardon, messieurs, mais le quatrième lieutenant cherche à savoir où vous êtes et il crie comme un fou !

— Décidément, ce Tregorren !

Dancer était amer comme jamais.

— Je suis bien d'accord avec Tom, tiens ! Cette grosse brute est bien trop imbue de sa personne pour mon goût !

Ils se dirigèrent vers l'échelle, mais s'aperçurent tout à coup qu'Eden n'était pas avec eux : il était resté planté devant le coffre de Grenfell et regardait fixement le manteau qui se balançait au roulis.

— Allez, Tom, viens, lui dit doucement Bolitho, on a pas mal de pain sur la planche d'ici au coucher du soleil...

... Et même ensuite, ajouta-t-il *in petto*.

VI

Face à face

— Doucement, faites attention à vos pelles ! murmura Hope.

Il faisait nuit noire. Penché tout à l'avant, il essayait de discerner quelque bruit hostile.

Bolitho rampa jusqu'à lui et se retourna pour voir ce qui se passait. Seuls, quelques embruns phosphorescents soulevés par les avirons trahissaient la seconde chaloupe. Il faisait un noir d'encre et la nuit était étrangement fraîche, après la journée torride qu'ils venaient de subir. Cela faisait du bien, quand on avait taillé toute cette route. Les embarcations avaient été mises à l'eau avant l'aube, puis la *Gorgone* s'était éloignée de son côté tandis qu'ils entamaient leur lente progression vers la côte.

La nuit leur était tombée dessus comme un couperet. Bolitho se demandait ce qui pouvait bien se passer dans la tête du lieutenant. Il paraissait si loin, le temps où l'officier avait poussé la porte du Blue Posts pour houssiller les aspirants. Il se souvint de ce que Grenfell lui avait raconté sur Hope et ses espoirs d'avancement, et cette évocation le rendit tout triste. Grenfell était mort, et leur capitaine déciderait sans doute de donner une promotion à Hope lorsqu'il aurait la certitude que l'officier commandant la *Cité d'Athènes* avait disparu lui aussi.

Eden était à côté de lui, la tête courbée à en toucher le pontage.

— On a encore un bout de chemin à faire, lui murmura Bolitho.

Tout baignait dans l'étrange : le cotre qui serpentait entre les courants côtiers, les pelles des avirons qui se soulevaient en cadence comme des ossements blafards dans un bruit assourdi par les chiffons et la graisse dont on avait garni les dames de nage. Sur l'avant, une mince ligne sombre marquait la rencontre du ciel et de la mer. Bolitho se demanda si l'on ne commençait

pas à sentir les odeurs de la terre. Elle ne devait plus se trouver très loin. Cramponné à l'avant près du pierrier, le brigadier sondait régulièrement pour repérer les bancs de sable et récifs qui les menaçaient.

Turnbull avait conseillé aux deux officiers de faire route droit sur la côte. Ainsi, arrivés près de la pointe, ils se trouveraient entre la plage et les bâtiments au mouillage. Plus facile à dire qu'à faire ! Un homme se prit le pied dans un couteau qui tomba à grand bruit dans les fonds et Hope dut menacer :

— Bon Dieu de bois, encore un coup comme ça, et je te fais fouetter !

Bolitho l'apercevait de profil, ombre chinoise sur la blancheur de l'écume. Hope était lieutenant, il savait que Tregorren, le suivant de près, comptait sur lui pour frayer le passage. Trente hommes. Pour un détachement de presse ou pour manœuvrer une pièce, c'eût été considérable. Mais pour reprendre un bâtiment à l'ennemi, sans effet de surprise, cela devenait dérisoire.

Un tourbillon fit chasser l'embarcation et le cuistot qui barrait dut tirer comme un forcené pour revenir à son cap. La texture de l'air changeait, la mer sous leur vent semblait s'animer.

— Nous sommes près de la pointe, hasarda Bolitho.

Hope se pencha un peu.

— Exact, mais ce n'est pas très difficile à deviner quand on a vécu en Cornouailles au milieu des cailloux.

Il scruta son visage dans l'ombre :

— On a encore une jolie tirée à faire.

Bolitho hésitait à poursuivre pour ne pas briser le début d'intimité qui venait de s'établir.

— Est-ce que les fusiliers vont prendre d'assaut la batterie, monsieur ?

— Ce serait une solution.

Hope essuya son visage trempé par les embruns.

— Le capitaine va s'approcher aussi près que possible de la pointe de l'île pour tenter de les mettre à terre. Ils feront un

boucan de tous les diables : le major Dewar s'y entend et ça lui fera en prime des tas d'histoires à raconter au carré !

Les nageurs firent passer le message : « Navire à l'ancre sur tribord avant. »

— Abattez un poil, ordonna Hope.

Il se retourna pour s'assurer que la deuxième embarcation suivait dans les eaux.

— Ça, c'est le premier, le brick doit se trouver derrière à une ou deux encablures.

Un homme grogna, sans doute plus préoccupé par la perspective de nager encore quatre cents yards que par l'approche de la mort.

— Surveillez-moi ce qui se passe, devant !

Le brigadier posa sa ligne et s'empara d'une gaffe. Il y eut un moment de flottement chez les nageurs lorsqu'un grand objet noir, assez semblable à une baleine, se cogna dans les pelles en faisant un bruit d'enfer.

— Dick, ça doit être une é... épave de la goélette, murmura peureusement Eden.

— Probable.

Bolitho sentait l'odeur du bois calciné, il eut même le temps de reconnaître un débris du tableau arrière de la *Cité d'Athènes* avant que l'objet ne s'évanouît dans l'obscurité.

Cette rencontre inattendue produisit un curieux effet sur les hommes qui se mirent à maugréer et n'en tirèrent que plus vigoureusement sur le bois mort.

— Ce sont de vieux briscards, fit Hope ; ils sont sur la *Gorgone* depuis un bon bout de temps, et tous avaient des copains à bord de la prise.

Il se redressa pour observer le gréement du bâtiment qui défilait lentement sur leur avant.

— Ça y est, c'est bon. Y a pratiquement pas de bruit.

Bolitho observa à son tour le navire noyé dans l'ombre, un nain à côté de la *Gorgone*. Mais, vu du cotre, il lui parut énorme.

— Sans doute une petite frégate — Hope réfléchissait tout haut —, mais c'est pas de chez nous, les mâts sont trop trapus.

On dirait que ces salopards ont rassemblé là une véritable escadre.

— Doucement partout !

— Voilà l'autre ! fit brusquement le cuistot.

Hope se mit debout en s'accrochant à Bolitho, qui put ainsi mesurer sa tension.

— Si seulement je pouvais jeter un coup d'œil à ma montre ! fit le lieutenant.

— Autant leur envoyer des signaux ! répliqua le cuisinier.

— Ouais, soupira Hope, prions le ciel que le major et ses cabillots soient à l'heure.

Il essayait toujours de distinguer ce qui se passait sur l'avant, jaugeant la force du courant, mesurant le vent au courant d'air.

— Lève rames ! ordonna-t-il, apparemment satisfait de ce qu'il observait.

Les avirons furent levés et, dégouttant d'eau, restèrent immobiles à l'horizontale. Le cotre courait doucement sur son erre dans un silence de mort.

Bolitho aperçut soudain le brick. Il leur présentait sa proue, ses fenêtres dorées brillaient au-dessus de la coque qui évitait doucement. Il eut juste le temps de percevoir les deux mâts, les voiles ferlées et les sabords plus sombres, puis tout se noya dans la nuit.

Bolitho essayait de se mettre à leur place : ils avaient capturé la goélette, ramassé sa cargaison et massacré l'équipage. En voyant arriver un gros vaisseau de ligne, ils avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés là pour compter leurs trésors. L'arrivée de la *Gorgone* avait dû les laisser perplexes mais, à l'abri de la forteresse et de ses canons, ils se sentaient en sûreté. Le fort avait quatre cents ans, à en croire le capitaine ; il avait changé de mains plusieurs fois à la suite de traités ou en vertu d'accords de commerce, mais personne ne s'en était jamais emparé de force. Quelques hommes suffisaient pour armer les pièces, quelques boulets rougis, et plus de souci à se faire. Même si le capitaine Conway avait eu à sa disposition des bâtiments légers avec dix fois plus de monde, la forteresse lui aurait encore résisté à tout coup. En temps de paix, dans ce petit coin perdu

d'Afrique, il était fort peu probable que le Parlement et l'Amirauté lancent un siège dans les règles, avec toutes les pertes que cela supposait. Mais ils n'auraient pas compris non plus que Conway ne fit rien pour reprendre le brick.

Hope vit soudain un éclair argenté devant les enfléchures de misaine et souffla :

— Le veilleur de bossoir, il vérifie le mouillage !

L'éclat du fanal disparut comme il était venu.

Le courant les faisait dériver par le travers vers le tableau du brick. Hope devait se rendre compte qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Rentrez partout, ordonna-t-il à voix basse. Brigadier, paré !

On entendit les avirons frotter dans les tolets, mais, d'expérience, Bolitho savait très bien qu'un bruit proche est pratiquement inaudible d'un gaillard.

— Mais que va faire Mr. T... Tregorren ? demanda Eden.

Bolitho avait de grands frissons qui lui parcouraient le dos. Il entendit Hope tirer doucement l'épée de son fourreau. Allongé à l'avant, le lieutenant essayait de voir la poupe du brick qui se trouvait maintenant juste au-dessus d'eux.

— Une fois qu'on l'aura abordé, répondit Bolitho, il montera à bord par l'avant, coupera son câble et...

— Parés, les gars ! cria Hope.

Il y eut une explosion lointaine, qui semblait venir du large. Une grosse boule de feu illumina la surface de l'eau et la houle se mit à briller comme de la soie. Puis une autre explosion, et encore une troisième.

— Les gars de Dewar sont au boulot ! fit sobrement Hope.

Il s'élança, mais le cotre heurta le bordé et retomba lourdement. Le brigadier balança son grappin par-dessus la lisse.

— Sus à eux, les gars ! hurla Hope – sa voix faisait un bruit de tonnerre, après toutes ces heures d'attente silencieuse. Allez, on y va !

Se bousculant et crient comme des fous, les hommes se précipitèrent à l'abordage par le pavois et les sabords ouverts. Un filet mal tendu en arrêta quelques-uns, mais le temps que

des voix donnent l'alarme, ils en étaient venus à bout et déboulèrent sur ce pont inconnu derrière Hope et le cuistot.

On se serait cru en enfer : les marins anglais chargeaient sur le pont, les lumières des explosions à la pointe de l'île faisaient luire les yeux et les visages sombres.

Deux silhouettes se précipitèrent sur eux du haut de la dunette et un Anglais tira un coup de pistolet dans la descente. L'un des matelots s'effondra en hurlant, l'autre succomba sous les coups de couteau d'un marin qui lui trancha la gorge pour faire bonne mesure.

On tirait de partout, les balles se fichaient dans le bordé ou sifflaient avant de se perdre dans l'eau. L'équipage du brick s'était rassemblé autour des deux panneaux principaux, et plusieurs hommes de Hope se retrouvèrent isolés de leurs camarades, incapables de bouger sous le feu nourri des mousquets.

— Faites monter le pierrier du cotre ! cria le lieutenant.

Il était aux prises avec un homme qui fut fauché par une balle et le projeta violemment sur le pont.

— Mais où est Tregorren, bon Dieu ?

À présent, tout l'avant du brick était plein d'hommes qui s'abritaient derrière tout ce qu'ils pouvaient — c'était leur bateau, ils en connaissaient les recoins — et faisaient feu sur le détachement d'abordage qui commençait à perdre pied.

— Si on ne peut pas en venir au corps à corps, on est faits ! cria Hope d'une voix désespérée. Avancez, les garçons ! lança-t-il à ses hommes.

Pistolet dans une main, sabre dans l'autre, l'officier se jeta en avant au beau milieu des tireurs les plus proches. Il fusilla en pleine poitrine un marin dont les hurlements se changèrent en cris de douleur, en sabra un second. Criant et jurant, les survivants se précipitèrent à sa suite, taillant tout ce qui bougeait, sabrant à l'envi.

Bolitho fit feu des deux pistolets que lui avait donnés Marrack, les remit à sa ceinture, tira son sabre et écarta de justesse une pique qui lui tombait dessus comme un trident.

Malgré le danger, malgré la terreur qui le glaçait, il avait gardé assez de sang-froid pour appliquer les leçons de sa

première aventure, lorsqu'un officier avait retiré sans ménagements son poignard à un aspirant avec ces mots :

— Garde donc ça pour des jeux de gosse, ce n'est pas ce qu'il faut pour abattre du boulot de ce genre !

Bolitho revit le poignard de Grenfell, toujours accroché à son clou sur la *Gorgone* : celui-là aussi, il l'avait laissé derrière lui.

D'un visage en surplomb, et dans une langue qu'il ne savait identifier, lui venaient des cris de forcené. Bolitho sentit un coup violent lui heurter la tempe et vit en un éclair le sabre se détacher contre le noir du ciel.

Il pivota vivement et leva son arme. La douleur irradiait dans son bras et son adversaire lâcha la sienne, qui se perdit dans la mêlée.

Un cri aigu : Eden se débattait sur le pont, dominé par un homme qui le visait comme du gibier. Un coup de pistolet, et le bandit s'effondra, le visage encore révulsé de souffrance.

Bolitho se précipita pour aider Eden à se relever. Un sabre siffla, il abattit le forban.

— Le pierrier ! criait Hope en faisant de grands signes. Plus vite que ça, là-bas, à l'arrière !

Ils n'avaient pas besoin d'encouragements. Donnant un coup par ici, parant un autre, les survivants se battaient comme des fauves pour parvenir à la poupe.

— Descendez-le par ici, les gars ! criait Hope.

Il dut encore sabrer un homme qui se ruait sur lui, tandis que le cuisinier approchait la mèche du pierrier qu'il avait réussi à fixer sur la lisse.

L'homme coupé en deux par le coup de Hope devait avoir encore un pistolet chargé : quand la charge de mitraille explosa dans la mêlée, son arme tomba sur le pont et le coup partit, alors que son propriétaire était déjà mort. La balle atteignit le lieutenant à l'épaule et il s'effondra près du canon sans un cri.

Tout assourdi qu'il était par le fracas, Bolitho perçut les hurlements de douleur des hommes fauchés par la mitraille. Ce n'est pas pour rien que les vieux marins l'appelaient le faucheur de marguerites...

Il reconnut la voix familière de Tregorren sur tribord avant. Des cris, des clameurs : l'autre embarcation arrivait à la rescoussse.

L'équipage du brick était à désormais à merci : sans se soucier des requins, les hommes sautaient à l'eau, sourds aux appels désespérés de leurs camarades blessés et trop faibles pour les suivre.

Tregorren se tailla un chemin vers l'arrière, prenant à peine le temps de donner un grand coup sur le crâne d'un marin qui tentait de s'agripper à un porte-haubans.

— Occupez-vous de Mr. Hope ! fit-il en brandissant un cabillot aux hommes qu'il apercevait près de la rambarde. Deux hommes à la barre, monsieur Dancer, faites passer, coupez le câble ! — un coup d'œil rapide dans le gréement, puis : Du monde là-haut à déferler les huniers ! Allez, grimpez-moi là-dedans, les enfants, si vous n'avez pas envie de vous retrouver au sec !

Bolitho s'accroupit à côté du lieutenant blessé qui se tordait de souffrance et faiblissait à vue d'œil.

— Vous avez été magnifique, vous savez, lui dit-il.

— Je n'ai fait que mon devoir — il avait du mal à parler et essayait d'agripper le bras de Bolitho. Vous comprendrez un jour ce que je veux dire.

— Monsieur Eden, lança Tregorren, qui arrivait enfin près d'eux, occupez-vous de cet officier. Eh bien, ajouta-t-il avec un regard à Bolitho qu'il assortit d'un haussement d'épaules, vous êtes encore parmi nous ? Allez, grimpez donc là-haut, on va essayer de mettre la main sur les fuyards.

Libéré de son câble, huniers claquant au vent, le brick prit lentement de l'erre.

— La barre dessus !

Des coups de feu éclatèrent soudain, cela venait des hauts, personne ne savait qui tirait.

— Choquez partout, laissez-le abattre !

Tregorren était partout à la fois, avait l'œil à tout.

Grimpé dans les enfléchures, Bolitho essaya de distinguer ce qui se passait devant. Un violent incendie faisait rage là où les fusiliers avaient débarqué. Des lumières falotes avançaient de

manière erratique : il comprit qu'il s'agissait du second bâtiment qui avait considérablement modifié sa route.

Alors que l'approche de l'île leur avait paru terriblement longue dans la peur et l'appréhension, toute l'action n'avait pas duré vingt minutes. Il n'arrivait pas à y croire, mais à la simple pensée de ce qu'ils venaient de vivre, il sentit une sueur glacée lui dégouliner dans le dos.

Il redescendit par une bastaque et trouva Tregorren qui hurlait des ordres en bas de la descente.

Dancer se précipita vers lui :

— Seigneur, j'ai eu peur pour toi ! J'ai bien cru qu'on n'en viendrait jamais à bout !

Un homme les appelait, il se retourna :

— Venez voir, monsieur ! Il y a tout plein des nôtres en bas, ils sont blessés !

— Allez voir ! ordonna Tregorren. Ce sont sûrement des gens de la goélette – il attrapa le bras de l'homme. Malades ou mourants, je m'en moque, faites monter les prisonniers sur le pont !

Il consulta le compas.

— Tiens bon le cap, timonier, serre le vent tant que tu peux, je ne veux pas risquer le feu de cette batterie !

— Bien, monsieur !

Et les hommes de barre s'activèrent à la roue.

— Au près serré, route sud-ouest !

Des silhouettes émergeaient du panneau. Malgré l'obscurité, il lut sur leurs visages l'incredulité que les hommes manifestaient en arrivant sur le pont.

L'un d'eux se dirigea vers l'arrière et porta la main à sa coiffure.

— Starkie, monsieur, j'étais second du *Sandpiper*.

Il avait du mal à tenir debout et serait tombé sans l'aide de Bolitho.

Le menton renfrogné dans le cou, Tregorren observait les marins libérés :

— C'est vous le plus ancien ?

— Oui monsieur. Le capitaine Wade et tous les autres officiers ont été tués – il baissa la tête. Nous avons vécu un enfer, vous savez.

— Je vous crois volontiers.

Tregorren s'adossa au grand mât pour observer la voilure : un hunier faseyait.

— Envoyez donc du monde là-haut à étarquer la brigantine et ce hunier, je voudrais bien gagner le large. Très bien, monsieur Starkie, fit-il en revenant à l'homme, restez donc à l'arrière puisque vous êtes apparemment le plus qualifié – il le détailla des pieds à la tête –, encore que, apparemment, vous ne le soyez pas trop lorsqu'il s'agit de défendre un navire de Sa Majesté ?

Il se fraya un passage parmi les matelots médusés et s'en prit à Dancer.

Starkie commença par relever le cap et ordonna de border le hunier.

— Il n'avait pas le droit de me parler ainsi, fit-il brusquement. Nous n'avions aucune chance de nous en tirer. Vous vous êtes magnifiquement battus, ajouta-t-il en regardant Bolitho ; nous avons entendu quelques-uns de ces chiens qui se moquaient de vous et vous promettaient le pire si vous les attaquiez chez eux.

— Mais qui sont-ils exactement ?

Starkie poussa un profond soupir.

— Des pirates, des corsaires, appelez ça comme vous voudrez, mais je jure sur ma tête que je n'ai jamais rien vu de pire, vous pouvez me croire. Et voilà pourtant un nombre coquet d'années que je navigue.

Deux hommes, soulevant le lieutenant Hope, le descendirent au pied de l'échelle. Bolitho pria le ciel qu'il survécût. Plusieurs des leurs étaient morts, c'était miracle s'ils n'avaient pas eu davantage de pertes.

— Ils nous ont gardés à bord pour armer ce malheureux *Sandpiper*, on était battus comme des esclaves. Ils avaient à peine assez de monde pour armer les pièces, mais en tout cas assez pour nous garder, je vous jure.

Eden s'approcha :

— Il y avait des a... aspirants ?

Starkie observa un long silence.

— Il y en avait deux, rien que deux. Mr. Murray est mort au cours de l'attaque et Mr. Flowers, qui avait à peu près votre âge, ils l'ont tué un peu plus tard — il détourna le visage. Mais laissez-moi maintenant, je ne veux plus penser à tout ça.

Tregorren s'approcha, l'air presque jovial.

— Il répond bien, monsieur Starkie, non ? Un bien joli bateau, monsieur Starkie ? Et quatorze canons, à ce que j'ai pu voir ?

— Mr. S... Starkie dit qu'il n'a jamais vu de pirates aussi terrifiants, monsieur !

Les yeux levés, Tregorren surveillait distraitemet la brigantine. Il hocha la tête en entendant les voiles fasseyer, mais les hommes de barre abattirent et tout rentra dans l'ordre.

— Vraiment, vraiment ? En tout cas, l'autre pirate faisait le poids lui aussi — il regarda Starkie. Et, à votre avis, où allaient-ils, vous avez pu vous faire une idée ?

Starkie eut un petit geste las.

— Ils avaient un autre rendez-vous plus dans le nord. Le capitaine Wade essayait de les retrouver lorsque nous avons été attaqués.

— Je vois, je vois.

Tregorren se dirigea lentement vers la poupe.

— Le jour va se lever dans une heure, nous pourrons entrer en contact avec la *Gorgone*. Envoyez une bonne vigie en haut. Si on le rattrape, celui-là, on pourra tous les faire danser au bout d'une corde.

Il s'en prit brusquement au jeune aspirant :

— Mais qu'est-ce que vous faites là, Eden ? On m'a dit que vous n'aviez été bon à rien pendant le combat ! Vous deviez pleurnicher en appelant votre mère, non ? Il n'y avait personne pour vous protéger ?

— Je vous en prie, monsieur, il y a des oreilles qui traînent, intervint Bolitho.

— Allez vous faire foutre, vous et votre impertinence !...

Le tempérament de Tregorren reprenait le dessus, il était fou de rage.

— Je ne supporte plus vos insolences !

Bolitho résolut de ne pas céder.

— Mr. Eden a reçu une blessure pendant l'abordage, monsieur.

Il pressentait déjà ce qui allait arriver, la ruine de sa carrière probablement, mais il en avait assez de ce Tregorren, de ses sarcasmes permanents et de sa brutalité dès que quelqu'un n'osait pas répondre. Il poursuivit tout de même :

— Nous étions très inférieurs en nombre, vous le savez bien, et nous avons attendu un certain temps avant de recevoir de l'aide.

Tregorren le fixait, comme saisi d'apoplexie.

— Et vous insinuez, suffoqua-t-il, passant un doigt dans son col, que dis-je, vous osez suggérer que j'ai tardé à monter à l'abordage ?

Il s'approcha à le toucher :

— C'est bien cela, c'est bien cela que vous insinuez ?

— Je dis seulement que Mr. Eden s'est comporté avec beaucoup de bravoure, monsieur. Il avait perdu son arme, et il n'a que douze ans.

Ils se fixaient droit dans les yeux, aveugles l'un et l'autre à ce qui les entourait.

Tregorren s'éloigna un peu et hocha lentement la tête.

— Parfait, monsieur Bolitho. Montez donc dans la hune et restez-y jusqu'à ce que je décide de votre sort. Lorsque nous serons revenus à bord, je vous ferai mettre aux arrêts pour insubordination.

Une pause, puis :

— On verra bien ce qu'en pense votre famille, n'est-ce pas ?

Le cœur de Bolitho battait la chamade. Il devait se le répéter sans arrêt pour se convaincre lui-même : « Il veut que je me jette sur lui, il n'attend que cela. » Mais dans ce cas, ce serait complet, et son sort serait définitivement réglé. Il eut du mal à reconnaître sa propre voix quand il demanda :

— Ce sera tout, monsieur ?

— Oui...

Le lieutenant se précipita sur lui, et l'assistance un instant pétrifiée s'égailla.

— ... ce sera tout pour l'instant.

Dancer accompagna Bolitho jusqu'aux enfléchures du grand mât.

— Il n'avait pas le droit de dire ça, Dick ! fit-il, furieux, j'avais envie de le jeter sur le pont !

— Et moi donc ! Et il le savait fort bien, ajouta Bolitho, empoignant une enfléchure, les yeux sur la grand-vergue.

— On s'en fout, répondit amèrement Dancer, on a pris le brick, et aux yeux du capitaine, c'est la seule chose qui compte.

— Mais c'est tout ce qui nous reste, à présent — il se mit à grimper. Tiens-toi à l'écart, Martyn, sinon il va te tomber dessus.

Une voix perça l'obscurité :

— Monsieur Dancer, lorsque vous en aurez terminé, seriez-vous assez aimable pour trouver un cuisinier et lui dire d'allumer le fourneau ? Tous ces gens ressemblent à des épouvantails, et je ne supporte pas cette saleté !

— A vos ordres, monsieur !

Il leva les yeux vers les hauts, mais Bolitho avait déjà disparu dans la nuit.

VII

Histoire de Mr. Starkie

Accroché à un hauban, Richard Bolitho contemplait le jour qui se levait paresseusement. Ce n'était encore qu'une lueur grisâtre mais, dans quelques heures, la chaleur serait terrible.

Le *Sandpiper* répondait nerveusement à la traction de ses voiles gonflées à bloc et l'aspirant sentait le mât vibrer sous lui. Il se demandait comment se portaient les blessés, si le lieutenant Hope allait mieux ou s'il était en train de mourir.

Il apercevait quelques silhouettes à l'arrière près de la poupe étroite ou sous le grand mât. Les fumets de la cuisine montaient jusqu'à lui, et il sentit son estomac se contracter de faim. Il ne savait même plus à quand remontait son dernier repas. Sa haine pour Tregorren qui le laissait ainsi, sans aucune pitié, grimpa encore d'un degré.

Le lieutenant avait pourtant raison sur un point. Le temps que la nouvelle atteigne Falmouth, sa famille n'aurait plus de l'événement qu'un compte rendu édulcoré, d'où aurait disparu toute dimension agressive. La version de Tregorren prévaudrait. On croirait que la faute de Bolitho était purement et simplement l'insubordination.

Il entendit soudain une respiration courte : c'était Dancer qui se hissait aux barres de travers.

— Tu devrais ouvrir l'œil, Martyn !

— T'inquiète pas, Dick, c'est Mr. Starkie qui m'envoie, il se fait du souci pour le lieutenant.

Bolitho ne comprenait rien.

— Mr. Hope ? Il ne va pas bien ?

— Non, il se maintient - Dancer dut s'accrocher à un hauban pour parer un violent coup de roulis. Non, c'est Tregorren qui l'ennuie. Pour tout dire, ça ne me dérange pas trop !

Bolitho s'étira, histoire de détendre un brin ses membres engourdis. Tous ses muscles lui faisaient mal, les embruns lui collaient à la peau.

— Mr. Starkie pense qu'il a de la fièvre, ajouta Dancer.

Ils redescendirent ensemble et trouvèrent le second près de la barre avec les timoniers.

— L'aube va bientôt se lever, leur dit Starkie, je n'y comprends rien. On dirait qu'il est possédé du démon et je ne sais vraiment pas quoi faire si son état empire — sa voix se fit plus rauque. Je n'ai pas envie d'être fait prisonnier une seconde fois, quand je pense à tout ce que nous avons enduré. Pour l'amour de Dieu, je n'ose pas y penser !

— On va aller le voir, décida Bolitho, mais je ne suis pas médecin.

Il entraîna Dancer avec lui.

Dans la chambre exiguë où le dernier capitaine du *Sandpiper* avait joui de l'intimité mais aussi bien connu les affres de la solitude, ils trouvèrent Tregorren effondré en travers d'une table, la tête enfouie entre ses bras repliés. L'air était empli de remugles d'alcool et de mauvais vin ; près de la couchette, un verre tintait à chaque coup de roulis. Bolitho aperçut à la lueur de l'unique lanterne un amas de bouteilles dans l'équipet installé contre la muraille.

— Mr. Tregorren a trouvé ici le paradis dont il rêvait, se moqua Dancer.

Bolitho se pencha sur la table.

— Je vais essayer de le soulever, pousse-toi de là.

Il prit le lieutenant par les épaules et le fit basculer en arrière sur la chaise. Il s'attendait à voir un bonhomme complètement ivre, mais Dancer s'exclama :

— Bon Dieu, Dick, on dirait bien qu'il est raide mort !

Tregorren était livide, d'une pâleur d'autant plus saisissante que des taches grisâtres maculaient sa complexion native de rougeaud. Il ouvrit péniblement les yeux et regarda les nouveaux arrivants d'un air égaré, comme quelqu'un qui souffre énormément. Il essaya de parler, mais il avait la bouche si pâteuse qu'il ne put émettre que quelques grognements gutturaux.

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? questionna Bolitho.

Dancer se retenait pour ne pas rire. Il ajouta précipitamment :

— Mr. Starkie se faisait du souci pour vous.

— C'est vrai ?

Tregorren essaya de se mettre debout, mais poussa un cri et retomba sur son siège.

— Passez-moi cette bouteille !

La main crispée, il attrapa le flacon et but à longs traits.

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé.

Ils avaient peine à le comprendre.

— Je n'arrive pas à remuer — il fit une nouvelle tentative pour se mettre debout. Il faut absolument que je monte sur le pont.

Bolitho et Dancer l'aidèrent à se lever et pendant quelques instants, ils dansèrent tous trois une extravagante danse de Saint-Guy.

— Cette fois, son compte est bon, grommela Dancer, notre vieux médecin appellerait ça un coup de sang ! Ce type est à bout de bord !

Ils se dirigeaient, vaille que vaille, vers la porte lorsqu'ils surprisent Eden qui les observait d'une chambre voisine, celle où reposait Hope.

— File-nous donc un coup de main, Tom, il faut qu'on le monte là-haut !

— Il est d... dans un état é... épouvantable, fit Eden.

Ils manquèrent défaillir en respirant de l'air frais sur le pont, après la puanteur de la chambre.

— C'est la fièvre, non ?

Starkie se précipita vers eux.

— Il souffre de la goutte, fit négligemment Eden, ça fait un temps f... fou que j... je le répète. Il a pris un remède pour soulager la douleur, mais j'imagine qu'il aura eu la m... main l... lourde.

Ils écoutaient bouche bée le petit aspirant, qui se révélait soudain le plus expert d'entre eux en matière de science médicale.

Starkie semblait totalement désesparé :

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Eden comprit que l'homme s'effondrait.

— Quand on r... retournera à bord, le m... médecin le soignera. Mais pour l'heure, il n'y a r... rien à faire – il essaya un timide sourire d'encouragement. Il faut s'occuper de lui jusque-là.

— Faites au mieux, mais on va avoir besoin de lui sous peu.

Dancer s'accrochait désespérément au manteau de Tregorren, qui menaçait de passer par-dessus bord. Il n'y comprenait rien :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire : on pourrait envoyer des signaux à la *Gorgone* et le capitaine comprendrait qu'il faut faire quelque chose.

Starkie le regarda d'un air morne.

— Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais le vent a tourné au nordet. Il faudrait au moins une journée à votre bâtiment pour nous rallier, en supposant que votre capitaine sache ce qui se passe.

— Mais rien ne nous empêche de nous rapprocher de lui, insista Dancer.

— Je ne suis que lieutenant au commerce, et je suis bien trop content de m'en être tiré comme ça. Je connais la Marine, je sais comment raisonnent les capitaines de bâtiments de guerre. Le *Sandpiper* est bien placé pour chasser notre ennemi ou, au moins, pour le suivre jusqu'à son repaire. Mais il n'y a plus d'officier de marine à bord, et je ne sais trop que faire. Dans toutes les marines du monde, on ne gagne rien à faire de l'héroïsme gratuit.

— Mais on ne va pas rejoindre la *Gorgone* ?

C'était la voix fluette d'Eden.

L'anxiété lui fait oublier son bégaiement, songea Bolitho.

— Viens avec moi un instant, Tom, lui dit-il doucement en le prenant par le bras, qu'as-tu fait à Mr. Tregorren ?

Eden gardait les yeux obstinément baissés et se tordait les mains.

— Je s... savais bien qu'il essaierait de se soigner tout seul en m... mettant un médicament dans son v... vin. J'ai remarqué

le f... flacon dans sa chambre. Du vin *Antim*, mon père s'en sert dans les c... cas de goutte – il était tout penaud. J'en ai m... mis une b... bonne dose dans une bouteille. Il a sans doute tout avalé, plus un flacon entier de b... brandy.

— Mais tu aurais pu le tuer !

— Mais n... non, pas du tout, je croyais qu'on allait rallier notre bâtiment, tu le sais bien, je voulais juste qu'il paie pour t... tout ce qu'il nous a dit, à toi et à m... moi – il hochait la tête, l'air catastrophé. Et maintenant, tu m'annonces qu'on ne v... va pas rallier la *Gorgone*, enfin pas tout de suite ?

— Ça m'en a tout l'air, soupira Bolitho.

Le lieutenant vacillait toujours près de la rambarde et Dancer, qui devait l'aider à se maintenir debout, laissa tomber cet ordre :

— Trouvez-moi quelques hommes, il faut le redescendre dans sa chambre !

— Alors, lui demanda Bolitho, que faisons-nous ?

La vigie se chargea de leur apporter la réponse :

— Ohé du pont, une voile sous le vent !

Ils se précipitèrent à la lisse, mais la mer était toujours aussi désespérément noire.

— Ainsi, ce salaud est sous notre vent, fit Starkie, amer. Il s'est débrouillé pour couper notre retraite.

— Vous connaissez bien les parages ? lui demanda négligemment Bolitho.

— Pas trop mal...

Starkie se pencha sur le compas, le temps de rassembler toutes ses idées.

— ... Ce n'est pas l'endroit rêvé pour essayer de distancer une frégate.

La *Gorgone* est dans notre sud, réfléchit Bolitho, le capitaine ne sait peut-être même pas que nous avons repris le *Sandpiper* et il peut très bien croire qu'il s'est enfui avec sa conserve.

— Ça faisait des mois que nous recherchions ces pirates, poursuivit Starkie, et le capitaine Wade avait obtenu quelques renseignements d'un capitaine génois sur leur présence dans les parages. À l'époque, notre capitaine croyait de bonne foi qu'il

n'y avait qu'un petit bâtiment. Mais le chef des pirates n'est pas si idiot, vous pouvez m'en croire. On raconte qu'il est moitié français, moitié anglais, mais une chose est sûre, il s'est associé avec quelques corsaires algérois venus de Méditerranée pour détrousser les négriers et les marchands.

— Combien sont-ils ? demanda Bolitho en jetant un coup d'œil à Dancer.

— Suffisamment, en tout cas. Ils étaient en petit nombre lorsqu'ils ont pris le *Sandpiper*, mais chaque jour leur amène de nouvelles recrues. Ils se moquent éperdument de leur race ou de leur patrie, on prétend qu'il n'y a pas de problème à partir du moment où ils se convertissent à l'islam. Leur frégate était espagnole lorsqu'ils s'en sont emparés au large d'Oran. Elle est commandée par un certain Jean Gauvin, une espèce de cinglé qui n'a peur de rien. Le corsaire qui a obligé des marchands sénégalais à lui ouvrir leur forteresse s'appelle Raïs Haddam, c'est lui qui a fait exécuter nos officiers devant l'équipage. C'était épouvantable.

Personne n'osait plus rien dire ; l'horreur se lisait encore sur le visage buriné de Starkie.

— Nous sommes venus mouiller au pied de la forteresse. Il faisait grand beau temps, tout le monde était d'excellente humeur. Après tout, nous n'en avions plus que pour quelques mois avant de rentrer chez nous. La frégate était mouillée à côté de nous, elle arborait les couleurs espagnoles. Quant à la forteresse, elle portait le pavillon d'une compagnie de commerce.

Il haussa les épaules.

— Le capitaine Wade aurait pu se douter de quelque chose, mais ce n'était qu'un lieutenant, et il n'avait pas vingt-trois ans. Il a fait mettre les embarcations à l'eau et il s'est rendu à terre pour aller faire visite au gouverneur de l'île. Au lieu de cela, il s'est retrouvé encerclé et la batterie de la forteresse a tiré quelques coups de semonce pour bien nous montrer qu'on n'avait aucune chance.

« Lorsque les séances de torture et les exécutions ont été terminées, Raïs Haddam s'est adressé aux survivants. Il nous a

expliqué que nous serions épargnés à condition d'armer le bâtiment pour son compte.

Il avait les yeux perdus dans le vide.

— Gauvin était présent. Quand un aspirant a essayé de protester, c'est lui qui a ordonné qu'on le mette à mort. Ils l'ont fait brûler vif sur le rivage !

— Seigneur Jésus ! murmura Bolitho.

— Eh oui, c'est comme ça que ça s'est passé. Ce Haddam a vraiment rassemblé la lie de l'humanité sous sa bannière.

— Oui, fit Bolitho, Raïs Haddam. J'ai entendu parler de lui par mon père et certains de ses amis. Il a écumé les côtes algériennes pendant des années et, à présent, il cherche un autre terrain de chasse pour ses corsaires. Mais je ne m'attendais pas à le rencontrer un jour !

— Nous n'avons pas le temps de préparer notre défense, reprit Starkie.

Bolitho regarda tous ces visages qui respiraient le découragement. Dancer n'avait pas suffisamment d'expérience pour voir la situation sous un autre angle ; quant à Starkie, il était encore sous le coup de sa captivité.

— Dans ce cas, nous devons nous préparer à attaquer, décida-t-il.

Il pensait à Tregorren, allongé sur son lit de douleur à cause de la ruse d'Eden, à Hope, à moitié mort de sa balle dans l'épaule. Il pensait aussi à ses marins, encore sous le choc ou épuisés par le terrible combat qu'ils avaient dû livrer.

— Le bateau de Gauvin a vingt-quatre canons, s'exclama Starkie, quand le nôtre n'en possède que quatorze, et ridiculement petits !

— Qu'est-il arrivé à l'équipage de la goélette lorsqu'elle a été prise par le *Sandpiper* ? s'enquit soudain Dancer.

— Tout les hommes par-dessus bord, répondit Starkie, l'air écœuré, égorgés comme des cochons.

— Voilà qui n'arrange rien, reprit Bolitho, mais que faire contre Gauvin ?

Il se dirigea vers le bord au vent. Les embruns lui mouillaient le visage et les mains. Dancer le rejoignit.

— Il sait que la *Gorgone* est plus au sud et il va imaginer que nous essayons de la rejoindre.

Bolitho jeta un coup d'œil à Starkie : pouvait-on se fier à sa mémoire ?

— A quelle distance peut-on se rapprocher de la côte, monsieur Starkie ?

L'homme ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire : on fait demi-tour et on se rapproche de l'île ?

— Non, dans la direction de l'île, ce n'est pas la même chose.

— C'est risqué. Vous devez le savoir, vous avez fait le trajet à l'aviron. Il y a quantité de récifs dans le coin, et la plupart ne sont pas indiqués sur les cartes.

Au large de la Cornouaille, se souvint Bolitho, existent des îles que l'on appelle les Scillies. Un jour, au cours de la dernière guerre, un bâtiment de commerce britannique avait été poursuivi par un corsaire français. Il n'avait aucune chance de le semer, mais il connaissait les îles comme sa poche. Il se dirigea droit sur le récif et le français le suivit : il y laissa sa quille et il n'y eut aucun survivant.

Starkie n'arrivait toujours pas à y croire :

— Vous voulez vraiment franchir le récif ? C'est ça que vous me demandez de faire ?

Le premier rayon de soleil surgit et éclaira le mât de hune : on aurait dit un crucifix.

— Avons-nous seulement le choix ?

Bolitho le fixait, l'air grave. Il précisa sa pensée :

— C'est la captivité, et sans doute la mort pour l'exemple... ou bien...

Mais il ne termina pas sa phrase.

Starkie se décida.

— Mourir pour mourir, je crois que j'aime encore mieux courir ce risque-là, déclara-t-il enfin en se frottant les mains. Voici ce que je propose : on rappelle l'équipage et on réduit la toile. Si le vent refuse, on ira au plein.

Il fut pris soudain d'un petit rire ; on aurait dit qu'il rajeunissait de dix ans.

— Par Dieu, monsieur, peu importe votre nom, mais je n'ai vraiment pas envie de servir avec vous lorsque vous serez capitaine, je crois bien que je n'y résisterais pas !

Bolitho eut un sourire triste. Le pont s'éclairait ; on distinguait des taches sombres, traces du combat qui s'y était déroulé, et l'on voyait nettement le bois éclaté par la mitraille de leur pierrier.

— Va voir comment se porte Mr. Hope, dit-il à Eden. Essaie de lui faire boire un peu de brandy.

Et, voyant que le garçon faisait la grimace, il ajouta :

— Pas la bouteille de Mr. Tregorren, tu me feras plaisir !

Eden se dirigeait vers la descente, quand il l'arrêta :

— ... Ah ! Tâche de trouver un pavillon : je veux que les pirates voient le *Sandpiper* sous ses vraies couleurs.

Dancer le regardait sans mot dire. Il s'adressa à Starkie :

— Je ne l'avais encore jamais vu ainsi. Il a vraiment envie de se battre, ce n'est pas pour rire.

Le second alla cracher sous le vent.

— Quand Gauvin verra ce pavillon, mon garçon, je vous garantis que ça lui fera de l'effet. Ce ne sont pas des couleurs qu'il apprécie trop.

Eden remontait avec un rouleau d'étamine :

— J'en ai trouvé dans la chambre, Dick, sous les b... bouteilles de brandy.

— Comment vont les deux lieutenants ? demanda Starkie.

Il espérait sans doute que quelqu'un le déchargerait de ses responsabilités. Eden fit la moue :

— M... Mr. Hope respire un peu mieux, et Mr. Tregorren est dans un état lamentable.

— Très bien, fit Starkie. Appelez l'équipage à la manœuvre, il n'y a pas de temps à perdre.

Bolitho alla s'appuyer à la lisse arrière pour surveiller les hommes qui s'activaient aux drisses et aux bras. Leurs mouvements étaient encore gauches, comme s'ils n'avaient pas récupéré.

Il avait le sentiment de vivre un rêve, un rêve fait de pirates et de braves petits marins qui s'en vont combattre les ennemis de leur patrie. Mais ce rêve risquait rapidement de tourner au

cauchemar. La première phase allait encore, mais ensuite ? Un tout petit brick, un équipage démoralisé sous les ordres de quelques enfants...

Il songea à son père, au capitaine Conway. Il les revoyait, l'air grave, confiants derrière leurs canons et le poids de leur expérience.

— Montrez les couleurs, ordonna-t-il à Eden, et préparez-vous à virer.

Ce n'était qu'un ordre banal, mais il n'en revenait pas lui-même.

VIII

A travers le récif

— Sud-sud-est, monsieur, au près bon plein !

Bolitho se retenait aux filets de bastingage et contemplait la muraille du *Sandpiper* qui plongeait verticalement du bord sous le vent. Le pont était balayé par l'écume et les embruns, le grand mât ployait déjà comme un arc et les hommes continuaient à envoyer toujours plus de toile.

— Le vent fraîchit pas mal, observa Starkie.

Il s'abrita les yeux pour regarder le pennon en tête de mât :

— En tout cas, il a l'air de se stabiliser au nord-est, enfin, pour l'instant...

Bolitho entendait à peine ce qu'il lui disait. Il se concentrait sur le brick qui souffrait en plongeant dans la lame.

Depuis qu'ils avaient viré de bord et mis le cap sur l'île, l'atmosphère avait changé. Les hommes du *Sandpiper*, qui portaient encore les blessures et les traces de leur captivité, criaient, s'appelaient l'un l'autre et faisaient l'impossible pour faire porter un maximum de toile à leur bâtiment. Pourtant, ils redevenaient sombres chaque fois qu'ils tournaient le regard vers l'arrière. Peut-être, se dit Bolitho, peut-être repensent-ils à leur jeune capitaine et souhaitent-ils effacer tout cela de leur mémoire.

Dancer dut crier pour dominer le fracas des voiles et du vent :

— On marche du tonnerre, Dick !

Il lui fit un signe de tête. Les bossoirs plongeaient lourdement dans la lame jusqu'au coltis en soulevant de grandes gerbes blanches.

— Vous voyez la frégate ? demanda-t-il aux hommes de quart, mais, prenant aussitôt Dancer par le bras : La voilà ! Elle envoie encore de la toile !

La nuit s'estompait désormais, et l'on distinguait les huniers, dont la forme se modifiait : la frégate changeait d'amures et la poursuite allait bientôt s'inverser. Il leva les yeux pour vérifier que le pavillon multicolore était toujours là.

— On dirait bien que Mr. Starkie a raison : l'ennemi est acculé dans son repaire !

Penché en avant pour lutter contre la gîte, Starkie vint les rejoindre au vent.

— J'essaie de serrer le vent autant que je peux, mais je crois qu'on ne peut plus rien gagner.

Bolitho prit une lunette accrochée près du compas et la pointa vers la terre. À travers l'écheveau de drisses et de haubans, il apercevait quelques marins. Que pouvaient-ils ressentir en se rapprochant ainsi de l'endroit où ils avaient enduré tant de misères et d'humiliations ?

Il se concentra ensuite sur la pointe qui s'élançait entre les brisants comme l'éperon d'une galère romaine. Elle paraissait si différente la veille, lorsqu'ils la voyaient du cotre ! Cela paraissait si loin !...

La mer avait forci sous l'effet du vent et formait comme un collier autour des rochers qui les menaçaient de toutes parts, prêts à les éventrer.

Il entendit une explosion sinistre : lorsqu'il se retourna pour observer la frégate, il vit un panache de fumée dériver rapidement sous le vent.

— Juste un coup pour évaluer la distance, fit Starkie, il sait trop bien qu'il n'a aucune chance de nous toucher d'aussi loin.

Bolitho resta muet. Il observait la misaine de la frégate qui battait dans tous les sens : son adversaire venait dans le vent. Le bâtiment fit pratiquement chapelle, puis la misaine se gonfla et reprit sa forme pleine. Les sabords sous le vent étaient dans l'eau.

— Il nous coupe la route, Dick, remarqua Dancer.

— Tu as raison, il essaie de prendre l'avantage du vent, répondit Bolitho, qui examinait la frégate à s'en faire mal aux yeux, mais cela signifie aussi qu'elle sera plus près de la côte lorsque nous passerons la pointe.

— Tu crois vraiment qu'on va réussir à passer ?

Starkie l'avait entendu :

— Et la prochaine fois, vous allez demander si on peut marcher sur les eaux !

Il alla donner un coup de main aux hommes de barre :

— Surveillez-moi votre cap, bon sang !

Un autre départ. Cette fois, le boulet ricocha à travers les lames sur leur arrière en soulevant de grandes gerbes d'écume.

Il regarda les six-livres du *Sandpiper* : des pièces tout à fait adaptées au coup de main contre des navires marchands ou à la chasse aux pirates et aux contrebandiers. Mais de là à affronter une frégate...

— Fais monter une seconde vigie en haut, Martyn, et choisis-en un bon — il faillit tomber quand le *Sandpiper* s'enfonça lourdement dans un creux. La *Gorgone* est peut-être à portée de vue.

Mais toujours aucune trace du soixante-quatorze. Ils ne voyaient que la frégate, ainsi que l'île qui commençait à apparaître au bord de la baie, toujours aussi claire et étrangement calme.

Starkie leur avait indiqué qu'elle était bondée d'esclaves, hommes et vierges ramassés dans toute l'Afrique par les marchands de bois d'ébène. Avant peu, la plupart d'entre eux embarqueraient vers l'Amérique et les Antilles. Ceux qui avaient de la chance termineraient leur voyage dans un esclavage assez confortable, voire dans une sorte de domesticité. Les autres subiraient leur sort comme des animaux. Lorsqu'ils seraient devenus inutiles, on se débarrasserait d'eux.

Bolitho avait entendu dire qu'on pouvait repérer les navires négriers à l'odeur, comme les galères d'Espagne : remugles de corps entassés les uns sur les autres, condamnés à une immobilité totale qui limitait même les mouvements les plus élémentaires.

Boum. Un obus siffla au-dessus d'eux avant de transpercer la misaine comme un gros poing d'acier.

— Il se rapproche toujours, observa Starkie qui, les deux pouces passés dans la ceinture, fixait l'adversaire. Il gagne sur nous.

— Hé, du pont, des brisants devant sous le vent !

Starkie se précipita au râtelier et prit une lunette.

— Ouais, c'est bien ça, la première ligne de récifs.

Et, jetant un coup d'œil aux barreurs :

— Laisse venir un brin.

La roue craqua et l'on entendit le fracas des perroquets qui protestaient.

— Route au sud-est, monsieur !

— Comme ça !

À en juger d'après les mouvements plus brutaux, les tremblements des espars et des voiles, Bolitho savait qu'ils entraient dans des eaux moins profondes et luttaient dans les contre-courants.

— On ferait mieux de réduire la toile, suggéra Starkie.

Mais Bolitho voulait le convaincre :

— Si nous réduisons, il sera sur nous avant d'être lui-même dans les dangers !

— Comme vous voudrez, répondit le lieutenant, impassible.

Les yeux d'Eden étaient remplis d'effroi. Il venait d'émerger du panneau et découvrait la frégate sur leur arrière.

— Dick, Mr. Hope voudrait te voir.

Il se courba en entendant un boulet de la pièce de chasse tomber par le travers à peu de distance, soulevant une haute gerbe, comme une baleine qui fait surface.

— Je descends, acquiesça Bolitho ; viens me chercher s'il se passe quelque chose.

Starkie surveillait la première ligne de brisants dans sa lunette. Depuis qu'ils avaient très légèrement lofé, le boute-hors était pratiquement aligné sur la ligne de vagues.

— Vous en faites pas, on vous préviendra, fit-il par-dessus son épaule.

Bolitho pénétra dans la chambre, grande comme un cagibi. Hope avait le visage gris cendre.

— J'ai appris que le quatrième lieutenant ne va pas bien. Mais bon Dieu, pourquoi a-t-il attendu pour attaquer ? Mon épaule, mon épaule... j'ai bien peur qu'ils ne me coupent le bras quand nous serons revenus à bord.

Il semblait tétonisé par la souffrance.

— Vous vous en sortez ?

Bolitho dut faire un effort pour sourire.

— Nous avons un excellent second lieutenant, monsieur. Dancer et moi, nous tâchons de faire comme si nous étions des vieux de la vieille !

Nouveau bruit sourd dans la chambre qui suintait l'humidité ; la coque trembla lorsque le boulet s'écrasa le long du bord. Ça commençait à se rapprocher sérieusement.

— Mais vous ne pouvez pas vous battre contre une frégate ! haleta Hope.

— Vous voulez qu'on se laisse faire, monsieur ?

— Oh non !

Ses yeux se fermèrent sous la douleur et il poussa un gémissement.

— Je ne sais pas quoi vous dire, je sais seulement que je devrais vous aider, que je devrais faire quelque chose. Au lieu de cela...

Bolitho comprenait parfaitement son désespoir. Hope avait beau être cinquième lieutenant, il avait été plus proche de lui que les autres officiers. Il faisait semblant de ne pas se soucier des aspirants, il montrait en général un masque de dureté, et il était même parfois capable de brutalité. Mais, lorsqu'on le fréquentait depuis un certain temps, on finissait par se rendre compte que ses remarques acides étaient souvent fondées et utiles. Comme il se plaisait à le répéter : les bateaux ont besoin d'officiers, pas d'enfants.

Et à présent, il était étendu là, blessé, incapable de rien.

— Je viendrai vous demander conseil aussi souvent que possible, monsieur, reprit Bolitho.

Hope sortit une main de dessous son manteau taché de sang et serra convulsivement la sienne.

— Merci – il avait du mal à fixer son regard. Que Dieu vous protège !

— Hé, en bas ! – c'était la voix de Dancer. La frégate met ses pièces tribord en batterie !

— J'arrive !

Bolitho se précipita dans l'échelle, avec une pensée pour Hope et pour tous ces hommes.

Pendant le peu de temps qu'il avait passé en bas, le soleil avait émergé des terres et la mer était devenue une succession de courtes crêtes scintillantes.

— Le vent refuse un peu, lui annonça Starkie, pas grand-chose, mais elle vient sur nous !

Bolitho prit la lunette que tenait un matelot et observa la situation au-dessus des filets. La frégate était à moins d'un mille sur la hanche bâbord, toutes ses voiles bien gonflées, les pièces tribord alignées au-dessus de la plume comme une rangée de dents.

Il vit la silhouette changer légèrement d'aspect : elle l'offrait d'un quart. Le soleil éclairait les pièces, les lentilles des lunettes, le pavillon noir frappé à la pomme du grand mât. À présent, on lisait même son nom peint sous le coltis au milieu des sculptures : *Pegaso*. C'était sans doute le nom qu'elle portait lorsqu'elle était encore sous pavillon espagnol.

— Elle fait feu !

Une ligne de flammes orangées jaillit des sabords et la bordée tirée sans trop de coordination toucha l'eau derrière le *Sandpiper*. Quelques boulets grondèrent au-dessus de la poupe.

— Lofez, monsieur Starkie, un ou deux quarts, si vous y arrivez.

Starkie ouvrait la bouche pour protester, mais il se ravisa. Il regardait quelques cailloux qui affleuraient à tribord arrière : il fallait y aller, ils étaient pris dans les récifs comme une mouche dans une toile d'araignée.

Dancer se précipita pour rameuter du monde :

— Des hommes aux bras ! Tirez-moi là-dessus ! Allez, souquez, les gars !

Haubans et voiles étaient tendus à craquer, mais les bossoirs virèrent lentement et s'alignèrent sur la pointe de terre.

Une nouvelle bordée, mais les boulets frappèrent encore sur leur arrière. L'un d'eux éclaboussa un peu un homme inconscient du danger.

— Martyn, trouve le meilleur chef de pièce ! cria Bolitho, allez, en vitesse !

— Sud-sud-est, monsieur !

Le timonier n'en croyait pas ses yeux.

— Bien.

Starkie s'interrompit un instant : un vieux marin grisonnant arrivait, vêtu d'un pantalon tout reprisé et d'une chemise à carreaux. L'homme salua :

— Taylor, m'sieur.

— Parfait, Taylor, vous allez choisir deux hommes de confiance et vous armez le six-livres le plus à l'arrière à tribord.

Taylor cligna des yeux : cet aspirant était sans doute devenu fou. On avait beau dire, l'ennemi se trouvait à bâbord.

Bolitho parlait peu, concentré qu'il était sur la frégate et le relèvement du *Sandpiper*. Il essayait de se rappeler tout ce qu'il avait appris et accumulé depuis l'âge de douze ans.

— Vous me mettrez double charge, même si c'est risqué, mais je veux l'atteindre entre les bossoirs dès que j'aurai donné l'ordre.

Taylor hochait lentement la tête.

— Bien, m'sieur.

Et, faisant de son pouce noirci de goudron un signe de victoire, il ajouta :

— J'vois c'que vous voulez faire, m'sieur.

Puis il s'éloigna en braillant quelques noms à tue-tête et alla inspecter le six-livres.

Bolitho fixa Starkie droit dans les yeux.

— Je vais virer lof pour lof et repasser le récif dans l'autre sens : la frégate sera bien obligée de suivre. Elle aura l'avantage du vent.

Starkie fit signe qu'il avait compris.

— Et pendant un court instant, nous l'aurons à portée de nos canons – petit sourire forcé –, enfin, de nos maigres canons. En tout cas, il ne s'attend sans doute pas à ce qu'on vire pour combattre, du moins, pas tout de suite.

Starkie fixait l'horizon comme s'il cherchait une solution.

— Je crois bien que je connais un passage, mais pas trop large. Je ne suis pas sûr de la sonde, il n'y a pas plus de quelques brasses, à vue de nez.

On entendait des bruits sourds, des coups : Taylor et ses hommes devaient être presque parés.

Une nouvelle bordée leur fit prendre conscience que la frégate était toujours aussi décidée à les bloquer sur place pour les aborder.

— Ce ne sera pas encore cette fois, cher ami, murmura Bolitho.

Starkie reposa sa lunette. Les boulets touchèrent le gréement d'où dégringolèrent quelques agrès et des poulies. Le bâtiment trembla de toutes ses membrures : ils venaient d'encaisser leur premier coup au but.

— Soyez parés ! cria Starkie en essuyant son front dégoulinant de sueur.

— Du monde aux écoutes ! Paré à virer !

Bolitho fit un geste à l'armement de la pièce :

— En batterie !

Il se força à garder les mains dans le dos pour se raidir. Il savait que tous avaient les yeux fixés sur lui, Dancer, les hommes aux bras et aux drisses. Sans doute essayaient-ils de lire leur sort dans ses yeux. Il entendit le vieux chef de pièce commenter la situation à sa manière :

— Et n'oubliez pas, les gars, quand on va lofer, on s'ra trop étroit pour ce gaillard, mais dès qu'on aura viré, nos canons seront en position.

Il y eut une brève accalmie, les bruits de la mer et de la toile s'estompèrent un instant. Les idées se bousculaient dans la tête de Bolitho. Soudain, il entendit un bruit insolite : c'était Tregorren qui grognait comme un bœuf qu'on égorgé.

Ce cri étrange, la situation désespérée dans laquelle ils se trouvaient, tout rendait cette nouvelle gêne amenée par le lieutenant totalement incroyable.

Bolitho dut se secouer pour revenir à la réalité :

— La barre dessous ! Envoyez !

Couché sous la poussée du vent, l'étrave plongeant et cognant dans la mer croisée, le *Sandpiper* commença lentement à obéir à la barre et aux voiles.

Le vacarme était indescriptible, à tel point que le coup tiré par la pièce de chasse de la frégate se perdit dans le fracas du gréement et les grincements de protestation des poulies.

Les hommes devaient fournir pour souquer aux bras un tel effort qu'ils se retrouvaient pratiquement couchés sur le pont. Des matelots couraient dans tous les sens pour aider leurs camarades aux drisses, d'autres escaladaient la mâture, les voiles se raidissaient et reprenaient le vent.

Bolitho se forçait à ne regarder ni les récifs ni Starkie qui, agrippé dans les enfléchures, scrutait la ligne des brisants.

Plusieurs cordages de chanvre abîmés par les tirs du *Pegaso* tombèrent sur le pont et l'un d'eux toucha Taylor entre les épaules.

Ils l'avaient toujours, mâts et vergues craquant de partout, puis le brick franchit le lit de vent. La mer s'engouffra par les dalots et submergea le pont sous le vent, du bord où se trouvait encore l'ennemi quelques instants plus tôt.

Boum ! Un boulet tomba dans l'eau bouillonnante et heurta violemment la coque. Plusieurs hommes poussèrent des cris.

— Du monde aux pompes !

Bolitho s'entendait jeter des ordres comme s'il était un autre, avec l'étrange impression d'assister à un spectacle, indifférent à ce qui pouvait arriver. Impassible, il regarda la frégate passer devant son étrave puis de l'autre bord. C'est du moins le sentiment que l'on avait, du *Sandpiper* toujours en giration.

— Maintenant !

Mais sa voix se perdait dans le vacarme et il fut obligé de crier à tue-tête :

— Feu dès que vous serez parés !

Il avait noté que la misaine du *Pegaso* s'arrondissait : son capitaine avait décidé de changer d'amures pour suivre le brick.

Il ne pouvait voir Taylor, allongé près de sa pièce. Il entendit le chuintement de la mèche lente et sursauta au départ du coup.

La misaine fit un grand pli, puis un trou apparut au centre comme par magie. Le vent s'engouffra dedans, déchira les laizes et la voile fut réduite en charpie.

— Il abat toujours, monsieur ! cria Starkie.

Tirant brutalement Bolitho de ses réflexions, la voix d'une vigie fusa :

— Brisants à bâbord, monsieur !

Il était obnubilé par cet échec. La charge double avait bien détruit une voile, mais cela ne servait pas à grand-chose lorsque l'on était toutes voiles dehors.

Une fois qu'il aurait franchi le récif — bizarrement, il ne doutait plus que Starkie y parvînt —, la frégate le rattraperait facilement et ce serait l'abordage.

Taylor courut à une seconde pièce. Il gesticulait dans tous les sens, demandant un aspect ici, ordonnant de virer un palan là-bas.

Il se baissa, les yeux plissés pour mieux évaluer sa proie :

— Allez, ma jolie, viens donc voir un peu par ici !

La mèche toucha la lumière et, avec un grand bruit, le canon recula, la fumée s'échappant par le sabord.

Tétanisé, Bolitho observait le résultat. Cela ne dura que quelques secondes, qui lui parurent une éternité. Le boulet frappa la frégate entre les bossoirs ; la voile d'étai et le grand foc s'effondrèrent de haut en bas comme de vieux chiffons.

L'effet fut instantané. Touché en plein virement de bord, les voiles brassées dans tous le sens, le *Pegaso* fit une grande embardée, tous ses sabords noyés dans l'eau.

Bolitho entendit des cris sous le vent et courut aux filets, la gorge sèche. Il eut juste le temps de voir un rocher déchiqueté défiler à quelques yards. De petits poissons noirs se maintenaient immobiles malgré le vent et le courant entre des cailloux capables de découper une quille comme on pèle une orange.

Pâle et hagard, le visage détrempé d'embruns, Dancer continuait à surveiller l'ennemi.

Le *Pegaso* sembla tituber, comme bousculé par une rafale, se dressa soudain et le grand hunier bascula avant d'entraîner avec lui sur le pont un fouillis de haubans et de manœuvres.

— Vous avez vu ça ? Il a touché un récif !

Starkie ne parvenait pas à y croire. Il trépignait, hurlant : « Il a touché, il a touché ! »

Bolitho était totalement hypnotisé par le spectacle. Même privée de ses voiles d'avant pendant le virement de bord, la frégate avait dû toucher très violemment. Il s'en était fallu de

quelques yards, on imaginait sans peine la confusion qui régnait sur le pont, les hommes qui se précipitaient dans les fonds pour évaluer les dommages.

Il avait suffi de faire tomber un hunier, mais les voies d'eau étaient sans doute graves. Pourtant, la frégate luttait toujours, et il vit l'éclair orange d'un départ : c'était la pièce de chasse. Il sentit le souffle du boulet passer derrière lui avant de s'écraser sur la dunette comme une gigantesque cognée.

Des éclats de bois volaient dans tous les sens, des espars tombaient. Trois marins furent projetés contre le pavois et restèrent là à hurler dans de grandes taches de sang, le vent étouffant leurs cris.

Un autre obus toucha la coque avant de ricocher dans l'eau. Le pont trembla violemment, comme s'il voulait se débarrasser des hommes.

— Occupez-vous des blessés ! cria Bolitho, dites à Mr. Eden de les faire descendre au-dessous !

Il songea soudain au père d'Eden qui attendait ses patients dans sa petite infirmerie pour soigner des gouttes ou des maux d'estomac. Qu'aurait-il pensé en voyant son fils de douze ans tirer un marin agonisant jusqu'au panneau, dans de grandes traînées de sang ?

— La frégate se rapproche, elle va nous aborder ! cria Dancer d'une voix désespérée.

Il ne sourcilla même pas lorsqu'un nouveau boulet fit un nouveau trou dans les voiles déjà grêlées. En arriver là !

Bolitho les regarda : toute leur détermination, leur combativité commençaient à les abandonner. Et après tout, qui eût pu les en blâmer ? Le *Pegaso* ne s'était jamais laissé surprendre, il avait réagi à toutes leurs manœuvres. Il était passé de l'autre côté du récif et Bolitho voyait des éclairs métalliques de couteaux : les hommes quittaient leurs pièces et se préparaient à l'abordage. Il se souvenait encore du récit que leur avait fait Starkie : le triste sort des officiers du *Sandpiper*, les tortures puis la mort atroce.

Il sortit son sabre d'abordage et cria :

— Tout le monde à tribord !

Les hommes le regardaient, incrédules, le regard vidé de toute espérance.

Bolitho sauta dans les enfléchures sous le vent et brandit son sabre vers le *Pegaso* :

— En tout cas, ils ne nous prendront pas sans combattre !

Des scènes émouvantes se déroulaient un peu partout. Un homme passait et repassait son coutelas sur sa main, les yeux rivés sur la frégate. Un marin allait en embrasser un autre, sans doute son meilleur, sinon son seul ami. Pas un mot, seulement un geste, et qui en disait plus qu'un long discours. Eden, près du panneau, le visage blanc comme la mort, la chemise tachée du sang d'un autre et qui allait bientôt l'être du sien. Dancer. Ses cheveux blonds qui brillaient au soleil, le menton fièrement relevé, appuyé sur son couteau. Il avait passé son autre main à la ceinture et agrippait fiévreusement son pantalon, sans doute pour surmonter sa peur.

L'un de ceux qui avaient été blessés pendant l'attaque se fit tramer contre un canon. Ses jambes étaient enveloppées de charpie, mais ses mains indemnes. Allongé sur le pont, il préparait pour ses camarades des pistolets chargés.

Une grande clameur s'éleva du pont du *Pegaso*, qui était maintenant tout près. L'ombre de son gréement semblait se jeter à l'assaut pour percuter le brick et l'enfoncer.

Bolitho essuya rapidement la sueur qui lui piquait les yeux. Il remarqua soudain un sabord grand ouvert. Un homme, puis un autre, se fauillèrent le long de la volée noire. D'autres silhouettes apparurent ailleurs, comme des rats qui cherchent à s'échapper d'un égout.

— Ils abandonnent leur navire ! s'écria Starkie.

Le prenant par le bras, il l'entraîna vers les filets :

— Regardez, mais regardez !

Bolitho restait figé à côté de lui sans rien dire : des hommes sautaient par tous les sabords, de plus en plus d'hommes, tels des copeaux sous le rabot.

Gauvin, le capitaine du *Pegaso*, connaissait sans doute la gravité des dégâts et avait probablement posté des factionnaires à chaque panneau pour empêcher ses hommes de fuir pendant cette ultime tentative de la dernière chance.

La vague d'étrave était moins haute : les torrents d'eau qui s'engouffraient dans la coque freinaient la frégate. Tous savaient maintenant le sort qui les attendait, et il ne fallait pas chercher plus loin la cause de cette agitation frénétique.

— Enfilez votre vareuse, dit-il sèchement.

Il aida Bolitho et prit même la peine de fermer le col pour mettre en place les parements blancs. Puis il lui montra le *Pegaso* : il commençait à partir en crabe, le safran ne parvenait plus à lutter contre les masses d'eau salée.

— Je veux qu'il vous voie, et je prie le ciel qu'il soit puni de tout ce qu'il nous a fait endurer ! Et je veux aussi qu'il sache cela, fit-il en le regardant : il s'est fait battre par un aspirant, par un *enfant* !

Bolitho se détourna. Il avait dans les oreilles les grands craquements du bâtiment qui se détruisait sous ses propres forces, continuant à escalader les lames sous toute sa voilure. On entendait les canons qui rompaient leurs bragues et allaient se fracasser de l'autre bord, un fatras de gréement qui tombait, emprisonnant les marins sous des masses de toile et de débris. Il s'entendit donner un ordre :

— Fais réduire la toile, Martyn, tout le monde à la manœuvre.

Des hommes essayaient de le toucher, d'autres couraient vers lui, certains pleuraient doucement.

— Ohé, du pont !

Tout le monde avait oublié la vigie, perchée dans la mâture :

— Une voile tribord avant !

Un silence, puis :

— C'est la *Gorgone* !

Bolitho lui fit un grand signe. Il regardait la frégate pirate chavirer, la mer se couvrait d'épaves et de débris. Quelques points noirs comme des bouchons, les hommes qui nageaient encore.

Puis à contre-jour, fendant la houle, une soudaine agitation : les ailerons effilés des requins qui encerclaient le lieu du naufrage. La plage la plus proche était à un mille, peu de gens auraient le temps d'arriver jusque-là.

Il sortit sa lunette pour observer la *Gorgone*, les yeux embués de larmes. On distinguait maintenant près de la pointe ses larges flancs trapus et la haute pyramide de toile blanche.

Il se dit qu'il ne pouvait en supporter plus et qu'il ne parviendrait pas à cacher son émotion aux yeux de tous ceux qui se pressaient autour de lui.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? fit une voix tonitruante.

Le lieutenant Tregorren émergeait à moitié de la grande écoutille, son visage couperosé couleur de cendre, les cheveux salis de vin et autres détritus. On eût dit un cadavre sorti de sa tombe.

Bolitho sentit toute la fatigue accumulée lui tomber dessus. Il avait envie de rire et de pleurer, et comprenait soudain, en voyant apparaître Tregorren, à quel point il avait été tragiquement seul pendant tout le combat. Il était au bout du rouleau.

— Je suis désolé que nous vous ayons dérangé, monsieur, réussit-il à articuler d'une voix tremblante.

Tregorren le fixait mais ne distinguait qu'une image troublée.

— Dérangé ?

— Oui, monsieur, mais c'est que nous avons livré combat.

— Allez chercher Mr. Eden, fit doucement Starkie, j'ai bien peur que le lieutenant ne nous repique une crise !

IX

Sans honneur

Le capitaine Beves Conway se tenait près d'une fenêtre de poupe largement ouverte. Une main en visière pour se protéger du soleil, il contemplait le brick qu'il avait repris. Le petit bâtiment roulait doucement dans la houle. Ses voiles foncées bougeaient à peine et on l'eût cru posé sur son reflet.

À peine quelques heures après l'épopée du *Sandpiper* dans les récifs et la perte de la frégate, le vent était complètement tombé et il ne soufflait plus qu'une petite brise. La lourde *Gorgone* et sa conserve étaient maintenant presque encalminées.

On distinguait encore dans le lointain, longue bande jaune clair, le rivage qui tremblait dans la brume de chaleur, mais tout amer caractéristique avait disparu.

Conway se retourna lentement pour examiner ses visiteurs rangés contre la muraille. Il y avait là Tregorren, les yeux rouges, le visage gris, ayant du mal à tenir sur ses pieds. Puis les trois aspirants et Mr. Starkie, un peu à l'écart. Enfin, le second, Mr. Verling qui manifesta une désapprobation muette lorsque le maître d'hôtel du commandant servit des verres de vin de Madère aux invités mal vêtus et tout ébouriffés.

Le capitaine prit sur le plateau un joli verre de cristal taillé et fit miroiter le liquide dans la lumière.

— Je bois à votre santé, messieurs.

Il les regarda à tour de rôle.

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux de voir le *Sandpiper* de nouveau parmi nous.

Il tendit un peu l'oreille ; on entendait à quelque distance sur l'eau des bruits de marteau : l'équipage continuait de réparer les dommages causés par le feu du *Pegaso*.

— Je compte l'envoyer en estafette pour porter mes dépêches à Gibraltar.

Son regard se posa sur Tregorren.

— S'emparer d'un navire à l'ancre n'est jamais chose facile, mais contraindre une frégate à s'échouer est encore plus remarquable, et ce point mérite certainement d'être rapporté à Leurs Seigneuries.

Tregorren regardait droit devant lui, bien au-delà de son interlocuteur :

— Merci, monsieur.

Le capitaine se tourna alors vers les aspirants :

— Que vous vous soyez sortis de cette aventure vous permettra de bénéficier d'une expérience inestimable, tant pour votre propre formation que pour le bien du service.

Bolitho jeta un œil furtif sur Tregorren, qui regardait délibérément ailleurs et paraissait sur le point de vomir.

Le capitaine poursuivit comme si de rien n'était :

— A priori, lorsque vous êtes passés entre les récifs, je me trouvais plus au sud. Par un heureux hasard, nous sommes tombés sur un *dhow*¹ chargé de bois d'ébène jusqu'au plat-bord.

— Des esclaves ? s'exclama Starkie.

Le capitaine le fixa froidement.

— Précisément, fit-il en tendant son verre, des esclaves. J'ai mis une équipe de prise à son bord, et il est maintenant au mouillage sous une autre pointe.

Il eut un léger sourire.

— J'ai relâché les esclaves sur le rivage, encore que je ne sois pas sûr de leur avoir fait un beau cadeau — son sourire s'effaça. Nous n'avons que trop perdu notre temps, et trop d'hommes avec. Il faudrait une véritable armée pour faire le siège de cette île et, même ainsi, le sort du combat serait encore incertain.

Il s'interrompit : le factionnaire annonçait l'arrivée du chirurgien.

Le maître d'hôtel se précipita pour ouvrir la porte, et Laidlaw entra. Il s'essuyait les mains à un torchon.

¹ Navire à voile latine de l'océan Indien. (NdT)

— Alors ? interrogea anxieusement le capitaine.

— Vous m'avez demandé de vous tenir informé, monsieur. Mr. Hope s'est endormi, j'ai réussi à extraire cette balle et, même s'il risque d'en garder une certaine gêne, il conservera son bras.

Bolitho adressa un large sourire à Dancer et à Eden. Voilà au moins une bonne chose, et tout le reste n'était qu'un mauvais rêve. Même la mauvaise foi de Tregorren, qui n'avait pas admis sa faute, ne pourrait jamais lui gâcher ce plaisir-là.

Starkie regardait fixement le lieutenant, les yeux remplis de haine.

— Avant l'aube, ajouta le capitaine, et en supposant que le vent veuille bien se lever, comme me l'assure Mr. Turnbull, nous reprendrons contact avec notre nouvelle prise. J'ai l'intention d'envoyer le *Sandpiper* poursuivre le dhow jusqu'à la forteresse. La *Gorgone* restera naturellement en soutien.

Bolitho avala cul sec un nouveau verre de madère. Il ne s'était absolument pas rendu compte que le maître d'hôtel refaisait le plein et que ce n'était pas le premier. Il avait l'estomac vide et le vin lui montait passablement à la tête.

Il y avait au moins une chose de sûre, c'était que le capitaine n'avait pas l'intention de s'attaquer aux pirates qui occupaient la forteresse. Ils avaient augmenté leurs propres forces en reprenant le *Sandpiper* et les guetteurs avaient eu tout loisir de voir comment le brick avait jeté leur plus gros bâtiment sur les récifs.

— Compris ? fit sèchement Verling.

— Ils vont croire que nous pourchassons un négrier, s'exclama Bolitho, et ils seront donc bien trop occupés avec le *Sandpiper* pour surveiller le dhow, c'est cela, monsieur ?

Le capitaine se tourna d'abord vers lui, puis vers Tregorren.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Tregorren ?

Le lieutenant semblait sortir d'un rêve.

— Oui, monsieur, c'est...

— Parfaitement, coupa le capitaine.

Il retourna à l'arrière et observa pensivement le brick.

— Mr. Starkie retournera à bord de son bâtiment et se mettra à la disposition des officiers que je désignerai pour

emporter mes dépêches – il fit volte-face, le regard soudain plus dur. Si j'avais cru un seul instant que vous aviez causé la perte du *Sandpiper*, que ce soit par négligence ou par manque de courage, je vous garantis que vous ne seriez pas ici en ce moment, et vous auriez pu tirer un trait sur vos espoirs d'avancement.

Il se mit à sourire, et cet effort le rendait bizarrement plus vieux que son âge :

— Vous vous êtes parfaitement comporté, monsieur Starkie, j'aurais aimé vous garder à mon bord. Mais je suis sûr que vos efforts seront mieux récompensés lorsque vous aurez rendu compte à l'autorité supérieure.

Il conclut, avec un petit signe de tête à l'intention de tous :

— Au travail, messieurs !

Le capitaine reprenait déjà un autre entretien avec Verling et le chirurgien. Ils quittèrent la chambre, encore sous le choc.

Bolitho serra vigoureusement la main de Starkie et s'écria :

— Je suis bien content pour vous, parce que, si vous aviez été moins compétent et que vous ayez rejeté mon idée de cinglé, nous ne serions pas ici !

Starkie le regarda gravement, comme s'il essayait de résoudre une énigme.

— Mais sans vous, nous serions aux fers à attendre la mort !

Il se retourna en voyant Tregorren qui redescendait au carré et son regard se fit soudain amer :

— Je voulais tout raconter, mais comme vous-même n'avez rien dit, j'ai cru préférable de me taire. Cet homme-là n'a pas d'honneur !

— Ce n'est p... pas juste, Dick, s'exclama Eden, il va en tirer tout le b... bénéfice !

Il pleurait presque.

— Il est r... resté là sans rien dire et n'a pas sourcillé quand on lui en a attribué tout le m... mérite !

— Je crois que le capitaine n'est pas dupe, remarqua Dancer avec un sourire. Je l'ai bien observé, il préfère souligner la victoire et ne pas s'attarder sur l'envie et la honte. Et quant aux aspirants qui tentent d'empoisonner les gens !...

— Je suis d'accord, fit Bolitho. Maintenant, allons manger un morceau, je crois que j'avalerais même un rat.

Ils prenaient la descente lorsqu'ils s'arrêtèrent net : un officier dont ils ne distinguaient que la silhouette, vêtu d'un uniforme mal taillé, leur barrait le passage.

— Alors on traîne, on n'a rien à faire, hein ? Les aspirants ne sont plus ce qu'ils étaient de mon temps !

Ils se précipitèrent sur lui et Bolitho s'exclama :

— John Grenfell ! On croyait que tu étais mort !

Grenfell lui serra chaleureusement la main avec un énorme sourire.

— Lorsque la *Cité d'Athènes* a été coulée, nous avons été quelques-uns à nous réfugier sur des bouts d'espars. Nous avons réussi à les rassembler pour en faire un radeau sans avoir compris ce qui nous arrivait – il baissa les yeux. La plupart d'entre nous ont péri. Les plus chanceux pendant la canonnade, et les autres mangés par les requins. Le troisième lieutenant et tant d'autres vieux marins ont été réduits en pièces sous nos yeux !

Il haussa les épaules, comme pour essayer de chasser ces mauvais souvenirs.

— Nous avons dérivé jusqu'à la terre et, après avoir marché sur une côte qui n'en finissait pas, nous sommes tombés sur une chaloupe échouée là. C'était Dewar avec ses fusiliers et un dhow bourré d'esclaves qui hurlaient, un équipage arabe et deux marchands portugais persuadés que leur dernière heure était venue.

Il tira sur les pans de sa vareuse d'emprunt.

— Depuis, je suis donc devenu sixième lieutenant, ça ne fera pas de mal quand je passerai mon examen.

Puis, les yeux soudain perdus :

— Mais c'est une chance qui m'a été donnée à un prix tel que je voudrais que cela ne se reproduise pas, si c'était possible.

— Pourtant, tu es sain et sauf... fit doucement Bolitho.

— Je crois que je pourrais dormir un siècle, dit Starkie dans un bâillement qui finit en sourire à l'adresse de Grenfell,... monsieur.

Grenfell les accompagna jusqu'à la descente.

— Je vous suggère d'aller prendre un peu de repos, j'ai comme le sentiment qu'il y aura du pain sur la planche demain, et plutôt deux fois qu'une !

Mr. Turnbull avait gardé tout son flair météorologique. Avant le premier coup de cloche, les deux bâtiments avaient remis en route, leurs voiles gonflées par la brise. Une heure après, le vent était bien établi au nord et l'équipage rassemblé sur le pont salua avec soulagement cette fraîcheur qui les changeait agréablement de la chaleur torride de l'entrepont.

Tous les lieutenants et les officiers fusiliers attendaient près de l'échelle de dunette, tandis que le capitaine conférait avec Verling et le maître voilier.

Les officiers mariniers parcouraient les rangs rôle à la main pour faire l'appel. De la batterie basse, Bolitho entendait les grincements d'une meule : les canonniers aiguisaient couteaux et haches d'abordage. Il frissonna, il n'avait jamais pu s'habituer à ce bruit.

— Ohé, du pont ! appela une vigie. Navire à l'ancre sur bâbord avant !

Dancer regardait les voiles du *Sandpiper*, blanc sale dans la faible lumière de l'aube. Les trous dans la coque et les rapiéçages des voiles étaient invisibles.

C'était Dallas, le second lieutenant, qui avait pris son commandement pour l'attaque. Bolitho ne le connaissait pas, sauf pour en avoir reçu quelques ordres nécessaires au service. Apparemment, le capitaine lui faisait confiance pour ce genre de tâche. Cela signifiait aussi qu'il n'était pas entièrement satisfait du comportement de Tregorren lors du coup de main.

En enjambant le pavois pour rejoindre son bâtiment, Starkie avait montré à Bolitho le capitaine qui faisait les cent pas :

— Voilà, lui fit-il observer, ce que c'est que de se reconvertir dans le service postal, mon jeune ami, on est au courant de tout !

— Mais les aspirants restent sur la dunette, eux !

Ils se hâtèrent d'aller retrouver Verling qui les attendait sous le vent, piaffant d'impatience.

— Il me faut trois d'entre vous pour l'attaque.

Il fronça les sourcils et coupa Marrack qui ouvrait déjà la bouche :

— Non, pas vous, j'ai besoin de vous pour les signaux.

Il posa son regard froid sur Bolitho :

— Comme vous venez tout juste de nous rejoindre, je ne peux pas vous renvoyer là-bas. Mr. Pearce — il se tourna vers lui — et...

Bolitho dévisagea Dancer qui lui fit un petit signe d'approbation.

— Mr. Dancer et moi-même sommes volontaires, monsieur. Nous avons pratiqué les abords de l'île, cela pourrait être utile.

Verling fit la grimace.

— Maintenant que Mr. Grenfell a mis le premier pied à l'échelle, vous trois, sans compter Mr. Marrack, êtes désormais les plus anciens. Je suppose donc que je dois vous laisser y aller.

Eden s'avança résolument.

— M... monsieur, je s... suis volontaire moi aussi !

Verling le regarda de haut.

— Voulez-vous ne pas m'agresser, jeune chien fou ! Regagnez les rangs et cessez de faire du bruit !

Eden recula, tout piteux, et Verling eut un petit signe approuveur.

— Nous mettrons les embarcations à l'eau dès que nous serons en panne. Les armements comprendront tous les fusiliers, plus soixante marins.

— Le capitaine envoie tout ce qu'il peut comme monde, souffla Dancer.

— Après le raid, reprit Verling de sa voix grinçante, et à supposer que vous en réchappiez, monsieur Dancer, vous aurez droit à cinq jours de corvée. Silence !

Le capitaine continuait à arpenter la poupe, comme s'il faisait une promenade à terre. Il s'arrêta pour demander :

— Tout est réglé, monsieur Verling ?

— Parfaitement, monsieur.

Le capitaine jeta un coup d'œil aux trois aspirants qui étaient restés plantés là.

— Faites très attention — il se tourna vers le premier lieutenant. Mr. Verling assurera le commandement, et il attend de vous le meilleur, comme je le fais.

Il se pencha un peu pour chercher le minuscule Eden.

— Vous, euh, monsieur... euh, je pense que vous serez sans doute très utile chez le chirurgien, que vous assisterez pour mettre en œuvre vos nouvelles et, euh, comment dire, surprenantes capacités.

Verling et lui réussirent à ne pas sourire.

Il faisait presque nuit lorsque tous les hommes et leur armement furent passés à bord des chaloupes.

Ils n'avaient pas atteint le dhow que Bolitho reniflait déjà la puanteur qui s'échappait du négrier. Cela devint carrément insupportable quand ils furent à bord. Les marins et les fusiliers descendirent s'entasser dans les fonds sur des bat-flanc au milieu des immondices et des fers brisés.

Des caporaux de Dewar avaient été placés à intervalles réguliers pour guider ceux qui embarquaient et leur indiquer le lieu où ils se tiendraient jusqu'à l'attaque. Bolitho se dit qu'il valait mieux avoir laissé Eden derrière : avec cette odeur, dans l'impossibilité de bouger, il aurait été malade comme un chien.

On embarqua plusieurs pierriers qui furent disposés sur les pavois et à l'arrière.

L'air sentait le rhum : le capitaine avait jugé prudent de donner à ses hommes de quoi se sustenter un brin.

Avec les deux autres aspirants, Bolitho se rendit sur le château pour rendre compte : tout le monde était entassé en bas comme du porc salé dans un baril. On reconnaissait encore les fusiliers à leurs baudriers blancs, tout le reste se fondait dans la nuit.

Le bosco de la *Gorgone*, Hoggett, avait reçu la charge de la manœuvre et des voiles. Bolitho surprit un matelot qui murmurait méchamment : « Qui-là, i'serait plus à sa place sur un négrier, pour sûr ! »

— Monsieur Hoggett, levez l'ancre et mettez en route ! ordonna Verling. Avec le vent, on aura peut-être au moins une chance de chasser cette odeur !

Il se retourna en voyant monter une silhouette.

- Tout est paré, monsieur Tregorren ?
- Il vient aussi, celui-là ! fit Dancer.
- Haute et claire, monsieur !

Bolitho regarda avec intérêt deux marins manier le grand aviron qui tenait lieu de gouvernail. Les étranges voiles latines craquaient le long des mâts et les matelots, perdus dans ce gréement assez primitif, juraient et glissaient à chaque pas.

Verling avait apporté un compas d'embarcation, qu'il tendit au bosco.

— Nous allons prendre tout notre temps. Restez bien au large, j'aimerais bien ne pas terminer comme cette frégate, hein, monsieur Tregorren ? Ça a dû être un beau spectacle !...

Tregorren respirait avec difficulté et répondit précipitamment :

— Oui, monsieur.

Mais Verling n'insista pas davantage.

— Monsieur Pearce, le signal à la *Gorgone*.

Bolitho aperçut le bref éclat du fanal lorsque Pearce souleva le cache : le capitaine Conway savait à présent qu'ils avaient appareillé. Le profil d'aigle de Verling se détachait contre la lueur blafarde de la lampe d'habitacle. Il était content de se retrouver sous ses ordres.

Il se demandait ce que Tregorren pourrait bien lui dire la prochaine fois qu'il lui adresserait la parole. Continuerait-il à jouer ce jeu, ou finirait-il par admettre que le *Pegaso* avait été coulé par l'aspirant ?

La voix de Verling le sortit de ses réflexions.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous suggère d'aller dormir. Faute de quoi, je vous promets de vous occuper et de vous trouver quelque chose de consistant à faire, même sur un bâtiment comme celui-ci !

Bolitho mit à profit l'obscurité pour sourire de toutes ses dents.

— Bien, monsieur ; merci, monsieur.

Il alla s'installer contre un vieux canon de bronze et posa son menton sur ses genoux. Dancer le rejoignit et ils restèrent là tous les deux à admirer les étoiles au milieu desquelles les voiles du dhow voguaient comme des ailes.

— Et voilà, Martyn, c'est reparti.

Dancer se mit à rire.

— Mais nous restons ensemble, c'est l'essentiel.

X

Un nom mémorable

— Le vent forcit encore, monsieur !

En entendant la grosse voix du bosco, Bolitho donna un coup de coude à Dancer et tous deux se levèrent.

Verling et Tregorren consultaient le compas. Lorsqu'il leva les yeux pour regarder la flamme de grand mât, il put vérifier que c'était bien vrai. Le pennon sifflait et claquait dans les rafales. Le ciel était devenu plus clair, et l'aspirant s'étira dans tous les sens pour détendre ses muscles engourdis.

— Peu importe, nous parerons cette pointe de toute façon, dit calmement Verling qui, tendant le bras, ajouta : Regardez là, on voit les brisants ! Messieurs les aspirants, descendez et réveillez tout le monde. Transmettez mes compliments au major Dewar et dites-lui que nous allons passer tout près de la côte. Je ne veux voir personne sur le pont sans ordre.

Une poulie se mit à grincer. Un grand pavillon avait été frappé au mât de misaine. De jour, on aurait vu que c'était un pavillon noir, identique à celui qu'arborait le *Pegaso*. Il frissonna malgré son excitation.

— Viens, Martyn, on ferait mieux de se dépêcher.

Il se pinça le nez, plaqua son col contre sa bouche et ils s'engouffrèrent dans la cale. À la lueur de l'unique lanterne, les marins et les fusiliers auraient pu passer eux aussi pour une cargaison d'esclaves. Mais ils eurent un choc en songeant à la portée de cette réflexion : si l'attaque échouait, le sort des survivants ne serait pas plus enviable que celui des malheureux libérés par le capitaine Conway. Raïs Haddam avait beau recruter de nombreux mercenaires blancs pour armer sa flotte, il n'avait guère de respect pour eux. Si seulement la moitié de ce que l'on racontait sur son compte était vrai, il était plus que

probable qu'il garderait les marins anglais pour remplacer les esclaves disparus.

Dewar écouta les ordres puis poussa un grognement :

— Ça commence à faire long, je me sens malade comme une bête.

Dancer toussota avant de risquer :

— Quant à moi, je suis bien content que nous soyons restés là-haut, monsieur.

Les fusiliers échangèrent un regard et Dewar explosa :

— Bande de gosses de riches, va ! Je parle de l'inconfort !

Pour l'odeur, ce n'est pas pire que sur n'importe quel champ de bataille !

Il s'esclaffa en voyant la tête de Dancer et enfonça le clou :

— Surtout au bout de quelques jours, quand les corbeaux ont terminé le boulot, vous voyez ce que je veux dire ?

Il se leva et resta courbé sous les barrots.

— Fusiliers, debout ! Sergent Halse, inspection des armes !

Bolitho remonta sur le château et s'aperçut à sa grande surprise qu'il faisait suffisamment jour pour distinguer la terre qui s'annonçait par le travers ainsi que les gerbes d'écume qui jaillissaient parmi de sinistres rochers.

— On est au vent de la côte, murmura Dancer. Si le second avait mis une heure de mieux, on aurait eu du mal à en sortir.

— Monsieur, j'aperçois quelque chose sur la pointe !

Verling leva sa lunette.

— Oui, il a disparu, sans doute un guetteur. Il ne peut pas traverser l'île, pensa-t-il à haute voix, mais les corsaires doivent avoir un code convenu.

Les voiles claquaient sèchement dans le vent et le gréement en piteux état menaçait de s'écrouler à chaque instant. Il était pourtant plus solide qu'il ne paraissait, songeait Bolitho. Hoggett surveillait les timoniers, le dhow vira élégamment sur tribord pour parer les rochers les plus proches qui défilèrent à une vingtaine de pieds. Leur bâtiment était remarquablement manœuvrant, se dit-il rêveusement ; les marins arabes utilisaient déjà ce genre de navires à une époque où Ton n'avait même pas idée d'un vaisseau comme la *Gorgone*.

— Voilà la forteresse, annonça Pearce, qui, avec une grimace, ajouta : Dieu du ciel, elle est beaucoup plus imposante de ce côté !

Le plus gros des ouvrages était encore noyé dans l'ombre, on ne distinguait que la plus haute tour et la batterie.

On entendit une détonation et, un instant, Bolitho se dit que la forteresse, après avoir éventé la ruse du capitaine Conway, n'avait pu s'empêcher de tirer. Il se courba en entendant le boulet lui siffler sur la tête avant d'aller terminer sa course dans une gerbe, contre les rochers.

— C'est le *Sandpiper*, monsieur !

Un marin, dans son enthousiasme à lui montrer le point de chute à bâbord, faillit renverser Verling :

— Il a fait feu !

Verling laissa lentement tomber sa lunette et le regarda plutôt froidement :

— Merci du renseignement, je ne m'imaginais pas qu'il s'agissait d'un miracle !

Un autre bruit de départ, et cette fois le boulet passa dans l'axe puis s'écrasa droit devant.

Verling esquissa un sourire.

— Laissez donc venir un brin, monsieur Hoggett. Je sais bien que Mr. Dallas dispose d'un excellent maître canonnier sur le *Sandpiper*, mais je préfère malgré tout prendre quelques précautions.

Le dhow changea doucement de route et se retrouva cap sur l'île.

— Pièce de retraite, feu !

Verling s'écarta afin de laisser les marins qui avaient remis en état le vieux canon de bronze plonger un bout de mèche lente dans la lumière avant de sauter en arrière.

Cette antiquité, pratiquement à réformer, fit malgré tout entendre une voix du tonnerre de Dieu qui surprit tout le monde.

— Voilà qui devrait faire l'affaire, commenta Verling, mais j'ai peur que cette pétoire ne nous saute à la figure.

Bolitho aperçut enfin le brick qui arrivait en route convergente. Il serrait bien le vent et ses voiles ne faisaient qu'un triangle blanc.

Il aperçut la lueur d'un nouveau départ et tressaillit en voyant le boulet plonger près de la flottaison dans une grande gerbe qui doucha copieusement les fusiliers et les marins allongés sur le pont.

— Mr. Dallas joue un peu trop bien son rôle, protesta Verling. Encore quelques coups comme ça et je devrai le rappeler à son devoir — il sourit au bosco. Un peu plus tard, naturellement !...

— Il n'est pas reconnaissable, fit Dancer, je ne l'avais encore jamais entendu faire une plaisanterie.

— Écoutez ! fit Verling en levant la main. Un clairon : on a quand même fini par les réveiller !

Puis, redevenant sérieux :

— Répartissez les gens, monsieur Tregorren, vous savez quoi faire. Il y a une espèce de jetée à l'est, juste sous la forteresse. Je sais que les négriers y débarquent et rembarquent leurs esclaves.

Otant alors son chapeau :

— Faites comme moi, débarrassez-vous de tout ce qui ressemble à un uniforme et cachez-vous autant que possible. Passez la consigne aux fusiliers : qu'ils se tiennent prêts et attendent mes ordres, quels qu'ils soient.

Le brick les rattrapait rapidement, pétillant de tous les bords à coups de six-livres, mais les boulets commençaient à tomber un peu trop près.

Une grande explosion déchira l'air, et une grosse gerbe marqua l'impact juste devant le boute-hors du *Sandpiper*.

Ses voiles se mirent à fuser violemment. Mr. Dallas fit envoyer le pavillon de corne comme pour énerver davantage l'ennemi.

Plusieurs flammes léchèrent la muraille de la forteresse, mais les gerbes, quoique toujours aussi énormes, tombaient au hasard et plutôt loin du brick. Bolitho en déduisit que les canonniers étaient encore à moitié endormis ou qu'à leur avis,

un bâtiment aussi modeste, déjà pris sous ces mêmes murs, n'oserait jamais s'aventurer plus près.

Mais il se mordit la lèvre quand un énorme boulet passa entre les deux mâts du *Sandpiper*. Si personne ne fut touché, ce fut miracle, mais plusieurs bouts de cordage tombèrent, entraînés par le vent comme des lianes.

Un seul coup dans une partie vitale, et le brick était désemparé, ou du moins suffisamment affaibli pour aller s'échouer avant d'être repris.

Verling le sortit de ses réflexions :

— Ne restez pas planté là à regarder le *Sandpiper*, regardez plutôt ce qui se passe devant et préparez-vous à ce qui va arriver. Nous nous trompons peut-être complètement, et la passe n'est pas forcément là où nous croyons : la mémoire de Mr. Starkie a fort bien pu lui jouer des tours.

Bolitho lui jeta un coup d'œil : sans chapeau pour adoucir son visage, son nez était plus protubérant que jamais, et rien d'autre n'arrêtait le regard. Ce visage livrait aussi autre chose : la détermination et l'anxiété, un mélange d'insouciance et de témérité. Il se souvint qu'il avait observé les mêmes caractères sur le visage de ce bandit que l'on menait au gibet.

Le soleil montait au-dessus de la terre et de la forteresse. On apercevait des têtes dans les embrasures et quelque chose qui ressemblait à un mât de pavillon au pied de la muraille. Verling l'avait aperçu lui aussi.

— La passe — il se tourna vers Hoggett. Ce mât est juste à l'intérieur de la darse, sans doute un autre dhow. Mettez le cap dessus.

Il s'essuya le visage.

Tregorren arriva en courant ; il avait du mal à cacher sa grande carcasse derrière les voiles de rechange et les apparaux de pêche qui recouvriraient d'un bord à l'autre le pont dégoûtant.

— Tout est paré, monsieur.

Apercevant Bolitho, il soutint son regard sans ciller. Était-ce méfiance ? Difficile à dire, tant cet homme ne montrait jamais aucune émotion. Ses couleurs lui étaient revenues, et Bolitho se demanda ce qui se passerait si on lui laissait encore le temps de boire un coup avant l'attaque.

— Le *Sandpiper* abat, monsieur, il tente une nouvelle attaque.

Bolitho hoqueta, deux boulets encadrèrent la coque luisante du brick. Toutes ses voiles battaient, il passait le lit du vent pour s'éloigner du dhow.

Là-haut, sur la muraille, les armes des défenseurs jetaient des éclairs aux premiers rayons du soleil. Il les imaginait très bien, jubilant à la vue de cette piteuse retraite. C'était sans doute un bâtiment modeste, mais qu'on eût réussi à le leur reprendre leur était sûrement resté en travers du gosier. Cela dit, il symbolisait tout de même la puissance de la meilleure marine du monde. Et à présent, à la merci de leurs canons, il était sans défense.

— Il y a des hommes sur la jetée, monsieur, ils nous regardent ! cria Pearce, agenouillé près d'un pierrier.

Le visage buriné de Hoggett se durcit subitement : les minutes à venir seraient déterminantes. Si les pirates se doutaient de leur identité, ils ne tarderaient pas à subir le feu de leur artillerie, et, à cette distance, leur compte était bon. Encore quelques instants, l'île leur couperait la voie du salut.

Bolitho avait des gargouillis plein l'estomac et jeta un regard à Dancer. Son ami avait le souffle court ; il sursauta lorsque Bolitho le prit par l'épaule pour l'obliger à se coucher.

— Tu sais, lui dit-il en riant, s'ils voient tes cheveux blonds, ils risquent fort de se douter de quelque chose !

— Bien vu, commenta Verling, j'aurais dû y penser.

Puis il se concentra sur l'action.

Les tirs d'artillerie avaient repris, mais le vacarme était assourdi depuis que le brick était caché par la forteresse.

Plus près, encore un peu plus près. Bolitho s'humecta les lèvres. Le haut des murs apparut au-dessus du pavois. L'ennemi reconnaissait-il le dhow, était-il déjà rentré dans le port auparavant ?

Les bras croisés, Verling se tenait derrière les hommes de barre. L'un d'eux était noir, comme beaucoup à bord de la *Gorgone*. Cela leur donnait une petite touche de vérité, et Verling ressemblait à s'y méprendre à un marchand d'esclaves.

— Affalez la grand-voile !

La lumière submergea le pont quand la masse de toile rapiécée et de lanières de cuir tomba en paquet.

Immobiles, en longue robe blanche flottant au vent, une douzaine de silhouettes se tenaient au bout de la jetée. On distinguait un peu plus loin l'entrée d'un souterrain qui perçait la base de la muraille. Quelques petits bâtiments y étaient mouillés, mais un dhow assez semblable au leur, trop grand pour faire passer ses mâts, était resté embossé à l'extérieur.

Plus que trente pieds, plus que vingt...

L'un des spectateurs poussa un cri et un autre se précipita dans les marches pour voir le dhow de plus près.

— Accoste, fit doucement Verling, ils vont nous tomber dessus !

Il tira son sabre du fourreau et sauta sur le quai avant que les timoniers de Hoggett eussent rentré le grand aviron.

Tout se précipita soudain. Les pierriers de chasse et de retraite firent feu simultanément sur les hommes de la jetée. Les uns furent fauchés et s'effondrèrent en hurlant sous la mitraille, d'autres, au bout de la jetée, furent massacrés par les pièces de poupe.

Ses jambes portaient Bolitho sans qu'il s'en rendît compte ; il se retrouva derrière le second sans même se souvenir qu'il avait quitté le dhow. Des marins surgissaient de tous les panneaux en hurlant et se précipitèrent vers la voûte. Un feu de mousquets éclata depuis la muraille, quelques matelots s'effondrèrent avant d'avoir fait dix pas.

L'effet de surprise joua tout de même à plein. Les défenseurs avaient sans doute fait preuve de négligence, habitués qu'ils étaient depuis longtemps au spectacle des esclaves terrifiés qui peuplaient habituellement la jetée. Ils furent massacrés sur place par l'attaque des marins qui leur tombaient dessus au couteau et à la hache.

— Suivez-moi, la *Gorgone* !

Verling n'avait plus besoin de son porte-voix.

— Sus à eux !

Ils se ruèrent sous la voûte et dépassèrent les quelques embarcations mouillées là. Les défenseurs avaient enfin

compris ce qui se passait, et les marins furent accueillis par un feu nourri.

Criant et jurant, courant à s'en faire mal, le souffle court, ils se retrouvèrent progressivement coincés entre deux parois et s'amoncelèrent à l'endroit même, poussés par ceux qui arrivaient encore derrière. Toute progression finit par devenir impossible.

Bolitho se battait au sabre avec une espèce de géant qui poussait de terribles ahans chaque fois qu'il abattait sa lame. Il sentit quelque chose glisser le long de ses côtes et entendit Fairweather :

— Tiens, prends donc ça !

L'objet qui avait touché Bolitho était la pique de Fairweather, qui manqua de lui échapper des mains lorsque le pirate roula en bas des marches.

D'autres marins tombaient pourtant. Bolitho, épaule contre épaule avec Dancer et Hoggett, sentait sous ses pieds des membres qu'il écrabouillait. Les sabres et les haches commençaient à leur paraître bien lourds.

Quelqu'un glissa sur le côté et s'effondra : Pearce. Ses yeux étaient déjà vitreux, du sang coulait de sa bouche et il avait perdu conscience.

Fou de colère, à moitié aveuglé par la sueur, Bolitho frappa de sa garde un homme qui tentait d'achever un matelot blessé. Il s'écarta un peu, se fendit et enfonça sa lame sous l'aisselle du pirate.

— Tenez bon, les gars ! cria Verling, le cou et la poitrine couverts de sang.

Il était maintenant coupé du plus gros de ses hommes par un groupe de diables hurlants. Bolitho se retourna en entendant Dancer, noyé au milieu des autres : il avait dû glisser dans du sang et son sabre lui avait échappé. Il pivota ; un pirate arrivait sur lui, le cimeterre levé.

Bolitho essayait de se débarrasser de son adversaire pour s'approcher de lui quand il fut violemment bousculé : Tregorren chargeait comme un taureau, il frappa le pirate à toute force et lui fendit la tête de la gorge à l'oreille.

Au milieu des cris et des tintements de l'acier, ils entendirent une sonnerie de clairon, puis la grosse voix si reconnaissable de Dewar :

— Fusiliers, en avant, marche !

Bolitho réussit à tirer son ami en dehors de la mêlée pour le mettre à l'abri des armes blanches. Il n'en pouvait plus de bruit et de fureur.

L'attaque énergique de Verling avait un objectif limité : il s'agissait d'obliger les pirates à abandonner la défense de la muraille pour se concentrer sur l'entrée menacée par le dhow. Bolitho imaginait sans peine ce qu'avait pu être l'angoisse des fusiliers, rampant jusqu'aux murs, obligés d'attendre le signal pendant que leurs camarades se faisaient hacher.

Mais ça y était, ils arrivaient enfin. Les tuniques rouges et les baudriers blancs brillaient au soleil comme à la parade. Verling fit signe à ses hommes de reculer, et le major Dewar leva son sabre :

— Premier rang, feu !

La salve des mousquets fit des ravages au milieu des corps entassés dans l'escalier. Les fusiliers marquèrent une pause pour recharger dans un ensemble impressionnant : baguettes qui se lèvent et qui replongent d'un seul mouvement, second rang qui avance d'un pas, met un genou en terre, on vise, on tire.

C'était plus qu'il n'en fallait. Les défenseurs se retirèrent en désordre et se débandèrent par l'entrée.

Dewar levait son sabre :

— Baïonnettes au canon ! ordonnait-il. Fusiliers, à la charge !

Hurlant comme des démons, ses hommes oublièrent leur discipline légendaire pour se ruer à la poursuite de l'ennemi.

— Sus ! Sus à eux !

Les marins, la respiration haletante, en sang pour la plupart, baissèrent leurs armes et laissèrent passer leurs camarades.

— Aidez-moi à emmener George, demanda Dancer.

Ils traînèrent le corps désarticulé de Pearce à l'ombre d'un mur. Il regardait fixement le ciel, la mort faisait déjà son ouvrage.

— Par ici, monsieur ! cria Hoggett, en leur montrant de grandes portes doublées de fer. C'est plein d'esclaves !

Bolitho se leva tout tremblant et dut prendre appui sur son sabre. Il échangea un regard avec Tregorren qui lui demanda :

— Ça va ?

— Oui, oui, monsieur.

— Parfait, fit Tregorren, prenez des matelots avec vous et suivez les fusiliers.

On entendit un coup de canon dont les échos se répercuteurent dans toute la baie, puis une pluie de fer et des pierres qui s'écroulaient.

Verling enveloppa grossièrement d'un chiffon son poignet en sang et finit de serrer le nœud à l'aide des dents.

— La *Gorgone* arrive.

Il n'en dit pas plus.

Tirant sans interruption, le soixante-quatorze commençait à ouvrir une brèche dans la forteresse. Mais le bombardement n'ajoutait pas grand-chose aux difficultés des défenseurs : ils étaient attaqués par la horde des fusiliers et, avec deux bâtiments de guerre au pied de la muraille, leur compte était bon.

Le major Dewar apparut soudain en haut des marches. Il avait perdu son chapeau et portait une grande balafre au front. Il rendit compte en riant, annonçant que toute défense avait cessé. Et, comme pour mieux prouver ce qu'il avançait, le pavillon noir disparut à l'instar d'un oiseau mort, remplacé sous les vivats par le pavillon du bâtiment.

Tout étourdis encore par ce combat féroce, ils escaladèrent les escaliers jusqu'au sommet des fortifications. Les canons abandonnés pointaient toujours vers la mer, inutiles désormais. Il y avait des morts et des mourants dans tous les coins, et bon nombre de fusiliers parmi eux.

Bolitho et Dancer marchèrent jusqu'au sommet et contemplèrent les navires dans le lointain. La silhouette du petit brick était déjà moins nette dans la brume, mais la *Gorgone* se

découpait majestueusement. Elle faisait route à faible vitesse vers l'île, les quelques gabiers restés à bord carguaient les hautes voiles en faisant de grands gestes à leurs camarades et Ton devinait les acclamations qu'ils leur lançaient.

Tout était étrangement calme maintenant. Bolitho se tourna vers Dancer : de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Calme-toi, Martyn, c'est fini.

— Je pensais à George Pearce, je me sentais si proche de lui. Et toi aussi.

Bolitho se détourna. La *Gorgone* jetait l'ancre dans les eaux tranquilles de la baie.

— Je sais, fit-il, mais nous sommes vivants, grâce au ciel.

Verling s'approcha.

— Vous êtes aveugles, ou quoi ? Vous croyez que je peux tout faire moi-même ?

Il regarda leur bâtiment et eut un sourire triste.

— Je sais bien ce que vous ressentez, allez.

Ses traits graves se détendirent un peu :

— Je ne pensais pas revoir cette vieille baïle.

Et il retourna à sa tâche, aboyant déjà de nouveaux ordres.

Bolitho le regarda pensivement s'en aller.

— Voilà qui prouve qu'on ne sait jamais tout d'un homme.

Ils redescendirent de la muraille. Épuisés mais toujours disciplinés, les fusiliers et les matelots se rassemblaient au pied du pavillon.

Verling avait retrouvé sa voix habituelle, lorsqu'il s'adressa à ses hommes :

— Soyez fiers de vous, et souvenez-vous bien de ce jour. Vous êtes ceux de la *Gorgone*, c'est une réputation difficile à soutenir – il fixa Bolitho – et cela conduit souvent à la mort. À présent, vous allez libérer les prisonniers de leurs fers et prendre soin des blessés. Ensuite – il leva les yeux vers les couleurs qui dansaient doucement au vent, comme surpris de les voir là –, nous rendrons les derniers devoirs à ceux qui ont eu moins de chance.

Quand le soir tomba, le plus gros des blessés avait été transporté à bord de la *Gorgone*. On enterra les morts derrière

la muraille. Un vieux marin, appuyé sur son sabre, eut ce seul commentaire en guise d'oraison funèbre :

— Je parie que cet endroit verra bien d'autres combats. Au moins, la prochaine fois, les pauvres vieux auront une vue imprenable.

L'obscurité effaçait les traces du bombardement. Côte à côté près de la coupée, Bolitho et Dancer admiraien les derniers rayons du soleil qui coloraient le pavillon, tout là-haut, au sommet de la forteresse.

En dépit de fouilles minutieuses, ils ne purent mettre la main sur Raïs Haddam. Peut-être s'était-il enfui, peut-être n'était-il pas là. Il ne fallait pas compter sur les pirates pour parler ou trahir ses cachettes : ils le craignaient encore plus que leurs vainqueurs, auprès de qui ils ne risquaient guère que la mort par pendaison.

Le capitaine Conway allait devoir régler tout cela, songea Bolitho qui tombait de sommeil : conduire les esclaves à terre, enclouer les canons avant de les précipiter dans la mer, et tant d'autres choses encore.

Ils entendirent des pas derrière eux et se retournèrent : c'était le capitaine, en uniforme impeccable, comme si rien ne s'était passé.

Il les regarda, impassible.

— Le premier lieutenant me dit que vous vous êtes parfaitement comportés, et j'en suis heureux. Quant à vous, monsieur Bolitho, il ajoute que vous avez montré toutes les qualités que l'on attend d'un officier du roi. J'en ferai mention dans mon rapport à l'amiral.

Il les salua rapidement et retourna à l'arrière.

Dancer se tourna vers Bolitho, mais son sourire s'effaça : penché sur le bastingage, son ami pleurait, les épaules secouées de sanglots. Richard se reprit et agrippa le bras de son ami pour le rassurer :

— Tu sais, Martyn, lui dit-il au milieu de ses hoquets, les choses ont changé : le capitaine s'est souvenu de mon nom !

DEUXIÈME PARTIE

LE « VENGEUR »

I Sac à terre

Dans un impressionnant fracas d'essieux, la diligence s'arrêta en pleine cour de l'auberge, et les voyageurs poussèrent un soupir de soulagement. On était aux premiers jours de décembre 1793 ; comme la plus grande partie de la Cornouailles, Falmouth croulait sous la neige et la gadoue. Dans la lumière lugubre de cette fin d'après-midi, la diligence immobile couverte de boue et ses quatre chevaux n'étaient que formes sans couleur.

Sautant à terre, l'aspirant Richard Bolitho contempla la vieille auberge familière et les maisons en ruine qui l'entouraient. Le voyage avait été fort éprouvant. Plymouth n'était pas à plus de cinquante-cinq milles, mais le trajet leur avait tout de même pris deux bonnes journées. Ils avaient emprunté la route de l'intérieur, par Bodmin Moor, pour éviter les crues de la Fowey, et le cocher avait fermement refusé de voyager la nuit, tirant prétexte des incertitudes de la route. Bolitho le soupçonnait toutefois de craindre plutôt les bandits que le mauvais temps : ces messieurs trouvaient certes plus agréable d'attaquer une voiture embourbée que de se mesurer au guet de Sa Majesté.

Oubliant le voyage, les palefreniers qui ôtaient leur harnachement aux chevaux, ses compagnons de voyage qui se hâtaient pour goûter la chaleur de l'auberge, il savourait pleinement le moment présent.

Deux ans et demi déjà, depuis qu'il avait quitté Falmouth pour rallier à Spithead la *Gorgone*, vaisseau de soixante-quatorze ! Son bâtiment était maintenant à Plymouth pour y subir un carénage, ce qui valait à Richard Bolitho cette permission bien méritée.

Le vent était aigre. Il tendit la main à l'un de ses compagnons qui avait du mal à descendre. Agé lui aussi de dix-sept ans, l'aspirant Martyn Dancer avait rejoint la *Gorgone* le même jour que lui.

— Voilà, Martyn, nous sommes arrivés.

Il était tout content que Dancer l'eût accompagné. Habitant Londres, il avait connu une vie totalement différente de la sienne. Les Bolitho servaient à la mer depuis des générations, alors que le père de Dancer était un riche négociant en thé. Et malgré cela, malgré les mille détails qui les séparaient, Bolitho le considérait comme son frère.

Quand, après qu'elle eut jeté l'ancre, on avait distribué le courrier à bord de la *Gorgone*, Dancer avait appris que ses parents se trouvaient à l'étranger. Il avait aussitôt suggéré à Bolitho de l'accompagner à Londres, mais Verling, le second à qui rien n'échappait, était immédiatement intervenu à sa manière pince-sans-rire :

— Vous n'y pensez pas, à Londres ! Votre père ne me le pardonnerait jamais !

Dancer avait donc accepté l'invitation de Bolitho, qui en fut secrètement ravi : il n'avait pas vu les siens depuis quatorze mois, et il avait hâte de leur montrer combien cette rude expérience l'avait changé. Comme son ami, il avait maigri, si la chose était encore possible, mais il avait pris de l'assurance. Tous deux rendaient encore grâce au ciel d'avoir survécu au mauvais temps et aux combats.

Le garde qui les avait escortés s'approcha, souleva son chapeau et prit les quelques pièces que Bolitho glissait dans sa main gantée.

— Z'en faites pas, m'sieur, j'dirai à l'aubergiste de faire monter vos malles directement dans vot'chambre.

Et, montrant du pouce les fenêtres éclairées de l'établissement :

— J'veais rejoindre mes copains, on a encore une heure à tuer avant de remettre ça pour Penzance. Et bonne chance à vous, messieurs, conclut-il en s'éloignant.

Bolitho l'examinait attentivement. Tant de Bolitho avaient pris cette diligence ou en étaient descendus, à cet endroit

même... Ils partaient à l'autre bout du monde, sur un navire ou sur un autre, certains n'en étaient jamais revenus...

Il jeta son manteau bleu marine sur ses épaules et décida :

— Allons faire un tour, ça nous réchauffera les sangs, tu viens ?

Dancer, qui claquait des dents, le suivit volontiers. Il était aussi bronzé que Bolitho et ne s'était pas encore adapté au changement de climat, après cette année passée sur les côtes d'Afrique.

Pataugeant dans la gadoue, ils dépassèrent la vieille église et les arbres centenaires. Il était difficile d'imaginer tout ce qu'ils venaient de vivre : la poursuite des corsaires, la prise du *Sandpiper* qu'ils avaient utilisé pour se défaire d'un bâtiment pirate au milieu de dangereux récifs. Bien des hommes étaient morts, davantage encore avaient enduré les misères qui sont le lot du marin. Bolitho s'était battu au corps à corps, il avait dû tuer, il avait vu l'un des aspirants de la *Gorgone* tomber pendant l'attaque d'une forteresse de négriers. Leur enfance était terminée, c'est ensemble qu'ils étaient devenus des hommes.

— Voilà, c'est ici.

Bolitho indiquait, se détachant à peine des lourds nuages et de la toile de fond ton sur ton du paysage, la grande maison grise, carrée, somme toute assez ordinaire.

Ils passèrent le portail et grimpèrent l'allée. Il n'eut pas le temps de heurter le marteau à l'entrée, que les deux portes s'ouvraient déjà, livrant passage à la gouvernante. Mrs. Tremayne se précipita, le visage rouge de plaisir, et, quand elle le pressa dans ses bras, les souvenirs affluèrent soudain en foule à Bolitho : elle sentait le linge propre et la lavande, la cuisine, les jambons mis à sécher. À soixante-cinq ans passés, c'était un pilier de la demeure.

Elle le berçait doucement comme un enfant, alors qu'il faisait bien une tête de plus qu'elle, et c'est au bord des larmes qu'elle dit :

— Oh, mon petit monsieur Dick, mais qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait ? Tu es maigre comme un coucou, on ne te reconnaît

plus. Je vais me charger de remettre un peu de viande autour de ce sac d'os.

Elle aperçut enfin Dancer et le salua d'assez mauvaise grâce.

Bolitho souriait, gêné et content à la fois de ce débordement d'affection. Les choses avaient été encore bien pires la première fois qu'il était rentré de mer : il n'avait alors que douze ans.

— Je te présente un ami, Martyn Dancer. Il va rester un peu avec nous.

Mais tout le monde se retourna : la mère de Bolitho venait de faire son apparition en haut des marches, qui lançait :

— Soyez le bienvenu !

Dancer la contemplait, médusé. Il avait souvent entendu parler de Harriet Bolitho au cours de longues heures de quart à la mer ou pendant leurs rares moments de tranquillité dans l'entrepont. Elle répondait trait pour trait à ce qu'il avait imaginé. On se disait immédiatement qu'elle était bien jeune pour être la mère de Richard et trop fragile pour se retrouver si souvent abandonnée dans la grande demeure grise au bout de Pendennis Castle.

— Mère !

Bolitho se jeta dans ses bras et ils restèrent ainsi enlacés un long moment, sous l'œil de Dancer. C'était ce Richard qui était son ami, qu'il croyait si bien connaître, si habile à cacher ses sentiments derrière l'écran de ses calmes yeux gris. Ce garçon, qui avait les cheveux aussi noirs que les siens étaient clairs, qui était capable de montrer de l'émotion à la mort d'un ami, mais dont le combat avait fait un lion, on aurait dit un soupirant plutôt qu'un fils.

— Combien de temps resterez-vous ? demanda-t-elle à Dancer.

La question était certes courtoise, mais l'interpellé y perçut cependant un je ne sais quoi de raide.

— Quatre semaines, répondit Bolitho pour lui, et peut-être un peu plus longtemps si...

Elle l'arrêta en passant sa main dans ses cheveux :

— Je sais, Dick, ce célèbre « si ». Ce mot, c'est sans doute la Marine qui l'a inventé.

Et elle les prit tous deux bras dessus bras dessous.

— Mais tu seras à la maison pour Noël, et tu as un ami, voilà qui est parfait. Ton père est toujours aux Indes — elle soupira — et Felicity, qui s'est mariée, a suivi son mari cantonné à Canterbury.

Bolitho la contemplait, l'air grave. Il n'avait pensé qu'à lui, à sa joie de rentrer à la maison, à sa fierté pour tout ce qu'il avait accompli. Et pendant tout ce temps elle avait dû faire face, toute seule, ce qui était trop souvent la règle lorsque l'on épousait un Bolitho.

Sa sœur Felicity, âgée de dix-neuf ans, avait rencontré un jeune officier de la garnison. Pendant son absence, elle avait convolé et quitté la maison.

Bolitho s'était imaginé que seul Hugh, son frère aîné, serait absent. De quatre ans plus âgé, il faisait la fierté de son père et servait comme lieutenant sur une frégate.

— Mais comment va Nancy ? demanda-t-il timidement.

Le visage de sa mère s'éclaira soudain, ce qui lui rendit son âge véritable.

— Elle va très bien, Dick, mais elle est sortie faire une visite, malgré le mauvais temps.

Dancer se sentit soulagé. Il avait beaucoup entendu parler de Nancy, la cadette. Elle avait environ seize ans et, à en croire sa mère, c'était une véritable beauté.

Bolitho surprit sa réaction.

— Voilà une bonne nouvelle.

— Je vois trop bien ce que vous voulez dire, tous les deux ! fit-elle en éclatant de rire.

— Mère, je vais conduire Martyn à sa chambre.

Elle les regarda monter l'escalier bordé des portraits de leurs ancêtres.

— Lorsque le commis de la poste nous a annoncé que la *Gorgone* était à Plymouth, Dick, j'ai tout de suite su que tu arriverais. Et je n'aurais jamais pardonné au capitaine Conway de me priver de cette joie !

Bolitho songeait au capitaine, placide, d'un calme impressionnant en toutes circonstances. Il n'aurait jamais cru que cet homme fût sensible au charme féminin.

Dancer examinait un portrait à l'angle de l'escalier.

— Mon grand-père, Denziel. Il était avec Wolfe à la bataille de Québec, et je crois que c'était un grand homme. Parfois, je me demande même si je ne l'ai pas connu, tant mon père m'a parlé de lui.

— On a vraiment l'impression qu'il est vivant, fit Dancer, et en plus, il était contre-amiral, mazette !

Il suivit Bolitho dans le couloir. Le vent et le grésil fouettaient les fenêtres. Comme il faisait drôle, ce calme après l'agitation qui régnait en maîtresse sur le vaisseau, avec cette marée humaine, ses bruits et ses odeurs !

C'était toujours la même chanson, avec les aspirants : ils avaient l'estomac dans les talons, on les voyait s'agiter en tous sens, envoyés ici ou là. Au moins, il trouverait quelque repos à la maison, ne serait-ce que quelques jours, et, pour peu que Mrs. Tremayne y mît du sien, de quoi se remplumer.

Bolitho ouvrit enfin une porte.

— Une servante va monter tes bagages, Martyn — il cilla légèrement et ses yeux se perdirent dans le vague. Tu sais, je suis vraiment content que tu sois venu. Une ou deux fois, poursuivit-il non sans hésitation, j'ai bien cru que je ne reverrais jamais la maison. Alors, avec toi en plus...

Il se retira, et Dancer referma doucement la porte derrière lui. Il comprenait trop bien ce que ressentait son ami et fut tout remué d'avoir pu partager ce bref instant d'intimité.

Il se dirigea vers la fenêtre et essaya de deviner le paysage à travers les carreaux embués. À peine visible dans ce lugubre paysage d'hiver, on apercevait la mer, hachée de moutons : elle était toujours là, attendant patiemment les retrouvailles.

Il sourit et commença à se déshabiller : bon sang, elle pouvait bien attendre encore un peu !

— Alors, Martyn, que penses-tu de ce premier soir de liberté ?

Les deux aspirants étaient installés près d'une bonne flambée, jambes étendues, les yeux tout ensommeillés. Ils devaient cette douce torpeur autant à la chaleur ambiante qu'au superbe repas préparé par Mrs. Tremayne.

Dancer leva son verre et admira le rougeoiement des flammes de couleur à travers le porto. Il eut un large sourire de contentement.

— Ça tient du miracle !

Le dîner avait duré une éternité. La mère et la jeune sœur de Bolitho étaient partagées entre le désir de les interroger et celui de les laisser parler tout leur saoul. Bolitho songeait à tout ce qui s'était raconté autour de cette table : des récits d'aventures parfois un peu embellis, mais toujours authentiques.

Pour l'occasion, Nancy avait mis une robe neuve faite à Truro – la dernière mode de France. Sa mère avait froncé le sourcil : la coupe était bien un peu courte, mais cela faisait plus jeune sans être provocant.

Elle ressemblait davantage à sa mère que sa grande sœur, qui tirait plutôt du côté paternel. Elle avait ce joli sourire qui avait charmé le capitaine Bolitho lorsqu'il avait jeté son dévolu sur une jeune Écossaise.

Nancy avait visiblement fait forte impression sur Dancer, et Bolitho eut le sentiment que la réciproque était vraie.

Le bruit de la tempête s'était un peu calmé, le grésil avait cédé la place à la neige qui recouvrait les écuries et les communs d'un épais manteau blanc. Il n'y aurait pas grand monde dehors, par une nuit pareille, et Bolitho plaignait de tout son cœur la diligence qui devait s'en retourner à Penzance.

Le calme avait envahi la grande demeure : les domestiques étaient allés se coucher, les deux amis avaient toute licence pour bavarder ou s'assoupir, à leur convenance.

— Demain, nous irons faire un tour au port. Mais Mr. Tremayne me dit qu'il n'y a pas grand-chose d'intéressant à voir en ce moment.

La composante masculine du couple Tremayne était l'homme à tout faire et le majordome de la maison. Comme tous les autres occupants des lieux, il avait un certain âge. Plusieurs jeunes étaient tombés au combat, d'autres avaient préféré abandonner leur existence de paysan et avaient disparu au loin. À Falmouth, de toute éternité, on était ou marin ou paysan.

— Si le temps se dégage, on pourrait faire une balade à cheval, qu'en penses-tu ?

— A cheval ? reprit Bolitho en riant.

— A Londres, on ne passe pas sa vie en voiture, j'ai le regret de te le dire !

Leurs rires furent coupés net : on frappait à la porte, deux grands coups.

— Mais qui peut bien être encore dehors à une heure pareille ?

Dancer avait déjà bondi. Bolitho l'arrêta pour aller prendre un pistolet sur l'étagère :

— Attends un peu. Il vaut mieux être prudent, même ici.

Ils allèrent ouvrir la porte d'entrée et le vent glacé les saisit aussitôt.

C'était Pendrith, le garde-chasse de son père, qui habitait une chaumière près de la maison. Solidement bâti et d'aspect peu avenant, l'homme était redouté des rares braconniers de l'endroit.

— J'suis désolé de vous déranger, m'sieur — il montra sa canardière —, mais y a un gars qui vient de la ville ; le révérend Walmsley lui a dit qu'c'était la meilleure chose à faire.

— Entre donc, John.

Bolitho referma les lourdes portes derrière eux. La présence de cet homme, ses airs mystérieux, le mettaient mal à l'aise.

Pendrith prit un verre de brandy et alla se réchauffer près du feu. Son lourd manteau fumait comme un cheval de trait.

La chose devait être d'importance pour que leur recteur, ce vieux Walmsley, envoie un messager.

— Ce gamin a trouvé un cadavre sur le rivage, m'sieur. L'avait passé un bout de temps dans la flotte, pour sûr — il leva ses yeux tristes. C'était Tom Morgan, m'sieur.

Bolitho dut se mordre la lèvre :

— Quoi, le percepteur ?

— Ouais. Il a été tué avant d'être jeté à l'eau, c'est c'que le gosse a raconté.

Ils entendirent des pas dans l'escalier. Mrs. Bolitho descendait précipitamment, vêtue d'un peignoir de velours vert.

— Je m'en occupe, mère, lui dit Bolitho. Ils ont retrouvé Tom Morgan au bord de l'eau.

— Mort ?

— Assassiné, madame, dit Pendrith sans plus de façons.

Il se tourna vers Bolitho pour lui fournir d'autres détails :

— Vous voyez, m'sieur, avec les soldats qui sont partis et le seigneur qu'est à Bath, le vieux révérend a pensé à vous — une grimace. Vous êtes officier du roi, si on peut dire.

— Mais il y a sûrement quelqu'un d'autre ! s'exclama Dancer.

Le visage tout pâle mais l'air décidé, la mère de Bolitho tira sur le cordon de la sonnette.

— Non, et ils viennent toujours chez nous. Je vais dire à Corker de seller deux chevaux ; vous les accompagnerez, John.

— Je préférerais qu'il reste ici avec vous, fit tranquillement Bolitho — il lui saisit le bras. Ça va aller, ne vous en faites pas. Je ne pars pas sans biscuits, enfin, plus maintenant.

Ce qui se passait était assez inattendu. Une minute plus tôt, il tombait de sommeil, et maintenant, il était frais et dispos. Inquiet aussi, il n'y avait qu'à voir la tête que faisait Dancer.

— J'ai renvoyé le gamin surveiller le cadavre, reprit Pendrith, vous trouverez sûrement l'endroit facilement, m'sieur. C'est dans cette anse où vous avez chaviré en doris avec vot'frère, même que vous avez ramassé une bonne raclée !

Ce souvenir lui arracha l'esquisse d'un sourire.

Une des bonnes arriva enfin. Elle écouta les instructions de sa maîtresse et courut prévenir Corker, le cocher.

— Nous n'avons pas le temps de nous mettre en uniforme, décida Bolitho ; allons-y comme nous sommes.

Ils portaient des vêtements variés qu'ils avaient choisis au hasard ça et là dans les coffres de la maison. Dans une demeure qui était, qui avait toujours été, habitée par des officiers de marine, c'était bien le diable si l'on ne trouvait pas manteaux et pantalons de rechange.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient fin prêts. À défaut d'autre chose, la Marine leur avait au moins inculqué cela : la seule manière de rester en vie à bord consiste à ne pas relâcher un instant sa vigilance.

On entendit les sabots sur le pavé et Bolitho demanda :

— John, comment s'appelle ce garçon qui a découvert le cadavre ?

— C'est le fils du forgeron — il porta le doigt à la tempe : ça va pas trop bien là-dedans, il a ramassé un coup de lune.

Bolitho embrassa sa mère sur la joue ; elle était glacée.

— Allez vous coucher, je n'en ai pas pour longtemps. Demain, on enverra quelqu'un chez le juge à Truro, ou chez les dragons.

Ils sortirent et se mirent en selle. Il ne fallait pas traîner, avec toute cette neige.

On ne voyait que quelques rares lumières en ville et Bolitho se dit que les gens raisonnables restaient dans leur lit.

— Tu dois connaître presque tout le monde dans le coin, ou en être connu, non ? lui demanda Dancer. C'est ça qui fait une sacrée différence avec Londres !

Bolitho releva soigneusement le col de son manteau et poussa sa monture. C'était curieux que Pendrith se souvînt encore de cette histoire de doris. Son frère et lui se battaient sans arrêt. Hugh était déjà aspirant à l'époque, alors que lui-même attendait encore un embarquement. Leur père était entré dans une rage extrême, ce qui ne lui ressemblait guère. Pas à cause de cette bêtise, mais parce qu'ils avaient fait peur à leur mère. Et il est vrai qu'ils avaient reçu une de ces corrections dont on se souvient pour le restant de ses jours.

Ils entendirent bientôt la mer qui grondait contre la pointe en battant les récifs. Sous la neige, le paysage prenait un aspect féerique. D'étranges formes surgissaient de l'obscurité, les arbres laissaient tomber des paquets de neige dans un bruit sourd qui évoquait des pas.

Découvrir l'anse leur prit bien une heure ; ce n'était qu'une crique minuscule échancrée dans le rocher et qui se terminait par une petite plage en pente douce. Une lanterne à la main, le fils du forgeron attendait là en battant la semelle sur le sable mouillé pour tenter de se réchauffer.

— Tiens le cheval, Martyn, dit Bolitho en descendant de selle.

La bête était très nerveuse, comme il arrive souvent quand ces animaux flairent un mort. Le cadavre était étendu sur le dos, bras écartés, bouche grande ouverte. Bolitho dut prendre sur lui pour s'agenouiller près du corps.

— Tu l'as trouvé dans cet état-là, Tim ?

— Ouais, m'sieur, répondit-il en se tortillant, je cherchais euh, quoi, un truc...

Bolitho connaissait bien le forgeron. Sa femme l'avait quitté depuis belle lurette et il envoyait régulièrement son benêt de fils voir ailleurs quand il recevait une visite galante. On racontait que, dans une crise de rage, il avait battu son fils encore bébé et que l'enfant en était resté un peu demeuré.

Le garçon eut un soudain retour :

— Et ses poches étaient vides, m'sieur, quoi, juste une pièce.

— C'est bien lui ? demanda Dancer.

— Ouais, fit Bolitho en se relevant, on l'a égorgé.

Les côtes de Cornouailles étaient célèbres pour leurs contrebandiers, mais ils s'en prenaient rarement aux agents du fisc. Le seigneur n'était pas là, il n'y avait pas de magistrat sur place, cela signifiait donc qu'il fallait s'adresser à Truro ou même pire.

Il se souvint de ce qu'avait raconté le garde-chasse et conclut à l'intention de Dancer :

— Eh bien, cher ami, il semble que nous ne soyons pas exactement en permission.

— C'était sans doute trop beau pour durer, observa simplement Dancer, qui essayait de calmer les chevaux, tu crois que tu peux t'en sortir ?

— Va à l'auberge, ordonna Bolitho au gosse, et dis au patron de venir avec quelques hommes. On aura aussi besoin d'un char à bras.

Il se tut un instant pour le laisser s'imprégnier de ce qu'il venait de dire.

— Tu crois que tu y arriveras ?

— J'crois bien qu'si, répondit le gosse en hochant mécaniquement du chef – il se gratta la tête. Ça fait déjà une paye que j'suis là.

Dancer se baissa pour lui glisser une pièce :

— Ça, c'est pour ta peine, euh, Tim.

Il s'éloigna en marmonnant, mais Bolitho le héla :

— Et ne la donne pas à ton père, compris ?

Puis, s'adressant à Dancer :

— Tu ferais mieux d'entraver les chevaux et de me donner un coup de main. La marée monte et si nous restons sans rien faire, dans une demi-heure, le cadavre sera dans l'eau.

Ils tirèrent en haut de la plage le corps raide comme du bois. Bolitho songeait à tous ceux qu'il avait déjà vus mourir, hurlant et jurant au plus fort d'un combat. C'était un spectacle terrible, mais il était encore bien plus ignoble de mourir ainsi, tout seul, sans aucun secours possible, et d'être jeté à la mer comme un vulgaire déchet.

Les secours finirent par arriver et l'on transporta le corps pour le déposer à l'église. Le temps de prendre un petit remontant à l'auberge, il faisait presque jour.

Les chevaux ne firent pratiquement aucun bruit quand ils rentrèrent chez eux, mais Bolitho savait bien que sa mère les entendrait tout de même et serait là pour les accueillir.

— Non, mère, retournez vous coucher, lui dit-il quand elle se précipita vers lui.

Elle le regarda avec un petit sourire bizarre :

— Ça fait du bien d'avoir un homme à la maison !

II

Le vengeur

Bolitho et Dancer pénétrèrent dans l'entrée, essuyèrent leurs bottes couvertes de neige et de boue. Ils tremblaient de tous leurs membres après cette chevauchée.

La neige tombait de plus en plus dru, les ajoncs et autres arbustes pointaient dans le manteau neigeux comme les touffes de crin d'un matelas éventré.

— On dirait que nous avons de la compagnie, Martyn.

Il avait immédiatement remarqué la voiture stationnée dans la cour : Corker et son aide s'occupaient d'une jolie paire de chevaux. Les armes peintes sur la portière étaient celles de Sir Henry Vyvyan, qui possédait des terres jusqu'à une dizaine de milles dans l'ouest de Falmouth. Homme riche et puissant, c'était également un magistrat respecté.

Ils le trouvèrent debout près d'une flambée, occupé à observer Mrs. Tremayne qui mettait la dernière touche à un vin chaud. Elle avait une recette à elle, à base de sucre, d'épices et de blanc d'œuf battu.

Vyvyan était un homme d'une carrure impressionnante et, lorsqu'il était plus jeune, Bolitho avait une peur bleue de lui. C'était un homme grand, aux épaules carrées, au nez aquilin, mais dont toute la belle prestance était gâtée par un grand cache noir qui couvrait son œil gauche. Il portait une terrible cicatrice qui lui allait du nez à la joue en passant par l'œil. Quelle que fût l'origine de cette blessure, le globe avait dû être arraché comme par un hameçon.

Et celui qui restait fixait les deux aspirants.

— Ravi de vous voir, dit-il d'une voix grave.

Puis, avec un regard à la mère de Bolitho assise un peu plus loin près d'une fenêtre :

— Vous devez être fière de lui, madame.

Bolitho savait fort bien que Vyvyan n'était pas homme à perdre son temps en visites inutiles. En fait, c'était quelqu'un d'assez mystérieux, encore que personne ne mît en cause sa manière d'exercer la justice envers les brigands et autres vagabonds, que ce fût sur ses terres ou ailleurs. Quelques-uns racontaient qu'il avait fait fortune en pratiquant la guerre de course sur les côtes françaises et espagnoles. D'autres évoquaient des histoires de trafic d'esclaves et de rhum. Pour Bolitho, tous avaient probablement tort.

La mort du receveur des impôts leur paraissait maintenant irréelle, après cette longue promenade à cheval sur la route côtière. Déjà deux nuits qu'ils avaient trouvé le cadavre veillé par le fils du forgeron. Cela leur semblait un mauvais rêve, et le ciel redevenu clair avait chassé les ombres qui planaient sur les collines.

— Voici ce que je me suis dit, madame, reprit Vyvyan : avec le seigneur Roxby qui est parti se reposer en famille à Bath et les soldats qui font les jolis cœurs à nos frais, qui d'autre que moi pouvait prendre cette affaire en main ? Je considère que c'est mon devoir, d'autant que ce pauvre Tom Morgan était l'un de mes métayers. Il habitait à la sortie de Helston, c'était un homme tout à fait honorable. Il va nous manquer, et je ne parle pas seulement de sa famille.

Bolitho observait sa mère qui se cramponnait à ses accoudoirs : elle était visiblement rassérénée par l'arrivée de Sir Henry, qui aurait au moins le mérite de ramener un peu de sécurité et de tuer les rumeurs dans l'œuf. Bolitho en avait entendu de belles depuis deux jours : vagues histoires de contrebandiers, sornettes de sorcières qui se répandaient dans les petits villages de pêcheurs. Plus que tout, elle était soulagée de voir Vyvyan prendre les choses en main à la place de son fils.

Vyvyan accepta le gobelet de vin que lui tendait Mrs. Tremayne.

— Que Dieu me damne, madame, mais si Mrs. Bolitho ne m'était pas aussi chère, je vous embaucherais immédiatement chez moi ! Personne ne sait faire le vin chaud comme vous !

Dancer toussota pour attirer l'attention.

— Que comptez-vous faire exactement, monsieur ?

— C'est tout vu, mon garçon.

Il parlait comme quelqu'un qui a l'habitude de prendre rapidement ses décisions et de s'y tenir.

— Dès que j'ai entendu parler de cette histoire, j'ai fait porter un message à Plymouth. L'amiral est de mes amis — l'unique paupière cligna —, et il m'est revenu que vous vous étiez montrés fort efficaces contre ces *gentilshommes* contrebandiers.

Bolitho s'imaginait la *Gorgone*, au bassin pour carénage, ensevelie sous la neige. Les choses prenaient toujours plus de temps que prévu, et le capitaine Conway serait peut-être bien contraint de prolonger les permissions. Après tout, lorsqu'elle reprendrait la mer, la *Gorgone* risquait fort de ne pas revoir le pays avant plusieurs années.

— L'amiral va envoyer un bâtiment pour s'occuper de cette affaire, ajouta Vyvyan. Je trouve absolument inadmissible que des crapules commettent des meurtres sur « mes » côtes !

C'est vrai, se dit Bolitho, les terres de Vyvyan couraient jusqu'à la mer, du cap Lizard jusqu'aux Manacles ou à peu près. C'était une côte particulièrement hostile, il fallait être un fameux contrebandier pour oser débarquer là et risquer de subir la sévérité de Vyvyan.

— Je vous suis très reconnaissant, Sir Henry, fit Bolitho en se tournant vers sa mère, dont la pâleur était encore accentuée par la blancheur de la neige.

Vyvyan la contemplait, tout attendri :

— Quand je pense à votre mari qui ose vous abandonner ! Je vais prendre soin de vous, même si je ne suis qu'un abominable vilain !

Cela la fit rire.

— Je le lui répéterai quand il rentrera, cela suffira peut-être à lui faire abandonner la mer.

Vyvyan termina son gobelet :

— Bon, il faut que j'y aille. Dites à cet imbécile de cocher de se tenir prêt, je vous prie. Non, n'en faites rien, madame. L'Angleterre aura besoin de tous ses marins avant peu : ni les Espagnols ni les Français ne sont décidés à nous laisser tranquilles. Mais peu importe ! poursuivit-il à l'adresse des deux

aspirants et dans un éclat de rire, avec des gens comme vous, je crois que nous pouvons dormir tranquilles !

Un salut à Mrs. Bolitho, une grande claque dans le dos des garçons, il sortit sans plus de manières et appela son cocher.

— Ce type doit être complètement sourd ! ricana Dancer.

— Il est l'heure de souper, dit Bolitho à sa mère, nous mourons de faim !

— C'est prêt, rassure-toi, la visite de Sir Henry n'était pas prévue.

Et deux jours passèrent.

Le lendemain, le garçon de la poste, qui s'était arrêté pour boire quelque chose de chaud, les prévint incidemment qu'un navire avait été signalé à l'entrée de Carrick Roads. Le vent avait faibli, et Bolitho savait bien que le bâtiment ne serait pas au mouillage avant une bonne heure. Il demanda au postier de lui fournir des détails.

— Un bâtiment de la Marine royale, monsieur, j'crois qu'c'est un cotre.

Un cotre, sans doute l'un des bâtiments utilisés par les douanes, ou plus probablement un auxiliaire de la Marine.

— On va voir ?

— J'arrive, fit Dancer en cueillant son manteau.

La mère de Bolitho leva les bras au ciel :

— Mais c'est incroyable, tu n'es pas plutôt rentré de mer que tu ne songes qu'à repartir ! Tu es bien comme ton père, tiens !

Il faisait un froid de gueux, mais, le temps d'arriver au port, ils étaient tout rouges. Une nourriture abondante, un sommeil régulier, de l'exercice, et voilà le résultat.

Ils s'arrêtèrent au bout de la jetée et regardèrent le bâtiment qui gagnait lentement son mouillage : soixante-dix pieds, un beaupré de vingt, l'air plutôt lourdaud, un seul mât. Mais Bolitho avait déjà vu ce genre de bâille : convenablement armée, elle pouvait serrer cinq quarts du vent, quel que fût le temps. Elle portait deux voiles carrées, grand-voile et hunier. Un foc et une trinquette complétaient le gréement, mais Bolitho savait qu'elle pouvait porter encore davantage de toile en cas de besoin.

Le cotre venait lentement dans le lit du vent, l'équipage affalait la toile et se préparait à mouiller. Seuls la flamme et le pavillon écarlate tranchaient sur le ciel gris. Bolitho en était tout remué, comme chaque fois qu'il voyait un des siens, fût-il aussi modeste. Il n'avait peut-être qu'une poignée de canons, il n'arborait pas les ornements ni la figure de proue d'un véritable bâtiment de guerre, ce n'en était pas moins un commandement à part entière.

L'ancre tomba dans l'eau et l'on descendit aussitôt une embarcation dans le concert habituel de palans.

Ils entendaient, se répercutant sur l'eau, les trilles des sifflets, les ordres, et imaginaient sans peine tout ce qui se passait à bord. Cette modeste coque de soixante-dix pieds parvenait tout de même à embarquer soixante hommes dont on se demandait comment ils pouvaient bien se nourrir, dormir, dans un espace aussi réduit. Il leur fallait partager la maigre place disponible avec les câbles d'ancre, l'eau, les provisions, les munitions, la poudre. Cela ne laissait guère d'espace vital.

Le canot était à l'eau. Bolitho repéra un pantalon blanc et une vareuse bleu marine : le commandant descendait à terre.

Le cotre évitait et Bolitho réussit à lire son nom sur le tableau incliné : le *Vengeur*, un nom qui aurait bien plu à ce malheureux percepteur.

Une petite poignée de badauds s'était rassemblée sur le quai pour admirer le nouvel arrivant. Les gens qui vivent près de la mer n'aiment pas trop voir accoster un bâtiment de Sa Majesté, quelle que soit sa taille.

L'embarcation crocha en bas des marches, et un robuste marin courut à lui, qui le salua.

— Monsieur l'aspirant Bolitho, monsieur ?

Dancer se moqua de lui :

— Toi alors, Dick, on te reconnaît même quand tu n'es pas en uniforme !

— Mon capitaine désire vous parler, ajouta le marin.

N'y comprenant toujours rien, ils se dirigèrent vers l'escalier et reconnurent à son chapeau le capitaine du *Vengeur* qui montait les marches humides.

— Hugh ! s'exclama Bolitho.

Son frère le regarda sans surprise apparente :

— Eh oui, Richard !

Il salua Dancer d'un signe de tête et appela son bosco :

— Retournez à bord et présentez mes compliments à Mr. Gloag. Je le ferai prévenir si j'ai besoin du canot.

Bolitho était la proie de sentiments mêlés et ne comprenait pas très bien ce qui se passait. Il croyait Hugh à bord d'une frégate. Son frère avait beaucoup changé : la bouche était plus dure, la mâchoire s'était assurée, la voix avait pris de l'autorité. Pour le reste, il était bien le même. Ses cheveux attachés par un petit ruban, aussi noirs que les siens, rappelaient les portraits de leurs ancêtres. Le regard était décidé, les yeux délavés par les longues heures de quart. Il montrait toujours cette assurance qui les avait parfois conduits à s'opposer.

Ils s'éloignèrent ensemble, et Hugh jeta à peine un regard aux spectateurs.

— Comment va notre mère ? — il avait l'air ailleurs.

— Elle sera ravie de te voir, ça lui fera un vrai Noël.

— Je crois savoir que vous avez passé quelque temps ensemble sur cette vieille *Gorgone* ? demanda Hugh à Dancer.

Bolitho avait du mal à ne pas sourire : c'était bien lui, cette espèce de doute systématique.

— Oui, en avez-vous entendu parler, monsieur ?

— Passablement, oui — Hugh pressa un peu le pas. J'ai vu l'amiral à Plymouth et j'ai parlé à votre capitaine.

Il s'arrêta devant le grand portail et contempla leur maison comme s'il la découvrait pour la première fois.

— Autant que je vous prévienne tout de suite, vous avez été placés sous mes ordres, le temps de régler cette sale affaire et de compléter mon équipage.

Bolitho lui en voulait de cette rudesse et en était gêné pour Dancer.

— Compléter ton équipage ?

— Ouais, répondit tranquillement son frère, j'ai dû envoyer mon second et quelques hommes armer une prise, la semaine dernière. La Marine a du mal à trouver les officiers et les hommes dont elle a besoin, Richard, même si tu es inconscient

de ces problèmes. Il y a peut-être du soleil en Afrique, mais ici, c'est la dure réalité !

— C'est toi qui a proposé nos noms ?

Hugh eut un haussement d'épaules.

— Votre capitaine m'a indiqué que je vous trouverais tous deux ici. Vous êtes disponibles, tu connais le coin, c'est l'essentiel, non ? Il m'a tout de suite donné son accord.

Mais ils oublièrent vite ces désagréments en voyant l'air de leur mère.

— C'est marrant, Dick, lui glissa Dancer, ton frère a tout d'un officier expérimenté.

— Pour ça, oui ! grommela Bolitho.

Il observa son frère qui accompagnait leur mère au salon. Lorsqu'elle en sortit, elle ne riait plus du tout.

— Je suis désolée, Dick, et pour vous aussi, Martyn.

— Ne vous faites pas de souci, la rassura Dancer, nous sommes habitués aux impondérables.

— Cependant...

Elle se retourna en voyant Hugh entrer, un verre de brandy à la main.

— ... cependant, il s'agit d'une affaire sérieuse et ce n'est que le sommet de l'iceberg. Dieu sait ce que fabriquait ce malheureux Tom Morgan quand on l'a tué, mais un percepteur ne devrait jamais agir seul.

Et, s'adressant à Bolitho :

— C'est bien pire que de la contrebande. Au début, nous avons cru que le mauvais temps était en cause, les naufrages sont habituels dans les parages.

Bolitho sentit un frisson : c'était donc cela, des naufrageurs. Les pires criminels qui soient !

Son frère poursuivit :

— Beaucoup de navires marchands ont été perdus ces derniers temps, et avec de belles cargaisons : de l'argent et de l'or, des alcools, des épices rares. Il y en a assez pour nourrir une ville entière ou même pour entretenir une véritable armée.

Il eut un haussement d'épaules, comme irrité de devoir fournir toutes ces explications :

— Mon devoir consiste à mettre la main sur ces assassins et à les déférer aux autorités. Le pourquoi et le comment ne sont pas du ressort d'un officier du roi.

— Mais enfin, des naufrageurs ! intervint sa mère. Comment peuvent-ils faire des choses aussi horribles ? Tuer et détrousser de pauvres marins...

Hugh sourit :

— Ils voient que leurs maîtres font fortune en mettant la main sur les navires qui se jettent sur leurs côtes, alors, l'envie a tôt fait de prendre le pas sur la raison.

— Mais, s'insurgea Dancer, il n'y a rien de commun entre une fortune de mer et un massacre à terre, monsieur !

— C'est bien possible, fit Hugh. Ce n'est pourtant pas l'avis de ceux qui sont maintenus à l'écart du commerce.

— Tout le monde doit savoir que vous êtes arrivé, à présent, monsieur.

— Je vais semer quelques indices, lui répondit Hugh, faire quelques vagues promesses. Il y en a bien qui me donneront quelques tuyaux, ne serait-ce que pour le plaisir de voir le *Vengeur* s'en aller !

Voilà qui ne ressemble guère à la Marine que je connais, songeait Bolitho : un officier qui paie les gens pour obtenir les renseignements dont il a besoin et qui agit à sa guise sans en référer à personne...

La porte s'ouvrit et Nancy se jeta au cou de son frère.

— Hugh ! Alors, tout le clan est réuni !

— Mais tu es devenue une jeune fille, enfin, presque ! fit-il en la tenant à bout de bras pour mieux l'admirer.

Son attendrissement ne dura guère :

— Nous appareillerons avec la marée, je vous suggère de retourner au port et de trouver une barcasse.

Et, se tournant vers sa mère :

— Ne vous en faites pas, j'ai de l'expérience en la matière.

Nous serons ici le jour de Noël ou je ne m'y connais pas.

Bolitho se rendit dans sa chambre. Des bribes de conversation filtraient à travers la porte :

— Mais enfin, Hugh, pourquoi ? Tu réussissais merveilleusement sur ton bâtiment, on disait que ton capitaine était tellement content de toi !

Bolitho hésita : il ne voulait pas jouer les indiscrets, mais il avait tout de même bien envie de savoir ce qui se disait.

— J'ai quitté le *Laërte*, répondit sèchement Hugh, et on m'a proposé un commandement. Le *Vengeur* n'est certes pas grand-chose, mais c'est mon bâtiment. J'aurai autorité sur les hommes des impôts et les cotres des douanes. Je ne regrette rien.

— Mais pourquoi donc as-tu pris cette décision ?

— Bon, mère, si vous voulez tout savoir, c'était une occasion inespérée. Il m'est arrivé un petit ennui...

Elle se mit à sangloter, et Bolitho dut se retenir pour ne pas se précipiter. Il entendit Hugh ajouter : « Une affaire d'honneur. »

— Tu n'as pas tué quelqu'un en duel ? Oh, Hugh, mais que va dire ton père ?

Hugh eut un petit rire :

— Non, rassure-toi, je ne l'ai pas tué, juste une éraflure.

Les sanglots étaient étouffés, il avait dû la prendre dans ses bras pour la consoler.

— ... et père n'en saura rien, sauf si tu lui en parles, d'accord ?

— Mais que se passe-t-il ? demanda Dancer qui venait d'apparaître en haut des marches.

— Mon frère a le sang chaud, lui dit Bolitho en riant, j'ai l'impression que c'est une histoire de femme.

— A Saint-James, lui raconta Dancer, il y a sans arrêt des duels, des morts et des blessés. Le roi l'interdit formellement, mais ça n'y change absolument rien.

Ils s'aidèrent mutuellement à faire leurs coffres. Ils auraient pu demander ce service à Mrs. Tremayne, mais elle aurait fondu en larmes, même s'ils lui avaient promis de revenir très vite.

Lorsqu'ils descendirent enfin, Hugh avait disparu.

Bolitho embrassa sa mère, Dancer lui serra la main en ajoutant :

— Si je ne dois jamais revenir ici, sachez cependant que je considère cette visite comme un souvenir inoubliable.

— Merci, Martyn, vous êtes un bon garçon. Et faites bien attention à vous.

Deux marins attendaient à la porte pour porter leurs coffres à bord.

Bolitho ne put s'empêcher de sourire : Hugh était sûr qu'ils viendraient, c'était tout lui.

En traversant la place, ils passèrent devant l'auberge et Dancer s'exclama :

— Regarde, Dick, la diligence !

Ils s'arrêtèrent pour l'observer qui s'ébranlait dans un grand coup de trompe. Elle repartait pour Plymouth, avec le même coche, le même garde armé.

Bolitho soupira.

— Il vaut mieux qu'on embarque sur le *Vengeur*, la cuisine de Mrs. Tremayne aurait fini par me rendre amorphe.

Le dos courbé, ils reprisent leur chemin vers la mer.

III

Comme un oiseau

Le trajet pour aller à bord avait été passablement agité et Bolitho trouva le *Vengeur* étonnamment stable pour un bâtiment de cette taille. Il soufflait un vent glacé, il avait du mal à garder son chapeau. Il s'arrêta un instant près de la descente pour admirer le mât unique, le pont dégagé qui brillait comme un sou neuf. Les pavois étaient percés des deux bords pour les dix pièces de six livres. Il nota en outre, à l'avant comme à l'arrière, près de la lisse, les emplacements réservés aux pierriers. Un petit bâtiment, certes, mais qui était solidement armé.

Une silhouette se détacha d'un groupe de marins au travail et s'approcha des deux aspirants. C'était un géant, aussi large que haut, et sa figure hâlée le faisait ressembler plutôt à un Espagnol qu'à un Anglais.

— ... 'tendu parler de vous, fit-il d'une voix de basse taille, et il leur tendit son énorme main couturée. Je m'appelle Andrew Gloag, c'est moi le patron.

Bolitho lui présenta Dancer. Quel insolite rapprochement, cette silhouette filiforme de l'aspirant et cette énorme stature, carrée dans son manteau bleu marine ! Avec un nom pareil, Gloag devait être écossais, mais il avait un accent du Devon à couper au couteau.

— Feriez mieux de passer à l'arrière, messieurs — du pouce, il leur indiqua la terre. On va lever l'ancre, à voir l'humeur du capitaine.

Il fit un grand sourire, révélant ainsi une bouche considérablement édentée.

— J'espère que vous n'êtes pas comme lui, je ne me vois pas trop en supporter deux de cet acabit !

Et il les poussa vers la descente dans un grand éclat de rire :

— Je vous suggère de vous installer.

Il les laissa et mit ses mains en porte-voix :

— Eh toi, là-bas, espèce de bon à rien, active-toi un peu ! Tu vas me prendre un tour sur ce bout, sinon je t'étripe pour le dîner !

Bolitho et Dancer s'affalèrent en bas de l'échelle étroite et réussirent péniblement à se frayer un chemin sous les barrots jusqu'à une petite chambre tout à l'arrière. Ils avaient le sentiment de se faire engloutir par le *Vengeur*, ses odeurs, ses bruits. Certains leur étaient déjà familiers, d'autres moins. Le cotre ressemblait plus à un navire de commerce qu'à un bâtiment de guerre, mais il avait sa personnalité propre, comme cet Andrew Gloag dont la grosse voix devait dominer les bruits du vent autant que le choc des pichets de bière. Il était le patron et s'occupait de tout à bord. Il ne commanderait sans doute jamais un vaisseau comme la *Gorgone*, mais ici, il était maître chez lui.

On avait effectivement du mal à l'imaginer travaillant en bonne harmonie avec Hugh. Son frère, pourquoi avait-il toujours cette impression vague de ne pas vraiment le connaître ?

Hugh n'était plus tout à fait le même, c'était évident : plus dur, plus méfiant aussi, à supposer que ce fût possible. En fouillant un peu, on devinait un homme malheureux.

Dancer poussa son coffre dans un coin disponible et s'y assit. Même ainsi, sa tête touchait presque le plafond.

— Alors, que penses-tu de tout ça, Dick ?

Bolitho écoutait craquer le bois, le gréement humide grincer et racler. Le bâtiment s'animerait une fois qu'ils auraient passé les Roads.

— Naufrageur ou contrebandier, c'est du pareil au même, j'ai toujours pensé que l'un n'allait pas sans l'autre, Martyn. Mais pour envoyer ainsi le *Vengeur*, l'amiral doit avoir ses raisons.

— J'ai entendu ton frère raconter que son second était parti à bord d'une prise, Dick. Je me demande ce qui est arrivé au commandant précédent. Il semble avoir un don certain pour se

débarrasser des gens ! – son sourire s'effaça. Je suis désolé, je viens de dire quelque chose de stupide !

Bolitho lui posa la main sur l'épaule.

— Mais non, tu as raison, c'est dans sa nature.

On entendit des avirons grincer contre le bordé, et les salves d'injures de Mr. Gloag redoublèrent.

— Les canots poussent, grimaça Bolitho, Hugh va bientôt arriver.

Le lieutenant Hugh Bolitho mit plus longtemps que prévu.

Trempé par les embruns, le visage renfrogné, il était visiblement de fort méchante humeur.

Arrivé dans sa chambre, il se laissa choir sur un banc et déclara sèchement :

— Je désire être accueilli par mes officiers lorsque je monte à bord. On n'est pas sur un bâtiment de ligne, ici, jeta-t-il aux aspirants, il n'y a pas dix hommes pour faire la moindre chose. À mon bord, c'est...

Il se retourna à l'arrivée d'un matelot terrorisé.

— Mais, bon Dieu, où étais-tu passé, Warwick ? – et sans attendre la réponse : Apporte-moi du brandy et quelque chose de chaud à avaler.

L'homme s'esquiva sans attendre.

— A bord d'un bâtiment de Sa Majesté, continua-t-il, un peu calmé, tout a de l'importance et vous devez toujours donner l'exemple.

— Je suis désolé, dit Bolitho, je pensais que nous étions seulement mis à disposition...

— Détachés, embarqués de force, volontaires, répliqua son frère en souriant, je n'en ai rien à faire. Vous êtes mes officiers, jusqu'à preuve du contraire. Il y a du boulot.

Il leva les yeux en voyant Gloag s'encadrer dans la porte, comme un énorme bossu de conte de fées.

— Asseyez-vous donc, monsieur Gloag, on va prendre un verre avant l'appareillage. Tout se passe bien ?

Le patron ôta son chapeau cabossé, découvrant ainsi un crâne aussi chauve qu'un caillou. Comme pour compenser ce manque, la peau du cou et des joues était épaisse comme du cuir.

— Richard, tu rempliras les fonctions de second, reprit son frère, et Mr. Dancer t'assistera. Avec deux moitiés d'homme, on arrivera peut-être à faire le compte — il s'esclaffa de sa propre plaisanterie.

Sentant la tension qui régnait dans l'air, Gloag essaya de dévier la conversation :

— J'ai entendu dire que vous aviez commandé un brick à vous deux, un jour que vos lieutenants étaient malades ou blessés, c'est vrai, ça ?

— Ouais, monsieur, répondit fièrement Dancer, le regard soudain brillant, le *Sandpiper*. Dick a pris le commandement comme un ancien !

— Parfait, le brandy arrive, fit Hugh, avant de marmonner comme pour lui-même : On n'a pas besoin de tous ces héros à bord, merci bien.

Bolitho sut qu'ils venaient de remporter une petite victoire sur son frère et ses sarcasmes.

— Qu'en est-il de tous ces contrebandiers, monsieur Gloag ? demanda-t-il au patron.

— Oh, y a un peu de tout, de l'alcool et des épices, de la soie et toutes ces trucs qu'aiment les riches. Mr. Pyke est sûr qu'on va bientôt mettre la main dessus.

— Pyke ? demanda Dancer.

— C'est mon bosco, répondit Hugh en poussant les verres sur la table, un forban repenti, mais il s'est amendé et a décidé de servir le roi.

Et levant son verre :

— A votre santé, messieurs.

Le dénommé Warwick, qui faisait également office de maître d'hôtel, apporta une lanterne et la suspendit soigneusement à une membrure.

Bolitho portait son verre à ses lèvres lorsqu'il vit un éclair d'inquiétude passer dans les yeux de Dancer. Baissant alors le regard, il aperçut une tache sombre sur le bas de Hugh. Il en avait beaucoup vu de semblables depuis un an : du sang. Il imagina d'abord qu'il était blessé ou qu'il s'était égratigné la jambe en montant à bord. Puis il croisa le regard de son frère et y lut un mélange d'appréhension et d'appel au secours.

Il y eut un bruit de pas au-dessus ; Hugh reposa soigneusement son verre sur la table.

— Vous ferez le quart à tour de rôle. Une fois que nous aurons franchi la pointe, nous continuerons plein sud pour avoir de l'eau. J'ai déjà quelques renseignements, mais pas suffisamment. Nous resterons feux masqués, pas un mot de trop. Mes gens connaissent leur métier, la plupart d'entre eux sont d'anciens pêcheurs et ils sont agiles comme des chats. Je veux pourchasser ces naufrageurs ou ces contrebandiers, peu importe, sans plus tarder et avant que les rumeurs circulent. C'est déjà arrivé par le passé, à ce qu'on m'a dit, et, même en temps de guerre, ce petit *commerce* continue comme devant, et des deux côtés.

Gloag attrapa son chapeau et se dirigea vers la porte :

— Je m'occupe des derniers préparatifs, monsieur.

Hugh ordonna à Dancer :

— Accompagnez-le donc, vous vous familiariserez avec le plan de pont. Ce n'est pas la *Gorgone*.

Comme Dancer prenait congé, il ajouta lentement :

— ... ni le *Sandpiper*, j'allais oublier !

Seuls pour la première fois, les deux frères restèrent un bon moment sans rien dire.

Bolitho devinait ce que pouvait ressentir Hugh : il se durcissait pour affronter ce premier commandement, fût-il temporaire. Mais, quand on se retrouvait seul ainsi, à seulement vingt et un ans, c'était parfaitement compréhensible. Il y avait autre chose : de l'anxiété, une certaine dureté qui transparaissait dans son regard.

Il ne tarda pas à être éclairé. L'air de ne pas y toucher, Hugh lui demanda négligemment :

— Tu as remarqué cette tache ? Sale histoire, mais on n'y peut rien. Je compte sur toi, tu ne diras rien ?

Bolitho s'efforçait de rester impassible :

— Parce que tu crois nécessaire de me le demander ?

— Non, pas du tout, je suis désolé – il se servit machinalement un autre verre de brandy. Une petite histoire à régler, c'est tout.

— Ici ? À Falmouth ? - Bolitho faillit se lever. Et mère ?

— C'est en partie à cause d'elle, un fou qui voulait se venger pour une autre affaire.

— Cette affaire pour laquelle tu as débarqué du *Laërte* ?

— Il voulait de l'argent, fit-il en regardant ailleurs, et je lui ai répondu de la seule manière qui convienne quand on est homme d'honneur.

— Tu l'as provoqué – il guettait un aveu de culpabilité qui ne vint pas. Et tu l'as tué.

Hugh sortit de sa montre et l'approcha de la lanterne.

— Eh bien, la seconde hypothèse est exacte, et qu'il aille au diable !

Bolitho hochait tristement la tête.

— Un jour, tu feras une bêtise de trop et...

Hugh sourit pour la première fois. Il était apparemment soulagé d'avoir pu partager son secret.

— En attendant ce triste jour, cher jeune frère, il faut se mettre au boulot. Monte donc sur le pont et va réveiller un peu les hommes. Nous lèverons l'ancre avant la nuit, je ne vais pas risquer de me transformer en allumettes sur la pointe Saint-Anthony à cause de toi !

Le temps s'était considérablement aggravé et le vent le gifla lorsqu'il émergea du panneau. Des silhouettes s'activaient ça et là, le glissement des pieds nus sur le pont humide faisait penser à des phoques. Malgré bourrasque et embruns, les hommes ne portaient que des chemises à carreaux et de larges pantalons blancs, apparemment insensibles aux intempéries.

Bolitho dut s'éloigner d'un bond : le canot passait par-dessus la lisse et arrosa copieusement les hommes des palans. Il aperçut Pyke, le bosco, qui dirigeait la manœuvre. On pouvait fort bien se l'imaginer en agent des impôts, lui aussi. Il avait l'air fuyant, pour ne pas dire faux jeton, le contraire même de tout ce qu'il avait vu jusqu'ici en matière de bosco.

Il lui faudrait un certain temps pour s'y faire. Des hommes s'affairaient autour des cabillots et des filins comme s'ils avaient peur de les voir pris par le gel.

La nuit n'allait plus tarder à tomber : la côte toute proche s'estompait déjà, on ne distinguait plus la forme des remparts de Pendennis et de Saint-Mawes.

— Trois hommes à la barre franche, les gars ! cria Gloag. Elle va être aussi excitée que la fille du pasteur quand on aura mis les voiles !

Quelqu'un éclata de rire, ce qui était toujours bon signe. Gloag leur faisait peur, mais ils le respectaient.

— Dick, le capitaine arrive, lui glissa Dancer.

Bolitho se retourna. En dépit du mauvais temps, il ne portait ni manteau ni ciré. Ses insignes de lieutenant se détachaient en blanc sur son col, il portait crânement son chapeau.

Bolitho le salua.

— Le patron m'a rendu compte que nous étions prêts à appareiller, monsieur.

Il se surprenait lui-même de prononcer aussi facilement cette formule réglementaire. Frère ou pas frère, c'était la procédure en vigueur dans la Marine.

— Très bien, rappelez au poste de manœuvre, je vous prie, et faites déraper. Nous établirons tout de suite foc et grand-voile, et je verrai comment ça se passe. Une fois que nous aurons arrondi la pointe, je veux établir trinquette et hunier.

— Des ris, monsieur ?

Hugh réfléchit un instant :

— Nous verrons.

Bolitho se précipita à l'avant. Avec ce vent, il était difficile de croire que le *Vengeur* pût porter autant de toile sur son unique mât.

Les hommes de cabestan appuyèrent sur leurs anspects, les cliquets métalliques entonnèrent leur mélodie. Il voyait l'ancre comme s'il y était, les pattes qui labourent le fond puis s'arrachent enfin à la vase. Cela lui revenait comme une rengaine à chaque appareillage.

Il fut brutalement arraché à ses rêveries ; son frère l'appelait d'une voix sans réplique :

— Monsieur Bolitho ! Plus de monde à la grand-voile ! Il faut haler là-dessus !

Gloag tapait des mains.

— Le vent adonne un poil, monsieur, ça va nous aider à sortir !

Sa figure souriante ruisselait d'embruns.

Bolitho retourna à l'arrière en passant par-dessus des palans d'affût et quelques grosses glènes. Les hommes et les officiers mariniers qu'il croisait lui étaient inconnus. Le câble montait toujours dans l'écubier, il avait fallu mettre plus de monde au cabestan, la mer commençait à battre le bordé comme si le *Vengeur* voulait manifester qu'il était prêt à partir.

— Une nuit rêvée pour mettre les voiles, monsieur ! fit le bosco qui s'était approché de lui.

Il ne se donna pas la peine d'expliciter davantage, mais dessina un cercle en l'air en ajoutant :

— Virée à pic, monsieur !

Et tout se précipita. L'ancre maintenant libérée, les marins se ruèrent sur l'énorme grand-voile bômée comme si leur vie en dépendait. Bolitho dut reculer en toute hâte pour éviter le foc qui faseyait violemment.

Pyke cria :

— Haute et claire, monsieur !

L'effet fut immédiat. Le *Vengeur* bondit en avant sous l'effet des deux voiles gonflées à craquer, la coque complètement couchée par le vent et le courant.

— Bordez-moi donc ça encore un coup, monsieur Pyke ! Et rondement ! cria Gloag.

Bolitho se sentait pris de panique. Des hommes couraient dans tous les sens, insensibles à l'eau qui jaillissait maintenant plus haut que les sabords.

Voilà, c'était parti. Bolitho regagna le tillac, où trois timoniers, l'œil rivé sur les voiles, manœuvraient la grande barre franche. Le *Vengeur* serrait le vent au plus-près comme Gloag l'avait ordonné ; l'énorme grand-voile et le foc effilé étaient bordés à bloc.

L'écume bouillonnait sous la voûte. Bolitho aperçut Dancer perché à l'avant : il riait comme un gosse qui a découvert un nouveau jouet.

— Eh bien ? lui dit Hugh, d'un ton pincé.

C'était autant une question qu'une demi-menace.

— C'est une belle fille, répondit son frère, on dirait un oiseau !

Agrippé à une filière, le bosco essayait de distinguer la côte qui s'estompaît.

— Eh bien, monsieur Bolitho, je crois qu'il y a quelques gaillards pour observer ce drôle d'oiseau-là !

La côte défilait rapidement, et ils aperçurent les premiers remous qui marquaient les abords de la pointe.

— Paré à grimper ! cria Pyke.

Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à son capitaine pour voir s'il était d'accord : on allait envoyer encore davantage de toile. Mais rien ne vint et il ajouta à mi-voix :

— ... et pourquoi pas un petit verre pour le premier qui redescend ?

Il faisait nuit. Bolitho se mit en demeure d'inspecter le pont en détail pour graver dans sa mémoire chaque poulie, chaque manœuvre. Jetant à intervalles réguliers un œil au compas, Hugh et le patron observaient, apparemment satisfaits, les hommes qui s'activaient à établir les voiles.

J'ai encore bien des choses à apprendre, songea Bolitho, avant de passer sur le gaillard, comme l'avait fait son frère qui, âgé de vingt et un ans, vivait déjà dans cet autre monde. Dans quelques années, Hugh commanderait probablement une frégate, et ce premier commandement de rien du tout lui serait sorti de l'esprit. Et pourtant, c'était une étape essentielle, à condition qu'il se fût assagi et laissât désormais son sabre au fourreau.

— Monsieur Bolitho !

Il sursauta en entendant la voix de son frère.

— J'ai déjà dit que je ne voulais pas voir de touriste à mon bord ! Alors, secouez-vous lui peu et mettez-moi du monde à l'avant pour établir la trinquette. On y va dès que les gabiers seront en haut.

Le *Vengeur* commença de taper plus violemment en rencontrant les vagues du large. Changeant d'amures, ils mirent cap au sud.

Pendant des heures et des heures, Hugh Bolitho continua de houssiller son équipage. Il n'était pas à prendre avec des pincettes. Les voiles trempées, raidies par le froid, échappaient aux doigts gourds des gabiers aveuglés par le sel. Elles battaient

dans un fracas qui dominait le bruit du vent et de la mer déchaînée. Le tout donnait un horrible concert de plaintes et de souffrances : grincements des poulies, piétinements des pieds nus sur le pont, ordres criés du tillac.

Le jeune capitaine fut bien obligé d'admettre que son cotre portait trop de toile, et il ordonna à contrecoeur de rentrer hunier et trinquette pour la nuit.

La bordée libérée descendit dans son poste pour prendre un court repos. Certains juraient qu'ils ne remettraient jamais leur sac à bord : le genre de chose que l'on dit à chaque fois et que l'on ne fait jamais.

D'autres étaient trop fatigués pour seulement penser. Ils s'écroulèrent sur leurs couchettes humides d'eau salée, dans des odeurs de vêtements trempés et un fatras d'apparaux. On allait sûrement les rappeler bientôt – « Tout le monde en haut, du monde sur le pont ! » – il n'y avait jamais très longtemps à attendre.

Étendu sur sa couchette suspendue, Bolitho trouva le temps de songer à ce qui se serait passé s'il était parti à Londres, comme Dancer le lui avait proposé. Il eut un léger sourire avant de sombrer dans le sommeil : oui, cela aurait changé bien des choses...

IV

Pas le choix

Le lieutenant Hugh Bolitho se tenait assis dans un coin de sa chambre, une jambe calée contre une membrure pour résister au roulis. Le cotre craquait de partout. Ils dérivaient paresseusement sous le vent dans des bourrasques de neige et de grésil.

Etaient en outre présents, Gloag, les deux aspirants et le bosco, Pyke. L'espace réduit sentait l'humidité et le brandy.

Bolitho avait le sentiment de n'avoir jamais rien porté de sec de toute sa vie. Le *Vengeur* taillait péniblement sa route depuis deux jours en longeant la côte de Cornouailles, et il n'avait jamais dormi plus de quelques minutes d'affilée. Quant à Hugh, on aurait pu croire qu'il ne prenait jamais le moindre repos. Il rappelait sans cesse ses hommes à la vigilance, alors que seul un fou aurait osé mettre le nez dehors par un temps pareil. Ils se trouvaient à présent sous le vent du cap Lizard et de ses récifs. On sentait confusément sa présence, alors qu'il faisait un noir d'encre et qu'aucune côte n'était en vue, adversaire invisible et malfaisant qui attendait la moindre erreur de leur part pour leur raboter la quille.

Bolitho était très impressionné par le calme imperturbable de son frère, par cette façon qu'il avait de prendre ses décisions sans l'apparence d'une hésitation. Et Gloag, qui avait bien l'âge d'être son père, semblait lui accorder la même entière confiance.

Il était justement en train de leur donner ses directives :

— J'avais l'intention de mettre un détachement à terre, et j'envisageais d'y aller moi-même pour voir un informateur. Malheureusement, le temps en a décidé autrement. Une chaloupe risquerait fort de se perdre, et nous n'aurions même plus le bénéfice de la surprise.

Bolitho jeta un coup d'œil à Dancer, pour observer sa réaction : des informateurs, des rendez-vous secrets dans l'ombre, voilà qui ne ressemblait pas du tout à la Marine.

— Je connais bien l'endroit, monsieur, fit Pyke de sa voix rude. C'est apparemment là que ce percepteur a été assassiné. Et c'est l'endroit idéal pour effectuer un débarquement clandestin.

Hugh le regarda avec un intérêt nouveau.

— Et vous pensez que vous pourriez prendre contact avec cet homme ? Après tout, s'il prétend que les oiseaux se sont envolés, il n'y a aucune raison pour que je n'aille pas y faire un tour.

— Je peux essayer, monsieur, lui répondit Pyke.

— Essayer, mais bon Dieu, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit !

Et voilà, le tempérament impétueux de Hugh reprenait le dessus.

— Comprenez-vous ce que je veux dire ? insista le lieutenant.

— Oui, monsieur. Si on arrivait à débarquer sans trop se racler la quille, on pourrait aller faire un tour à la chaumière, comme vous vouliez faire au début.

— Très bien, décida Hugh, mettez un détachement à terre le plus vite possible. Essayez de tirer le maximum de cet homme, mais ne lui donnez pas un sou.

Et, se tournant vers son frère :

— Richard, tu vas avec Mr. Pyke. La présence de, euh... de mon second lui fera peut-être de l'effet, non ?

Gloag se frottait la peau du crâne.

— Je vais voir comment est la marée, monsieur. Il faudrait tout d'même pas perdre votre frère à sa première sortie, hein ?

Et il sortit, riant dans sa barbe, d'un rire qui cessa très vite : quelqu'un le hélait.

— Brisants sous le vent, monsieur !

C'était Truscott, le canonnier, qui assurait seul le quart tandis que ses chefs faisaient de la haute stratégie.

— Il y a trop de cailloux dans le coin, décida Hugh Bolitho. Monsieur Dancer, montez sur le pont, faites préparer le petit

canot et la compagnie de débarquement. Vérifiez qu'ils soient armés, mais assurez-vous également que les armes ne sont pas chargées. Je ne veux surtout pas que quelqu'un laisse partir un coup par mégarde, et vous m'en répondrez personnellement.

Le regard s'était fait soudain plus dur, mais il se détendit instantanément.

— Voilà, c'est tout ce que nous pouvons faire. Le bruit court qu'une cargaison de contrebande a été déposée dans une anse, au nord-ouest de l'endroit où je vais vous débarquer. Il paraît aussi que les marchandises doivent rester cachées là tant que le *Vengeur* est dans les parages.

Il tapa du poing sur la table :

— Ils racontent tous des tas de choses, mais rien qui ait la moindre valeur !

— Ça semble plausible, monsieur, fit Pyke. Je vais prendre le mille-pattes, juste au cas où.

— Le canot est paré, m'sieur, annonça un matelot. Mr. Gloag vous présente ses respects, et demande si le jeune monsieur pourrait monter.

— J'arrive, répondit Hugh, les précédant.

Bolitho était gelé jusqu'à la moelle : voilà ce que c'est, songea-t-il, il suffit de quelques jours à la maison. Épuisé, saoulé de mer et de vent, il n'en pouvait mais.

Il jeta un coup d'œil au canot qui tossait le long du bord. Il faisait si sombre qu'on distinguait à peine sa silhouette dans les embruns.

Dancer courut vers lui :

— J'aurais tellement aimé venir avec toi.

— Moi aussi, répondit Bolitho en lui prenant le bras, je me sens complètement perdu au milieu de tous ces hommes que je ne connais pas.

Son frère arriva en titubant sur le pont glissant.

— Allez, on s'en va. Mettez en route, bosco.

Il se tut, le temps que Pyke s'éloigne un peu.

— Ouvre grands tes yeux, je vais aller me planquer où je pourrai, mais je serai revenu aux premières lueurs, quoi qu'il advienne. Si mes informations contiennent un fond de vérité, on a peut-être une chance.

Bolitho enjamba la lisse, mais dut attendre que ses yeux se fissent à l'obscurité : un faux mouvement, et il serait emporté comme un fétu.

Il n'avait pas eu le temps de reprendre son souffle que le canot poussait et entamait une large boucle pour s'éloigner du *Vengeur*. Tout en tenant la barre, Pyke surveillait les alentours par-dessus la tête des rameurs pour trouver son chemin à travers les roches affleurantes.

Pour essayer de se détendre un peu, Bolitho lui demanda :

— C'est quoi au juste, votre mille-pattes, monsieur Pyke ?

Le bosco eut un sourire narquois :

— Ici, monsieur !

Il lui montra quelque chose du pied tout en se penchant pour pousser la barre.

Bolitho se pencha pour regarder : il y avait là deux énormes grappins comme il n'en avait encore jamais vu, avec deux pattes qui débordaient en forme de jambes.

Pyke lui en expliqua l'usage, sans quitter des yeux le rivage.

— Les contrebandiers ont coutume de couler leur marchandise en attendant que la côte soit claire. Dès que c'est le cas, ils récupèrent le tout. Mon petit mille-pattes me sert à chaluter au fond de l'eau — il eut un petit rire. J'ai pratiqué ça moi-même un certain nombre de fois.

— Terre droit devant ! annonça le brigadier.

Le canot faisait bonne route et les embruns soulevés par les pelles arrosaient copieusement les marins déjà mouillés jusqu'aux os.

— Doucement partout !

Ils longèrent sur leur tribord un gros rocher plat, si gros qu'il en étouffait le fracas des brisants.

Le canot s'échoua brutalement sur le sable tassé, et les hommes, jurant et pestant, durent sauter à l'eau pour le maîtriser. D'autres attrapèrent l'étrave pour éviter les éboulis de rochers.

Bolitho essayait vainement de ne pas claquer des dents. Il était bien obligé de se fier à Gloag et à Pyke ainsi qu'aux plans de son frère. Il était possible que ce fût l'anse visée, mais il n'avait aucun moyen de le savoir.

Pyke se tourna vers lui dans le noir :

— Eh bien, monsieur ?

— Vous êtes mieux placé que moi pour décider.

Bolitho savait bien que les hommes l'écoutaient attentivement, mais ce n'était pas le moment d'essayer de sauver sa dignité au péril de leurs vies. S'il était second du *Vengeur*, il n'en restait pas moins aspirant.

Pyke grommela quelque chose, sans qu'on sût exactement s'il était content ou pas de la réponse.

— Deux hommes restent à côté du canot, ordonna-t-il, vous pouvez charger vos armes à présent. Ashmore, fais le guet ; assure-toi qu'aucun bougre ne traîne dans les parages.

— Et dans ce cas ? demanda le dit Ashmore, toujours invisible.

— Tu lui casses la tête, et que Dieu ait son âme !

Pyke ajusta son ceinturon.

— Les autres, vous venez avec nous. Par une nuit pareille, ajouta-t-il à l'intention de Bolitho, il ne devrait pas y avoir de problème.

Ils entamèrent la montée sous la neige par un petit sentier en pente raide assez traître. En tendant la main à un matelot pour l'aider à passer un endroit particulièrement glissant, Bolitho aperçut la mer loin au-dessous d'eux, surface uniformément noire, soulignée seulement par les plumes blanches des rouleaux.

Il pensa à sa mère : comment croire qu'elle était seulement à une douzaine de milles de là ? Il y avait tout de même une différence de taille entre cette distance à vol d'oiseau et tout le chemin qu'avait dû faire le *Vengeur* avant d'arriver jusque-là.

Pyke paraissait increvable. Il grimpait le sentier sur ses longues jambes, comme s'il se fût agi de sa promenade quotidienne.

Bolitho essaya d'oublier le froid et le grésil qui l'aveuglait. Il fallait avancer comme un somnambule.

— Par là, fit Pyke.

Il pressa encore le pas ; la pente s'adoucissait et ils perdirent la mer de vue.

À peine assez grande pour contenir une pièce, la chaumière ressemblait à un gros rocher, avec ses murs bas, son toit de chaume et ses fenêtres étroites.

Qui pouvait bien avoir envie d'habiter un endroit pareil ? se demanda Bolitho. Ça faisait sans doute une sacrée trotte jusqu'au village ou hameau le plus proche.

Pyke observait la mesure de l'œil du professionnel.

— Il se nomme Portlock, dit-il à Bolitho, c'est un type qui fait tous les métiers : ça braconne, ça fait le rabatteur pour les escouades de presse, plus n'importe quel petit commerce comme ça se présente – petit rire. Comment qu'il a échappé à la corde depuis le temps, c'est une chose qu'j'ai jamais pu comprendre.

— Robins, redescends donc un peu dans le chemin et surveille ce qui se passe. Coot, tu fais le tour par-derrière. Y a pas d'porte de l'aut'côté, mais on sait jamais – il se tourna vers Bolitho : Vaudrait mieux qu'ça soye vous qui frappiez à celle de d'vant.

— Mais je croyais qu'on devait agir dans la plus grande discréction ?

— Jusqu'à un certain point. On a déjà réussi à arriver sans se faire remarquer.

Il s'approcha lentement de la chaumière.

— ... mais si quelqu'un nous observe, monsieur Bolitho, on a intérêt à faire bonne impression, sinon, ce sacré Mr. Portlock terminera étripé comme un poisson !

Bolitho acquiesça : il apprenait des choses.

Il sortit son sabre courbe, hésita un instant, puis heurta le battant de la porte.

Rien ne se passa pendant un bon bout de temps : on entendait seulement le grésil crépiter sur le chaume humide, le souffle précipité des marins.

Enfin, une voix appela :

— Q... qui c'est qui frappe à une heure pareille ?

Bolitho poussa un soupir de soulagement : à entendre la description de Pyke, il s'attendait à une grosse voix. Et c'était une femme qui répondait, plutôt jeune et effrayée, à en croire le ton. Les marins s'agitaient.

— Au nom du roi, madame, ordonna-t-il fermement, ouvrez cette porte !

Lentement, avec hésitation, on ouvrit, et une lanterne sourde jeta un vague rai jaunâtre.

Pyke poussa le battant et ordonna :

— Un homme reste dehors.

Il saisit la lanterne et trifouilla dedans.

— Mais c'est une vraie tombe !

Bolitho retenait sa respiration. La lanterne s'éteignit, il ne voyait plus que la masse sombre de la chaumière.

Même dans cette pénombre, on se rendait compte que l'endroit était immonde. De vieux tonneaux et quelques caisses encombraient le sol, du bois de flottage et des débris d'épaves s'entassaient le long des murs et près du feu mourant, formant comme une espèce de barricade.

Bolitho observa la fille qui leur avait ouvert. Ce qu'elle portait pouvait à peine être qualifié de haillons et, malgré le froid, elle était pieds nus sur le sol de terre battue. Il en était malade : elle devait avoir à peu près le même âge que Nancy...

Un homme – sans doute Portlock – se tenait immobile près du mur du fond. Il était exactement comme Bolitho l'avait imaginé : l'air brutal, des traits vulgaires, le genre de lascar qui ferait n'importe quoi pour de l'argent.

— J'ai rien fait, s'exclama-t-il d'une voix grossière ! Z'avez pas l'droit d'envahir comme ça ma maison !

Personne ne répondit rien, ce qui lui donna de l'assurance :

— Et quelle sorte d'officier vous êtes, vous ?

Il fixait Bolitho d'un regard plein de haine.

— J'suis pas décidé à accepter ça d'un gamin !

Pyke traversa la pièce comme un spectre. Au premier coup, Portlock tomba sur les genoux, le second le jeta à terre. Un filet de sang coulait sur son menton.

Pyke ne respirait même pas plus vite.

— Bon, alors ? On se comprend bien, hein ?

Il s'était un peu reculé, Portlock grognait à ses pieds.

— A l'avenir, tu traiteras un officier du roi avec un peu plus de respect, quel que soit son âge, tu vois ce que je veux dire ?

Bolitho sentait bien que la situation le dépassait.

— Vous savez très bien pourquoi nous sommes ici.

Le regard de l'homme était passé de la fureur à la plus basse servilité.

— Mais fallait que j'soye sûr, monsieur.

Furieux et dégoûté, Bolitho fit volte-face :

— Interrogez-le vous-même, pour l'amour de Dieu.

Il baissa les yeux, mais une main lui toucha le bras. C'était la fille qui tâtait son manteau trempé, fredonnant à mi-voix comme une mère qui berce son enfant.

— Ecarte-toi, la fille ! lui ordonna brutalement un marin – et à l'intention de Bolitho : J'ai déjà vu ce regard-là, monsieur, quand ils déshabillent les pauvres hères pendus au gibet !

— ... ou ceux qui ont eu le malheur de faire naufrage, non ? commenta suavement Pyke.

— J'comprends rien à c'que vous dites ! jura Portlock.

— On verra ça plus tard. À propos, dis-moi donc si la cargaison est encore ici ? lui demanda Pyke d'un ton glacial.

Portlock fit oui de la tête et regarda le bosco comme un lapin pris au collet.

— Parfait. Et quand viennent-ils la récupérer ? – il durcit encore le ton. Je ne veux plus de mensonges.

— Demain matin, au jusant.

— Je crois qu'il dit la vérité, dit Pyke à Bolitho, c'est plus facile de récupérer ce genre de choses à marée basse. Et en prime – une grimace –, les bateaux de la douane sont contraints de rester plus au large.

— Nous ferions mieux de ramasser tout le monde à la fois.

Mais Pyke regardait toujours l'autre sans rien dire. Il finit par décider :

— Toi, tu restes ici.

— Mais l'argent, protesta Portlock, on m'a promis de l'argent !

— Au diable ton argent ! répliqua impulsivement Bolitho – Pyke l'observait avec un certain amusement. Si tu nous trahis, ton sort sera encore bien pire que ce qui t'attend avec ceux que tu viens de vendre !

La fille avait des ecchymoses sur la joue, des blessures près de la bouche. Mais lorsqu'il s'approcha d'elle, elle recula

brusquement et lui aurait craché dessus si un matelot n'était pas intervenu.

Pyke sortit de la maison et lui dit simplement :

— Vous feriez mieux de garder vos bons sentiments pour quelqu'un d'autre, monsieur. La vermine prospère sur la vermine.

Bolitho se mit en marche avec lui. Les bordées, les pyramides de toile d'un bâtiment de ligne, tout cela paraissait tellement loin ! On en était au dernier stade de la sauvagerie, où même la plus minuscule gentillesse était regardée comme une faiblesse.

— Allez, on s'en va, s'entendit-il dire, je ne veux pas rester un moment de plus ici.

La neige tombait de plus belle. Lorsque Bolitho se retourna une dernière fois, la chaumière avait disparu.

— L'endroit en vaut bien un autre pour attendre.

Pyke se frottait les mains et soufflait sur ses doigts frigorifiés. C'était la première fois qu'il manifestait quelque désagrément.

Pataugeant dans la gadoue et l'herbe à moitié gelée, Bolitho essayait de ne pas penser aux bons repas chauds de Mrs. Tremayne ni à son bon lit. Il était ramené à la dure réalité : ils avaient marché deux heures, longeant les falaises dans le vent et la froidure, et il ne pouvait faire autrement que suivre Pyke aveuglément.

— L'anse est par là, annonça le bosco : pas grand-chose de remarquable, mais elle est bien abritée et il y a quelques gros cailloux qui cachent l'entrée. À marée basse, ça fait un bon abri. Ça sera là, sinon, ce sera pour un autre jour.

Comme l'un des marins maugréait, Pyke le reprit brutalement :

— Tu t'attendais à quoi, au juste ? À un hamac bien chaud avec un pot de bière ?

Bolitho décida d'en prendre son parti et s'assit sur un petit monticule de terre. De leur côté, les sept hommes qui compossaient son détachement essayèrent de s'installer au mieux. Trois autres étaient restés derrière pour surveiller le

canot. Cela ne faisait pas grand monde en cas de malheur, mais ils étaient tous expérimentés, durs, disciplinés, prêts à combattre.

Pyke sortit une bouteille de son manteau et la tendit à Bolitho :

— Du brandy, fit-il seulement, pris d'un rire étouffé, c'est vot'frère qui l'a confisqué à un contrebandier voilà une paye.

Bolitho absorba une goulée et crut mourir : c'était du feu, mais il réussit à tout avaler.

— Faites-la donc passer, suggéra Pyke, on en a encore pour un bout de temps.

Chacun avala sa petite rasade dans un concert de grognements satisfaits.

— J'ai entendu un coup de feu ! s'exclama l'aspirant, oubliant instantanément l'inconfort de la situation.

Pyke ramassa la bouteille, la fourra dans son manteau et déclara d'une voix calme :

— Ouais, une arme de faible calibre, sans doute un navire en détresse.

Il plissait les yeux pour essayer de percer l'obscurité.

Bolitho fut pris d'un violent frisson. Les naufrages ne se comptaient plus sur cette côte : bâtiments en provenance des Caraïbes, de la Méditerranée, de partout... Quand on pensait à ces milliers de lieues parcourues, pour en finir là, en Cornouailles... Il y avait assez de rochers pour vous arracher la quille, et les falaises interdisaient tout espoir de survie, même à un excellent nageur.

Et pour couronner le tout, l'horreur finale, les naufragés.

Il se disait qu'il avait peut-être mal entendu, lorsqu'un autre coup de feu se répercuta en écho contre les falaises.

— ... se sera trompé de route, murmura un matelot, l'a dû prendre le Lizard pour Land's End. Ça s'est déjà vu, m'sieur.

— Ah, les pauvres diables ! fit Pyke.

— Qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda Bolitho qui essayait de deviner son visage. Nous ne pouvons pas les laisser mourir comme ça...

— Nous ne savons pas s'il est en train de s'échouer. Et si c'est le cas, on n'est même pas sûr qu'il va s'échouer. Il peut très

bien atterrir sur une plage à Porthleven ou même échapper aux dangers.

Bolitho se détourna : Dieu du ciel, Pyke n'en avait rien à faire. La seule chose qui l'intéressait, c'est ce qu'il avait à faire : capturer son butin, un point c'est tout.

Il essaya de s'imaginer ce navire inconnu. Il y avait sans doute des passagers à bord, peut-être même certains ne lui étaient-ils pas inconnus.

— Nous allons faire le tour de l'anse, monsieur Pyke, décida-t-il en se levant. On peut aller jusqu'à l'autre pointe et, de là, on a des chances de le voir au plus vite.

Pyke sauta sur ses pieds :

— C'n'est pas dans les habitudes, j'veux assure – il était hors de lui. Ce qui est fait est fait. Le capitaine nous a donné des ordres, on doit obéir.

Bolitho se sentait acculé, tous les regards rivés sur lui.

— Robins, retournez au canot et prévenez-les. Vous arriverez à retrouver le chemin ?

Robins n'avait qu'à dire non, à proclamer son ignorance, et tout se serait arrêté là. Il savait à peine les noms des autres.

Mais Robins répondit fièrement :

— Bien sûr, monsieur, que j'pourrais – il hésita. Et après, monsieur ?

— Restez avec eux, lui répondit Bolitho. Si vous apercevez le *Vengeur* à l'aube, faites l'impossible pour prévenir mon, euh... mon capitaine de ce qui se passe.

Voilà, c'était fait : il avait désobéi aux ordres de Hugh, il avait passé outre aux objections de Pyke en prenant sur lui d'aller reconnaître ce bâtiment en perdition. Ils n'avaient que leurs armes, même pas le mille-pattes de Pyke pour essayer de le haler dans des eaux plus profondes.

— Dans ce cas, suivez-moi, fit Pyke, furibond. Mais je veux que ce soit bien clair : je suis absolument opposé à ce que vous nous faites faire.

Ils prirent un petit sentier étroit, chacun plongé dans ses pensées.

Bolitho se remémorait le *Sandpiper*, lorsque Dancer et lui avaient dû faire face à un pirate deux fois plus gros qu'eux. À

présent, le cas était totalement différent, et il aurait bien aimé avoir son ami avec lui.

Alors qu'ils faisaient un crochet pour dépasser un éboulis, l'un des marins cria :

— Ici, monsieur ! Des lumières !

Etonné de voir si vite ce qu'il espérait, Bolitho regarda dans la direction indiquée : deux lanternes très espacées en contrebas de la pointe. Elles bougeaient, mais lentement, l'une après l'autre.

— Les ont attachées sur des poneys, j'imagine, déclara Pyke. Et comme ça — il crachait presque ses mots —, le patron va croire que c'est un mouillage sûr.

Bolitho voyait parfaitement ce qui se passait. Comme si c'était déjà fait, comme s'il y était : le navire, l'équipage encore en proie à la panique quelques instants plus tôt ; puis l'apparition des deux feux, d'autres navires à l'abri.

Mais en fait, il n'y avait que des rochers ; les êtres vivants qui les attendaient portaient couteaux et gourdins.

— Il faut qu'on tombe sur ces porteurs de lampe, fit-il, on a peut-être encore le temps.

— Mais vous êtes fou ! répliqua Pyke. Ils sont une armée, là-bas ! On n'a aucune chance de s'en tirer !

Bolitho fit volte-face, surpris lui-même par le son de sa voix, si calme, alors qu'il tremblait de tous ses membres.

— Sans doute très peu de chances, monsieur Pyke. Mais nous n'avons pas d'autre choix.

Ils entamèrent leur descente vers la crique. La nuit leur parut soudain plus calme, comme si elle retenait son souffle pour eux.

— Il reste combien de temps avant l'aube ?

— Trop pour que ça puisse nous aider, jeta Pyke en lui lançant un regard bref.

Bolitho chercha machinalement son pistolet : faire feu ? Pyke devait lire dans ses pensées, espérer contre tout espoir qu'avec le jour, le cotre pourrait se porter à leur secours.

Il pensa à Hugh : qu'aurait-il fait à sa place ? Il aurait certainement monté un plan quelconque.

— J'ai besoin de deux hommes, fit-il d'un ton calme. Nous allons nous diriger vers les feux tandis que vous, monsieur Pyke, prendrez les autres et irez faire diversion dans la colline.

Rien que ça !

— Mais vous ne connaissez même pas la plage ! s'exclama Pyke, il n'y a pas un endroit où se cacher ! Ils vont vous tailler en pièces avant que vous ayez fait deux pas !

Bolitho sentait sa chemise mouillée lui coller à la peau : il risquait d'avoir encore bien plus froid à très brève échéance, quand il serait allongé, raide mort.

Pyke avait senti son désarroi, mais aussi sa volonté farouche de tenter l'impossible.

— Babbage et Trillo sont les deux meilleurs, décida-t-il brusquement, ils connaissent l'endroit. Mais ils n'avaient pas besoin de venir mourir ici.

Celui qu'on appelait Babbage sortit son grand couteau et passa lentement le pouce sur le tranchant. Le second marin, Trillo, un homme petit et râblé, portait quant à lui une énorme hache d'abordage.

Ils se détachèrent tous deux du groupe pour rejoindre l'aspirant : des hommes habitués à obéir, qui savaient que cela ne sert à rien de regimber.

— Merci, fit simplement Bolitho en s'adressant à Pyke.

— Allez ! ordonna le bosco au reste de la troupe, suivez-moi – et, à destination de Bolitho : Je ferai ce que je pourrai.

Bolitho vissa fermement son chapeau sur sa tête, prit son sabre d'une main et son gros pistolet de l'autre. Ils descendirent en contournant les éboulis pour se retrouver dans le sable dur. Son cœur qui cognait dans sa poitrine l'empêchait presque d'entendre les pas des deux matelots derrière lui.

Il aperçut d'abord le feu le plus proche, l'ombre d'un cheval entravé, puis, plus loin sur la plage, un autre animal qui portait une lanterne accrochée à une grande barre mise en travers sur son dos.

Il était difficile de croire qu'une ruse aussi grossière pût tromper qui que ce fût, mais Bolitho savait d'expérience qu'un équipage ne voit souvent que ce qu'il a envie de voir.

Il apercevait plusieurs silhouettes en mouvement qui se détachaient sur le fond d'embruns, près des rochers les plus proches. Il crut défaillir en les comptant : il y en avait une bonne vingtaine, sinon une trentaine.

Le claquement sec des coups de pistolet résonna jusque dans la crique, et Bolitho comprit que Pyke et sa troupe faisaient leur travail. Il entendit des cris qui venaient de la plage, des tintements de métal : quelqu'un avait dû lâcher son arme dans les rochers.

— C'est le moment, on fonce ! ordonna Bolitho.

Il se rua sur le cheval, détacha de son support la lanterne qui tomba en flammes dans le sable mouillé. Fou de terreur, le cheval se cabra ; d'autres coups de feux éclataient au-dessus d'eux.

Ses compagnons hurlaient comme des fous. Il aperçut Babbage qui se débarrassait d'un adversaire et se précipitait sur l'autre lanterne.

— Abatsez-moi ces brigands ! cria une voix.

Puis un cri de douleur, une balle venait d'atteindre sa cible.

On apercevait des silhouettes un peu partout, des hommes qui tentaient de se mettre à l'abri pour échapper au feu de Pyke.

L'un d'entre eux se rua en avant ; Bolitho tira, et l'homme s'écroula sur la plage, le visage convulsé.

D'autres arrivaient, plus hardis depuis qu'ils avaient compris ce qu'ils avaient en face d'eux : trois hommes...

Bolitho commença à croiser le fer avec l'un d'eux, pendant que Babbage, taillant du coutelas, s'occupait de deux autres.

L'adversaire de Bolitho était véritablement enragé. Il entendit tout de même Trillo pousser un grand cri en succombant dans la mêlée.

— Et voilà pour ta gueule ! grommela l'homme entre ses dents, tu vas mourir, satané fouineur !

Complètement épouvanté par l'approche de la mort, Bolitho eut tout de même un sursaut : lui, se faire traîter de gabelou, c'en était trop !

Il se souvint instinctivement de ce que son père lui avait appris autrefois : tordant son poignet de toutes ses forces, il

réussit à faire sauter le sabre de son adversaire et, tombant sur lui, le fendit du cou à l'épaule.

Il sentit un choc à la tête, tomba à genoux, vaguement conscient de ce que Babbage essayait de le protéger à grands coups de couteau.

Puis il sombra lentement, sentit le contact du sable humide sur sa joue, désormais à la merci de ses ennemis.

Il n'en avait plus pour longtemps, il entendait les chevaux, des cris, mais cette douleur dans la tête, cette douleur...

Sa dernière pensée fut pour sa mère : pourvu qu'elle ne le vit pas dans cet état !

V L'appât

Bolitho ouvrit lentement les yeux en poussant un grognement : il souffrait de tout le corps.

Il fit un énorme effort pour essayer de souvenir de ce qui s'était passé. Sa tête lui faisait de plus en plus mal ; il regarda autour de lui avec le plus grand étonnement.

Il était allongé sur une fourrure devant un feu de bois et portait toujours son uniforme sali qui dégageait de la vapeur comme s'il allait s'enflammer.

Quelqu'un était agenouillé à côté de lui ; il aperçut une jeune fille qui soutenait sa tête bandée.

— Non, ne bougez pas, murmura-t-elle — et elle ajouta par-dessus son épaule : Il est réveillé !

Bolitho connaissait cette voix : il reconnut Sir Henry Vyvyan, penché au-dessus de lui, qui le regardait de son œil unique.

— Réveillé, ma fille, alors qu'il a bien failli nous mourir entre les doigts !

Il appela des domestiques invisibles avant d'ajouter d'une voix douce :

— Que Dieu me damne, mon garçon, mais tu as fait quelque chose d'insensé. Une seconde de plus, et ces forbans t'auraient étripé sur le sable !

Il tendit un gobelet à la jeune fille :

— Fais-lui boire ça.

Bolitho essaya péniblement d'avaler le liquide brûlant.

— Mais qu'est-ce que j'aurais raconté à ta mère, hein ?

— Et les autres, monsieur ?

Bolitho essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées. Il se souvenait encore des cris de Trillo, le dernier son qu'il eût entendu sur cette terre.

— Il n'y a eu qu'un mort, répondit Vyvyan en haussant les épaules, un vrai miracle — et, au ton de sa voix, on voyait bien qu'il n'y croyait toujours pas. Une poignée d'hommes contre tous ces misérables !

— Je vous remercie, monsieur, de nous avoir sauvé la vie.

— De rien, mon garçon, répondit-il dans un grand sourire.

Dans la pénombre, sa cicatrice était encore plus saisissante.

— Je suis arrivé avec mes hommes en entendant le son du canon. De toute manière, j'étais déjà dehors. Tu sais, la Marine n'est pas la seule à être au courant de ce qui se passe !

Bolitho se laissa retomber et fixa le plafond. La jeune fille le regardait de ses yeux bleus en fronçant les sourcils d'inquiétude.

Ainsi, Sir Vyvyan savait tout. Hugh aurait dû s'en douter. En tout cas, sans lui, ils seraient tous morts.

— Et le navire, monsieur ?

— Il s'est échoué, mais il est resté entier jusqu'au matin. J'ai envoyé votre bosco s'en occuper — il se frotta vigoureusement le nez. Belle opération de sauvetage, je n'aurais jamais cru ça possible.

La porte s'ouvrit doucement et une voix annonça :

— La plupart ont réussi à s'enfuir, monsieur, mais nous en avons abattu deux, les autres se sont cachés dans les rochers et les grottes. À l'aube, ils seront loin. On en a quand même pris un, ajouta-t-il en ricanant.

Vyvyan paraissait songeur.

— Mais sans ce bateau et tous ces gens à sauver, on aurait pu ramasser toute la troupe — il se frotta pensivement le menton. Quoi qu'il en soit, on va prendre celui-là. Il faut bien montrer à cette vermine que le vieux renard n'est pas mort, hein ?

Et la porte se referma sans bruit.

— Je suis désolé, monsieur, je vois bien que tout cela est ma faute.

— Voyons, tu n'as fait que ton devoir, et tu as agi parfaitement. Il n'y avait pas d'autre solution. Mais crois-moi, je vais dire un mot à ton frère !

Sous l'effet de la chaleur et peut-être de quelque médicament qu'on lui avait administré, Bolitho sombra dans le

sommeil. Lorsqu'il se réveilla, on était au matin et la lumière inondait la chambre du manoir.

Il se débarrassa à grand-peine de deux épaisses couvertures, se mit debout en flageolant et alla se regarder dans la glace : il ressemblait plus à un rescapé qu'à un vainqueur.

Vyvyan l'observait depuis la porte.

— Tu es prêt, mon garçon ? Le maître d'hôtel me dit que ton bâtiment est mouillé devant la crique. J'ai été debout toute la nuit, moi aussi, et je sais donc comment tu te sens. Enfin, tu n'as rien de cassé, juste une bosse, ce sera oublié dans quelques jours.

Bolitho enfila son manteau et mit son chapeau. Il remarqua qu'ils avaient été nettoyés. On avait même reprisé une manche, là où une lame avait fait un trou à moins d'un pouce de son bras.

Le temps était froid et clair, la neige fondait, pas l'ombre d'un nuage dans le ciel bleu. Si la nuit avait été aussi claire, le navire aurait vu les dangers, et les contrebandiers seraient venus récupérer leurs marchandises dans la crique.

Si... si... si... De toute manière, il était trop tard.

La voiture de Vyvyan le déposa le long de la route, près de la pointe. À son grand étonnement, il y trouva Dancer qui l'attendait avec quelques marins. Un canot était échoué sur le sable en contrebas.

En plein jour, tout semblait différent. Il s'attendait à voir des cadavres, mais la plage était vide. Un peu plus loin, le *Vengeur* se balançait doucement sur son mouillage. Dancer se précipita vers lui et lui prit le bras :

— Dick ! Grâce au ciel, tu es sain et sauf ! Tu es dans un état !

— Merci, fit Bolitho, que sourire torturait.

Ils redescendirent ensemble le même sentier escarpé qu'il avait déjà pris. Plusieurs gaillards examinaient les deux lanternes et les armes épargnées. Douaniers ? Hommes de Vyvyan ? C'était difficile à dire.

— Le capitaine m'a envoyé te prendre.

— Comment est son humeur ?

— Au risque de te surprendre, bonne. Je crois que le navire auquel tu as évité de se jeter sur les récifs y est pour quelque chose. Il s'est échoué à un mille d'ici. Ton frère, comment dire, a « convaincu » l'équipage d'abandonner le navire et il a mis une équipe de prise à bord. Je crois que le patron était tellement content de sauver sa peau qu'il a oublié ces histoires de prime !

Quand ils furent parvenus au canot, Bolitho vit quelques pêcheurs qui rangeaient le mille-pattes dans le coffre avant.

— Nous avons dragué le fond sans rien trouver, lui expliqua Dancer. Ils ont dû venir dans la nuit pendant que les hommes de Vyvyan pourchassaient les naufrageurs.

L'autre canot du *Vengeur* était le long du bord quand ils rejoignirent leur bâtiment. L'homme qui avait monté la garde avait bien rempli son office. Pauvre Trillo, c'était leur seul mort.

Quand il passa la lisse, il découvrit Hugh qui le regardait, les deux mains sur les hanches, le chapeau toujours aussi crânement planté.

— Tu seras toujours aussi chien fou, toi !

Il le prit par la main et l'entraîna de l'autre bord.

— Jeune idiot, j'étais sûr que tu me désobéiras quand j'ai entendu le coup de canon. Et j'avais une équipe de prise à bord avant qu'ils aient eu le temps de dire ouf — il sourit. Un joli petit brick hollandais qui faisait route sur Cork. De l'alcool et du tabac, ça va aller chercher un bon prix.

— Sir Henry m'a dit que les naufrageurs s'étaient tous échappés, sauf un.

— Naufrageurs, contrebandiers, je crois que ce sont tous les mêmes. Pyke pense qu'il en a blessé quelques-uns à coups de pistolet, et il est donc possible qu'on les retrouve. Jamais un jury de Cornouailles ne condamnerait un contrebandier, mais pour un naufragé, c'est une autre paire de manches.

Bolitho regarda son frère droit dans les yeux.

— Je suis entièrement responsable de la perte des marchandises de contrebande, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je n'ai pas balancé entre quelques tonnelets de brandy et des vies humaines.

Hugh hocha gravement du chef.

— Et je le savais. Mais le brandy ? Je ne crois pas. Mes hommes ont trouvé des toiles goudronnées qui masquaient l'entrée de grottes en cherchant des indices. Et il ne s'agissait pas de boisson, mon cher frère : c'était plein de bons mousquets français, si je m'y connais.

— Des mousquets ? fit Bolitho, tout éberlué.

— Eh oui ! À destination de rebelles, Dieu sait où, en Irlande, en Amérique : l'argent ne manque pas pour payer un fournisseur d'armes en ces temps troublés.

Bolitho secouait la tête, l'air désespéré, et le regretta aussitôt :

— Ça me dépasse.

Son frère se frotta les mains.

— Monsieur Dancer ! Transmettez mes compliments au patron et dites-lui d'appareiller. S'il faut utiliser les armes comme appât pour les attirer, alors, nous en avons.

Dancer le regardait, l'air circonspect :

— Et où allons-nous, monsieur ?

— Où ça ? À Falmouth, bien sûr. Je ne vais pas retourner voir l'amiral pour le moment, les choses deviennent intéressantes – il s'arrêta près de la descente. Quant à vous, monsieur Bolitho, allez donc vous laver et enfiler une tenue correcte. À tout prendre, vous avez eu une nuit plus calme que certains autres.

Le *Vengeur* regagna Falmouth sans encombre. Après avoir mouillé, Hugh se rendit à terre, tandis que Gloag et les aspirants s'occupaient de décharger la cargaison à l'abri des regards trop curieux. Sans compter qu'on avait dû en envoyer pas mal s'informer tout exprès.

Bolitho commençait à voir des contrebandiers derrière chaque tonneau, dans chaque recoin. Les nouvelles du naufrage, la poursuite des supposés naufrageurs par Sir Vyvyan, tout cela avait précédé l'arrivée du *Vengeur*, et les spéculations allaient bon tram.

Lorsqu'il regagna son bord, le jeune commandant était d'humeur étonnamment bonne. Il les convoqua dans sa chambre.

— Voilà, c'est réglé. J'ai parlé avec un certain nombre de gens en ville. Ce qui va se raconter, c'est que le *Vengeur* est reparti à la recherche de trafiquants d'armes dans le détroit. De cette façon, les contrebandiers vont penser que nous savons des choses au sujet des mousquets, même s'ils sont persuadés que nous n'en avons pas trouvé un seul.

Il regarda successivement Gloag, son frère, Dancer, pour guetter leur réaction.

— Eh bien, vous ne voyez pas ? C'est un plan pratiquement parfait.

Gloag se frottait le crâne, comme il faisait toujours quand il avait un doute.

— Je comprends bien que personne ne soit au courant d'une autre cargaison, monsieur. Les Français vont recommencer à en envoyer dès qu'ils auront un acquéreur. Mais nous, où est-ce qu'on va en trouver ?

— Nous n'en ferons rien — il eut un large sourire. Nous allons embouquer la rivière de Penzance et y débarquer une cargaison à nous. Là, elle sera embarquée dans des voitures et envoyée à la garnison de Truro. Le gouverneur de Pendennis est d'accord pour nous prêter un lot de mousquets, de la poudre et des balles. Sur le chemin de Truro, quelqu'un essaiera de s'emparer du tout. Quand on sait comment sont les routes, qui pourrait résister à la tentation ?

— Ne serait-il pas plus sage de prévenir l'amiral à Plymouth ?

— Venant de toi, c'est incroyable ! Tu sais très bien ce qui se passerait : ou bien il dirait non, ou il mettrait tant de temps à se décider que tout le pays serait au courant de ce que nous comptons faire. Non, il faut agir le plus vite possible, et bien — léger sourire. Du moins cette fois !

Bolitho baissa la tête pour mieux réfléchir. Une embuscade, la panique quand les agresseurs comprendraient qu'ils étaient tombés dans un piège. Et cette fois, pas moyen de se réfugier dans des grottes.

— J'ai fait passer le message à Truro, reprit Hugh, les dragons doivent être rentrés à l'heure qu'il est. Le colonel est un

ami de notre père, et il adore ce genre de chose. Au moins autant que chasser le cochon à l'épieu !

Il y eut un silence, et Bolitho repensa à ce malheureux Trillo. Ils étaient tous là, bien vivants, alors qu'on l'avait enterré et que tout le monde l'avait déjà oublié.

— Je pense que ça peut marcher, monsieur, fit Dancer. Mais ça dépend beaucoup des gens qui pourraient nous attaquer.

— Certes, et de la chance également. De toute manière, nous ne perdons rien en tentant le coup. Si tout cela échoue, nous aurons au moins donné un tel coup de pied dans la fourmilière que des tas de gens viendront nous fournir des tuyaux, uniquement pour le plaisir de se débarrasser de nous !

Une embarcation racla la muraille, et Pyke apparut quelques minutes plus tard.

Il prit un verre de brandy de bon cœur et commença son rapport :

— La prise est entre les mains du percepteur, monsieur. Tout est en ordre.

Jetant un coup d'œil à Bolitho, il ajouta :

— Tiens, à propos, notre indicateur, ce Portlock, on l'a tué. Quelqu'un aura trop parlé.

— Qui désire un autre verre ? proposa Hugh Bolitho.

Son frère lui jeta un regard lourd : Hugh était déjà au courant, il savait depuis le début que cet homme allait mourir.

— Et la fille ? demanda-t-il.

— Envolée. Et c'est bon débarras. Comme je dis toujours, la vermine engendre la vermine.

Son frère avait parlé d'une fourmilière, eh bien, les premiers coups de tisonnier commençaient à faire leur effet.

La cloche tinta sur le pont.

— Je descends à terre, déclara le capitaine, je vais dîner à la maison, Richard — et, interrogeant Dancer du regard : Cela vous ennuierait-il de vous joindre à moi ? Je crois que mon frère fait mieux de rester à bord, notre mère aurait une attaque si elle voyait notre héros dans cet état !

— Non, monsieur, je reste à bord, répondit Dancer en regardant Bolitho.

— Parfait. Et ouvrez l'œil, les langues vont s'agiter dans les tavernes, ce soir.

Il monta sur le pont et les aspirants se retrouvèrent seuls.

— Tu aurais dû y aller, Martyn, Nancy aurait été contente.

— Mais non, fit Dancer en souriant tristement, nous avons embarqué ensemble, continuons. Quand je pense à ce qui t'est arrivé la nuit dernière, je me dis que tu as bien besoin d'un garde du corps !

Gloag redescendit après avoir salué le capitaine à la coupée. Il saisit son verre qui, dans sa grosse main, ressemblait plutôt à un dé à coudre.

— Il y a une chose que j'aimerais bien savoir, fit-il d'un air sombre, c'est ce qui va se passer s'ils apprennent ce que nous manigançons, ou s'il y a des oreilles qui traînent ici même.

C'est Dancer qui répondit :

— Dans ce cas, monsieur Gloag, j'ai bien peur qu'on ne nous demande quelques explications sur la perte d'armes et de poudre qui appartiennent au gouvernement, et que nous n'ayons beaucoup de mal à les fournir.

Gloag hocha pensivement la tête, l'air accablé.

— C'est bien mon avis — il avala une gorgée et s'humecta les lèvres. Ça risque de faire du vilain.

Qu'en penserait l'amiral, à Plymouth, se demandait Bolitho, ou le capitaine de la *Gorgone* ?

La carrière des deux frères Bolitho risquait de prendre fin beaucoup plus rapidement que prévu.

VI Le devoir

Bolitho arpenteait la jetée de Penzance et observait l'activité du port. N'eût été le froid mordant, on se serait cru au printemps, tant les couleurs prenaient une chaleur et un éclat nouveaux : bâtiments de pêche au mouillage, caboteurs crasseux, toitures et tours des églises dans le lointain.

Il jeta un coup d'œil en contrebas. Embossé au bout de la jetée, le *Vengeur* ressemblait moins que jamais à un bâtiment de Sa Majesté. Son large pont était encombré de cordages, des hommes s'activaient comme des fournis ; çà et là, on remarquait les silhouettes immobiles des hommes de veille, à l'affût d'éventuels rôdeurs suspects.

Leur appareillage s'était exécuté dans la plus grande discréction. On avait embarqué la cargaison d'armes et de poudre à la nuit, tandis que Pyke patrouillait avec une vingtaine d'hommes sur la jetée et dans les rues les plus proches pour s'assurer que personne ne les voyait faire.

Le *Vengeur* avait ensuite redescendu le chenal de Penzance en prenant le plus grand soin d'éviter le trafic local.

Hugh se trouvait à terre ; comme à l'accoutumée, il n'avait dit ni où il allait ni pourquoi.

Bolitho observait les passants, hommes et femmes, pêcheurs et marins, commerçants ou simples badauds. La rumeur s'était-elle déjà répandue ? Quelqu'un mettait-il déjà en place l'embuscade dans laquelle devait tomber le faux chargement de Hugh ?

Dancer grimpa l'échelle afin de le rejoindre. Il se frottait les mains pour tenter de se réchauffer.

— Tout a l'air calme, Martyn, fit Bolitho.

Son ami acquiesça d'un signe de tête.

— Ton frère a vraiment pensé à tout. Le percepteur est passé à bord et on m'a dit que les chariots étaient en route pour recueillir notre précieux trésor ! Je n'aurais jamais cru que la Marine trempait dans ce genre d'affaire douteuse, conclut-il en riant.

Un marin les héla :

— Le capitaine arrive, monsieur !

Bolitho lui fit signe qu'il avait compris. Il finissait par aimer ces relations simples qui régnaient entre l'équipage et les officiers, alors que l'entassement a en général pour conséquence de séparer ces deux mondes.

Le sabre au côté, toujours aussi plein d'assurance, Hugh Bolitho se laissa glisser agilement sur le pont. Les deux aspirants suivaient à distance respectueuse.

Après avoir salué le pavillon, Hugh leur annonça que les chariots allaient arriver.

— Ils se débrouillent très bien. Toute la ville est en émoi depuis qu'on raconte nos aventures : une histoire de mousquets que nous aurions pris à un ennemi non précisé.

Il inspecta du regard les paquets de mousquets que l'on remontait de la cale sous l'œil attentif du canonnier.

— Belle journée qui s'annonce, fit-il en humant l'air, pas de gibet dans les parages. C'est ça qu'ils doivent surveiller, peut-être en ce moment même, pour voir si nous avons vraiment l'intention de mettre notre cargaison à terre, ou s'il s'agit d'une ruse.

Gloag écoutait et lui dit, plein d'admiration :

— On peut dire que vous avez eu une idée de génie et que vous n'avez pas commis la moindre erreur, monsieur. Je parie que vous commanderez avant peu !

— Peut-être.

Hugh se dirigea vers l'échelle.

— Les chariots doivent être chargés et placés sous bonne garde dès leur arrivée. Nous aurons une escorte de renfort fournie par le fisc. C'est vous qui en serez responsable, ajouta-t-il, se tournant vers Dancer. Le percepteur connaît son affaire, mais je veux qu'il soit placé sous l'autorité d'un officier du roi.

— Je vais y aller aussi, monsieur, fit vivement Bolitho, il n'est pas juste de l'envoyer seul. Après tout, c'est à cause de moi qu'il se retrouve ici.

— Le sujet est clos, trancha Hugh en souriant. En outre, tout sera terminé avant que vous vous en rendiez seulement compte. Le premier sang, la vue des dragons, et Sir Vyvyan pourra en prendre autant qu'il veut !

Et il disparut dans la descente.

— Ce n'est pas grave, Dick, fit Dancer, on a connu bien pire sur la vieille *Gorgone*. En plus, ça peut nous donner un sérieux avantage pour nos examens, du moins si cette foutue journée ne se termine pas en catastrophe !

Les voitures arrivèrent vers midi et on les chargea sans attendre. Une fois de plus, l'organisation de Hugh se montrait sans faille. Ils firent juste le tintouin qu'il fallait : pas trop, car il fallait qu'on y crût, mais assez pour manifester la fierté candide d'un jeune capitaine.

Si tout se passait aussi bien, Gloag avait raison : les parts de prise du bâtiment hollandais, la destruction d'une bande de naufrageurs ou de contrebandiers, voilà qui devrait faire oublier les autres petits problèmes de Hugh.

— Hé, toi, là-bas, donne-moi donc un coup de main pour descendre mon sac !

Bolitho se retourna : à la coupée, un matelot aidait un individu plutôt grand et dégingandé, vêtu d'un manteau bleu, le chapeau à la main.

Le marin lui fit un grand sourire : il s'agissait apparemment d'une vieille connaissance.

— Bienvenue à bord, monsieur Whiffin !

Bolitho se rendit à l'arrière ; il connaissait ce nom, mais où l'avait-il déjà entendu ? Cela faisait maintenant dix jours qu'il était à bord ; il avait appris les noms et attributions de la plupart des hommes, mais ce Whiffin, non, décidément, il ne voyait pas.

L'homme le regarda d'un air morne et sans expression.

— Whiffin, je suis l'écrivain de bord.

Bolitho toucha son chapeau pour le saluer. Bien sûr, c'était lui ! Ces cotres embarquaient habituellement un écrivain qui remplissait simultanément plusieurs fonctions : secrétaire du

capitaine, commis, chirurgien à l'occasion. À voir Whiffin, on comprenait qu'il était capable de jouer indifféremment tous ces rôles. Bolitho s'en souvenait maintenant : son frère y avait fait vaguement allusion, il avait dû le laisser à terre pour une raison quelconque. Peu importe, il était de retour.

— Le capitaine est-il à bord ? demanda-t-il, inspectant Bolitho de la tête aux pieds. Vous êtes son frère, non ?

Quel que fût l'endroit où il était allé, Whiffin était remarquablement informé.

— Il est à l'arrière.

— Parfait, il faut que je le voie.

Et il descendit comme un furet après avoir jeté un dernier coup d'œil à Dancer.

— Eh bien ! fit Dancer en laissant échapper un sifflement, curieux gaillard.

Le bosco de quart l'appela :

— Le capitaine veut vous voir en bas, monsieur !

Bolitho se hâta de prendre l'échelle : le retour de Whiffin signifiait-il quelque chose de nouveau ? Peut-être était-ce lui et non Dancer qui partait avec les voitures ?

Son frère semblait préoccupé lorsqu'il pénétra dans sa chambre. Assis à côté de lui, Whiffin crachait des volutes de fumée qu'il tirait d'une pipe en terre.

— Monsieur ?

— Il y a un petit changement, Richard, fit-il avec un sourire bref : je veux que tu descenes à terre. Tu vas aller voir le percepteur et tu lui remettras cette lettre de ma part. Rapporte-moi un reçu.

— Je vois, monsieur.

— J'en doute, mais ce n'est pas grave, vas-y.

Bolitho lut l'adresse griffonnée sur l'enveloppe cachetée à la cire et remonta sur le pont.

Il tira Dancer à part :

— Si je ne suis pas rentré avant ton départ, Martyn, je te souhaite bonne chance...

Il lui prit le bras, soudain mal à l'aise.

— ... et prends bien soin de toi.

Puis il grimpa sur la jetée et se dirigea vers la ville en pressant le pas.

Il mit une heure à trouver son homme. Il paraissait excédé, peut-être à cause de la charge de travail supplémentaire qui lui avait été infligée, mais aussi parce qu'il trouvait indigne de lui qu'on exigeât sa signature.

Rien n'avait apparemment changé lorsque Bolitho revint à la jetée. Du moins, pas à première vue. Mais en approchant du *Vengeur*, voiles ferlées, il vit soudain que les chariots étaient partis.

Lorsqu'il arriva sur le pont, Turlow, le canonnier, lui annonça :

— On vous demande en bas, monsieur.

Encore ? Cela n'arrêtait pas. Décidément, il n'était qu'un aspirant, quelque titre qu'eût pu lui donner Hugh.

Hugh Bolitho était toujours assis à la même table, comme s'il n'avait pas bougé pendant son absence. L'atmosphère était enfumée, ce qui pouvait laisser croire que Whiffin venait de s'en aller.

— Tu n'as pas été long, Richard — il semblait soucieux. Parfait. Tu peux dire à Mr. Gloag de rappeler l'équipage et de se préparer à appareiller. Il nous manque des gens, vérifie que tout le monde sait ce qu'il a à faire.

Son frère le regarda sans rien dire pendant plusieurs secondes.

— Oui, c'était peu après ton départ — il leva un sourcil. Eh bien ? Quelque chose ne va pas ?

Bolitho était sur ses gardes : Hugh ne connaissait que trop bien ces signes d'impatience.

— Whiffin a apporté des nouvelles. Il va y avoir une embuscade, les voitures prennent à l'est vers Helston puis nord-est jusqu'à Truro. Whiffin a bien utilisé le temps qu'il a passé à terre, grâce à quelques guinées. Si tout se passe comme prévu, l'attaque aura lieu entre ici et Helston. De la route côtière, il est facile d'atteindre une douzaine de criques et de plages. Le *Vengeur* va appareiller et nous resterons en soutien.

Bolitho attendit la suite. Son frère parlait calmement, il semblait confiant, mais on avait l'impression qu'il pensait à voix haute, comme pour se persuader lui-même.

— Et la lettre que j'ai emportée était destinée aux dragons ?

Hugh Bolitho se rencontra dans l'arrondi de la coque.

— Il n'y a pas de dragons, répondit-il d'une voix un peu amère, ils ne viendront pas.

Pendant un bon moment, Bolitho fut incapable de parler. Il songeait à la tête de son ami lorsqu'ils s'étaient quittés, il se rappelait la remarque de son frère sur leur équipage réduit. Dans le plan initial, dix marins devaient accompagner Dancer et le fisc fournissait le reste de l'escorte. Quant aux dragons de Truro, des hommes parfaitement entraînés, ils auraient dû constituer le gros de leurs forces.

Le fait que Hugh avait envoyé plus d'hommes que prévu montrait à l'évidence qu'il connaissait la défection des dragons depuis quelque temps.

— Tu le savais parfaitement, finit-il par lâcher, exactement comme pour cet indicateur, Portlock.

— Oui, je le savais. Et si je te l'avais dit, qu'aurais-tu fait, hein ? — son regard se perdit. Tu en aurais parlé à Mr. Dancer, ce qui n'aurait servi qu'à l'angoisser avant même d'être parti.

— Mais dans l'état des choses, tu prends le risque de l'envoyer à la mort !

— Tu es d'une insolence inacceptable !

Il se leva brusquement et se voûta instinctivement pour trouver une place entre les barrots. Ainsi courbé, il donnait l'impression de vouloir se jeter sur son frère cadet.

— Et ne fais pas le non plus le monsieur-qui-a-toujours-raison ! ajouta-t-il.

— Je pourrais les rattraper à cheval.

Il essayait de plaider sa cause, tout en sachant que c'était désespéré. Il insista tout de même :

— On trouvera bien d'autres occasions de prendre ces contrebandiers, un autre jour...

— Le sort en est jeté, nous appareillerons avec la marée. Le vent a tourné et il nous est favorable. Nous nous débrouillerons.

Bolitho se dirigea vers la porte, mais son frère ajouta :

— Mr. Dancer est ton ami, et tu es mon frère. Mais pour tous les autres, nous représentons l'autorité, et nous avons le devoir de l'exercer. Agis en conséquence, fais ton devoir.

Accoudé à la lisse arrière, Bolitho surveillait l'équipage pendant les préparatifs d'appareillage. Il essayait de se comporter comme son frère et de prendre l'air détaché, comme si tout cela ne le regardait pas. Il serait si simple de rappeler les chariots, il faudrait moins de deux heures avec un bon cheval. Mais Hugh ne voulait pas renoncer à son plan, même si les chances de succès devenaient très minces sans l'assistance des dragons. Il préférait faire courir des risques mortels à Dancer et à deux douzaines de ses marins.

Le *Vengeur* appareilla tranquillement, pratiquement vent arrière.

Son frère se tenait près de l'habitacle. Bolitho le regarda longtemps, guettant le moindre signe, quelque trace de ses véritables sentiments.

— Foutu grand beau temps, grommelaît Gloag, on ne va jamais arriver à virer de bord avant le crépuscule...

Il semblait inquiet, ce qui n'était pas son genre.

— ... Et le temps passe !

Hugh bondit en prenant appui sur le compas :

— Gardez vos petits soucis pour vous, monsieur Gloag, je ne suis pas d'humeur à entendre ça !

Et il descendit. Bolitho l'entendit claquer la porte de sa chambre.

Sans s'adresser à personne en particulier, le patron se contenta de remarquer :

— Il y a du grabuge dans l'air.

Lorsque Hugh Bolitho remonta, ils étaient déjà dans le clapot de Mounts Bay. Il fit un signe à Gloag et aux veilleurs sous le vent :

— Dites à Mr. Pyke et au canonnier d'armer les deux canots. Qu'ils prennent des armes, je veux qu'ils soient parés à pousser sans préavis – puis, jetant un coup d'œil à la lueur faiblarde de l'habitacle : Faites monter les hommes et virez de bord, on vient plein est, je vous prie.

On fit passer la consigne dans l'entrepost, les hommes montèrent une fois de plus à leur poste. Le capitaine remarqua Bolitho qui se tenait près des timoniers.

— La nuit va être claire, le vent force un peu, mais ce n'est pas la peine de prendre un ris.

Bolitho l'entendit à peine. Il essayait d'imaginer la progression du cotre, comme s'il était un oiseau, très haut.

D'après le point, compte tenu du nouveau cap, il savait qu'ils se dirigeaient vers la terre et allaient pénétrer dans la zone de récifs où le bâtiment hollandais s'était perdu, comme tant d'autres avant lui.

À supposer exacts les renseignements rassemblés par Whiffin, les voitures seraient attaquées. Si les agresseurs étaient au courant du traquenard, ils devaient se tordre de rire. Dans l'autre cas, cela ne ferait guère de différence, à moins que Dancer et ses hommes reçoivent du secours.

Il leva les yeux. Les voiles étaient bien gonflées, la flamme flottait à l'horizontale.

— Parfait, ordonna son frère, paré à virer !

Quand tout fut remis en ordre après le brouhaha du changement de bord, cap à l'est, le canonnier rejoignit le tillac. Il devait se pencher afin de lutter contre la gîte qui avait sensiblement augmenté.

— Canots vérifiés et parés, monsieur. Et j'ai un homme à moi près du coffre de l'armurerie au cas où...

Il s'interrompit en entendant un veilleur crier :

— Un feu, monsieur, sur bâbord avant !

Des silhouettes accoururent dans l'ombre pour essayer de distinguer quelque chose.

— Peut-être des naufrageurs ? fit une voix.

— Non, déclara Gloag, qui avait repéré la lueur, c'est trop régulier — et, leur montrant la direction : Regardez, le voilà encore !

Bolitho attrapa une lunette et essaya de scruter les embruns et les moutons. Deux éclats : une lanterne, c'était un signal.

Il sentit la présence de Hugh à côté de lui, l'entendit refermer sa lunette et annoncer :

— C'est à quel endroit, monsieur Gloag ? Arrivez-vous à le situer ?

Il était redevenu calme, responsable.

— Pas facile à dire, monsieur.

Gloag soufflait bruyamment, mais il oubliait au moins momentanément son animosité contre son capitaine.

— Je pense que c'est après la pointe, du côté de Prah Sands, monsieur, suggéra Pyke.

Le feu clignota encore deux fois sur le rivage comme un œil malfaisant.

— Qu'ils aillent au diable, fit Pyke, incrédule, ils font un transfert cette nuit, ces salopards !

Bolitho frissonna : il imaginait le navire inconnu qui se trouvait quelque part devant le cotre tous feux masqués. S'ils apercevaient le *Vengeur*, ils auraient le temps de prendre le large. Cela donnerait l'alarme et les hommes placés en embuscade seraient avertis. Ils lanceraient l'assaut, et il n'y aurait pas de quartier.

— Nous allons réduire la toile, monsieur Gloag. Monsieur Truscott, faites charger les pièces à mitraille.

Son ton était si dur que le canonnier resta paralysé sur place.

— Mais faites-le pièce par pièce, je ne veux pas entendre un seul bruit !

Hugh chercha des yeux un bosco disponible.

— Faites passer la consigne à l'avant, il y aura du fouet pour le premier qui met l'ennemi en alerte, et une guinée d'or pour le premier qui l'aperçoit !

Bolitho vint le trouver, sans se rendre compte de ce qu'il faisait :

— Mais tu ne vas tout de même pas le poursuivre !

Son frère le dévisagea, même s'il ne pouvait distinguer son visage dans l'obscurité.

— Et qu'est-ce que tu crois ? Si je le laisse filer, on perd tout à la fois. De cette façon, au contraire, on a des chances de faire d'une pierre deux coups !

Il se poussa pour laisser travailler les hommes aux bras et drisses avant d'ajouter :

— D'ailleurs, je n'ai pas le choix.

VII

Une tragédie

Le *Vengeur* taillait lourdement sa route dans une mer bien formée, et Bolitho avait de plus en plus de mal à surmonter son anxiété. Il avait l'impression que le cotre faisait un vacarme épouvantable, tout en sachant très bien qu'on ne pouvait pas l'entendre à plus d'une demi-encablure. Mais rien à faire, il ne parvenait pas à retrouver son calme. Tout se mêlait dans un crescendo perpétuellement changeant : bruissement de l'eau contre la coque, claquements de la grosse toile contre le gréement.

On avait rentré foc et hunier mais, même ainsi, sous grand-voile et trinquette seules, le *Vengeur* aurait rattrapé n'importe quel contrebandier, fût-il prévenu.

La nuit était belle, comme Gloag l'avait annoncé. Les yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et l'on voyait beaucoup mieux le paysage. Il n'y avait pas un seul nuage, des myriades d'étoiles scintillantes barraient les vagues de lumière. Au-dessus de sa tête, les voiles évoquaient des ailes gigantesques.

Un homme tendit le bras au-dessus d'un six-livres.

— Là-devant, monsieur, juste sous le vent !

Des silhouettes commencèrent à s'animer sur le pont, comme un ballet parfaitement réglé. Des lunettes claquaient, un homme murmurait on ne sait quoi à son voisin : peut-être pure spéculation, peut-être aussi envie de toucher la guinée promise...

— Une goélette, fit Hugh Bolitho, tous feux éteints. Et qui porte toute sa toile.

Il referma sèchement sa lunette :

— On a de la chance, elle fait plus de bruit que nous.

Mais il arrêta ses conjectures et ajouta :

— Venez donc un quart de mieux, monsieur Gloag, je n'ai pas envie que ce salopard passe derrière. On va essayer de garder l'avantage du vent.

On passa les ordres en silence, les manœuvres firent entendre leurs grincements dans les réas. L'énorme grand-voile se mit à faseyer bruyamment avant de se gonfler, convenablement bordée au nouveau cap.

— En route au sud-est, monsieur annonça le timonier.

Hugh vérifia le compas d'un coup d'œil.

— Armez les pièces bâbord, ouvrez les sabords.

Les mantelets se levèrent, découvrant la surface luisante. Le *Vengeur* avait tellement de bande que les embruns atteignaient les pièces et même les pierriers.

Normalement, Bolitho aurait dû éprouver les mêmes sentiments que tous ses compagnons : la tension, tous les sens en éveil, cette espèce d'excitation que l'on ressent à l'approche du combat. Mais rien à faire, il ne pouvait s'empêcher de penser aux chariots, à leur escorte dérisoire, à cette effroyable embuscade.

Un éclair perça la nuit, et il crut un instant qu'un marin négligent avait laissé tomber un fanal sur l'autre bâtiment. Mais il entendit un claquement, un bruit tout à fait comparable à celui d'une noix qu'on fait éclater entre ses paumes, et il comprit que c'était un coup de pistolet : signal, avertissement ? Cela importait peu, à présent.

— La barre au vent, monsieur Gloag ! Paré sur le pont !

Les timoniers sursautèrent : Hugh avait donné son ordre à haute voix, la discrétion n'était plus de rigueur.

Il y eut encore des éclairs, mais leur effet fut plutôt de démasquer la taille du bâtiment et son plan de voilure que d'émouvoir autre mesure les matelots.

La distance diminuait rapidement, et le cotre fondait sur son adversaire comme un oiseau de proie. La goélette jaillit soudain de l'ombre, les voiles en désordre. Elle essayait de changer d'amures pour s'enfuir.

Hugh se tenait à la lisse arrière, le pied négligemment posé sur une bitte, comme s'il assistait à une régate.

— Quand vous voudrez, monsieur Truscott, dès qu'on sera sur une crête !

Une pause, des cris étouffés sur l'eau, un vague raclement métallique puis :

— Feu !

Toutes les pièces reculèrent d'un seul mouvement ; ils n'étaient plus qu'à soixante-dix yards. Tous étaient aveuglés par les longues flammes orange, assourdis par le vacarme des départs. Les petits six-livres du *Vengeur*, différents en cela des grosses pièces d'un vaisseau de ligne ou même d'une frégate, vous vrillaient jusqu'au cerveau.

Bolitho imaginait aisément l'effet dévastateur produit sur le pont de leur adversaire par la mitraille et les boîtes à balles. Il entendit tomber un espar, il vit les gerbes soulevées par les morceaux de gréement, peut-être même des hommes qui chutaient des mâts comme des fruits mûrs.

— Ecouvillonnez ! Rechargez !

Hugh Bolitho avait dégainé, et son sabre brillait comme une stalactite à la pâle lumière des astres. Le sabre avec lequel il avait vidé cette querelle d'honneur, et sans doute bien d'autres, songea Bolitho, un peu désespéré.

Une nouvelle bordée frappa la coque comme un poing de géant. Mais des coups de feu et des éclairs leur montrèrent que les contrebandiers n'étaient pas décidés à se rendre.

— Préparez-vous à l'abordage ! cria Hugh.

Atteint par une balle de mousquet dans le cou, un homme s'écroula sur le pont ; il ne jeta pas même un regard sur lui.

Bolitho sortit son sabre d'abordage : combien de fois s'étaient-ils entraînés à ce genre de combat ! Les équipes de pièces laissèrent là leurs canons encore fumants pour saisir coutelas, piques, haches, poignards, tandis que le reste de l'équipage s'activait aux drisses et aux écoutes. À l'instant précis du choc, les voiles du *Vengeur* disparurent comme par magie, si bien que le cotre arriva de toute son erre bord à bord pour s'arrêter net.

Maintenant à sec de toile, le *Vengeur* courait moins de risques de se faire démâter. Il resta collé contre la coque de son adversaire et les grappins volèrent dans la nuit. Des coups de

feu, des cris : les premiers marins passaient par-dessus la rambarde.

— Reculez, les gars ! cria Pyke.

Cela aussi avait été répété maintes et maintes fois. Les assaillants revinrent se mettre à l'abri à leur bord et deux pierriers du gaillard crachèrent leur mitraille au milieu de ceux qui s'apprêtaient à repousser l'assaut.

— On y va ! hurla Hugh en levant son sabre, sus à eux, les gars !

Il enjamba le pavois, se battant comme un diable, repêchant même à la dernière seconde un de ses hommes qui pour un peu se faisait écraser entre les deux coques.

Bolitho courut à l'avant et leva son sabre pour entraîner la deuxième vague.

Hurlant comme des démons, ils passèrent de l'autre bord. Un homme tomba près de lui sans un cri, un autre plaqua sa main sur sa figure en hurlant de douleur. Le cri se termina en gargouillis quand une pique sortie de l'ombre l'empala définitivement.

Epaule contre épaule, les hommes de Bolitho progressaient sur le pont de la goélette. Du cotre, leurs camarades restés derrière criaient conseils et encouragements en les aidant de quelques tirs bien ajustés.

Bolitho glissait dans les débris humains laissés par le pierrier. Il s'obligea à ne penser à rien d'autre qu'à ces visages qui surgissaient et disparaissaient devant lui. Il fallait éviter les lames, maintenir sa garde, profiter d'une faiblesse dans la défense de l'adversaire.

Au milieu des cris, il aperçut les insignes immaculés de son frère au-dessus de ses hommes. Il l'entendait encourager les siens à pousser toujours plus avant pour morceler les rangs de l'adversaire.

Une voix cria :

— Et tiens pour Jackie Trillo, salopard !

Le couteau jaillit, décapitant presque l'homme.

— Rendez-vous ! Jetez vos armes !

Mais d'autres eurent le temps de tomber avant que les derniers couteaux, les dernières piques fussent définitivement abandonnés au milieu des cadavres et des blessés gémissant.

Bolitho vit alors son frère pointer son arme sur un homme qui se tenait près de la roue abandonnée.

— Fais cesser tes hommes. Si tu essaies de résister ou de saborder ton bâtiment, je te fais fouetter — il fit siffler sa lame — avant de te faire pendre.

Bolitho vint le rejoindre :

— Toute la Cornouailles va être au courant !

Hugh faisait comme s'il n'écoutait pas.

— Pas des Français, comme je le croyais. On dirait plutôt des colons.

Il se retourna brusquement :

— Oui, je suis d'accord, on va laisser la prise mouillée ici sous bonne garde. Fais passer deux pierriers et pointe-les sur les prisonniers. Trouve-moi un officier marinier pour assumer le commandement. Et je te garantis qu'il saura comment s'y prendre : il aimerait mieux mourir qu'avoir affaire à moi s'il les laisse s'échapper !

Bolitho le suivit, complètement démonté par son frère : il donnait des ordres, répondait aux questions, faisait de grands gestes pour s'expliquer ou préciser un point.

— L'ancre est mouillée, monsieur ! cria Pyke.

— Bien.

Hugh Bolitho se dirigea vers le pavois.

— Les autres, vous venez avec moi ! Monsieur Gloag ! Débordez et remettez en route, je vous prie !

Et de nouveau le grincement des poulies. Comme des fantômes, les voiles montèrent le long du mât. La goélette donnait de la bande, la coque était défoncée par endroits. Lentement, péniblement, le *Vengeur* gonfla sa toile, prit de Ferre et s'éloigna.

— Où allons-nous, monsieur ? demanda Gloag, qui surveillait la voilure. C'est un peu dangereux, dans le coin.

— Mettez un bon veilleur devant, s'il vous plaît, et faites sonder à courir. Nous mouillerons dès que nous aurons quatre brasses et nous mettrons les canots à l'eau — avec un regard à

son frère : Nous allons débarquer en deux endroits différents et couper la route.

— Bien, monsieur.

Et Hugh, de manière tout à fait imprévisible, lui donna une grande claqué sur le bras.

— Allez, du nerf, jeune homme ! Une belle prise, toute une cargaison de contrebande, et seulement quelques morts ! On ne peut pas aller plus vite que la musique !

Le cotre se rapprochait de la terre, le veilleur chantait le fond et l'approche des dangers. Un peu sur tribord, sur son erre, et ils mouillèrent devant une langue de terre sombre. Bolitho était sûr que, sans l'inquiétude manifestée par Gloag, son frère se serait approché encore davantage.

Il n'enviait pas la lourde responsabilité de Gloag. Se retrouver mouillé au milieu des bancs de sable et de rochers acérés, avec un équipage trop réduit pour se sortir de là si le vent se levait ! Non, il ne serait pas facile d'empêcher le *Vengeur* de déraper et d'aller s'échouer. Mais si Hugh Bolitho en était conscient, il n'en montrait rien.

On mit à l'eau les deux embarcations, et ils se dirigèrent vers la plage la plus proche avec une petite poignée d'hommes. Les canots étaient pleins jusqu'au plat-bord, tous les marins armés jusqu'aux dents.

Dans le bruit régulier des avirons, la terre se resserrait lentement autour d'eux. Bolitho pouvait le constater, il n'y avait personne, tout était désert. Le bruit du canon avait amplement suffi. Ceux qui avaient fait des signaux, sans compter tous les autres, étaient maintenant calfeutrés dans leurs chaumières où ils étaient allés se cacher aussi vite que possible.

Lorsqu'ils furent tous regroupés sur le rivage, Hugh Bolitho donna ses consignes :

— Nous allons nous séparer ici, Richard. Je prends à droite, tu prends à gauche. Le premier qui discute sera fusillé. Allez, fit-il à ses hommes.

Les marins attaquèrent la pente en deux longues files. Ils s'attendaient à essuyer quelques coups de feu, mais durent bientôt se rendre à l'évidence : il n'y avait personne.

Bolitho traversa l'étroite route côtière, et ses hommes se jetèrent sur les bas-côtés. Les chariots étaient peut-être encore saufs, ou bien ils étaient déjà passés. Mais on ne voyait aucune des traces qu'auraient laissées des voitures aussi lourdement chargées.

— Monsieur ! appela le matelot dénommé Robins. Bolitho courut à lui.

— Il y a quelqu'un qui arrive !

Les marins se dispersèrent et disparurent dans la nature de chaque côté du chemin caillouteux. Bolitho entendit le cliquetis des armes que l'on préparait. Il resta à côté de Robins, immobile près d'un buisson tordu par le vent.

— Y en a un seul, monsieur, fit le matelot à voix basse, et passablement saoul, à en croire le bruit, ajouta-t-il avec un sourire. Ça, pour sûr, il est pas aussi inquiet que nous !

Mais son sourire s'effaça : l'homme se plaignait, un gémissement de souffrance.

Et ils le virent soudain, titubant au beau milieu de la route, manquant s'écrouler à chaque pas dans ses efforts pitoyables pour avancer. Pas étonnant que Robins l'eût pris pour un ivrogne.

— Seigneur Dieu, fit le marin, c'est un de nos gars, monsieur ! Mais c'est Billy Snow !

Et, avant que Bolitho eût le temps de le retenir, il courut vers lui et le prit dans ses bras.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, Billy ?

L'homme se balançait de manière irrépressible, hoquait :

— Mais où qu't'étais, Tom, mais où qu't'étais donc ?

Avec quelques autres, Bolitho alla aider Robins à l'allonger par terre. Qu'il eût réussi à faire autant de chemin tenait du miracle. Il saignait de partout, portait plusieurs profondes blessures. Ses vêtements étaient eux aussi pleins de sang.

Tandis qu'ils essayaient de panser ses blessures, Snow parvint à articuler faiblement quelques mots :

— On s'est bien battus, m'sieur, et puis v'là-ti pas qu'on a vu les soldats : i descendaient la route à fond de train, comme une charge de cavalerie !

Et il se remit à geindre.

— Vas-y mou, Tom, il est blessé ! le réprimanda sèchement un homme.

Snow reprit tout de même, plus faiblement encore :

— Puis y a quèqu's-uns des gars qu'ont poussé des hourras, une plaisanterie, comme qui dirait, et le jeune m'sieur Dancer s'est avancé pour les accueillir.

Bolitho se pencha plus près. L'homme faiblissait, la mort était proche.

— Et après, après...

Bolitho lui posa la main sur l'épaule :

— Doucement, calmez-vous. Prenez votre temps.

— Oui monsieur.

Dans cette étrange lueur nocturne, son visage prenait un teint cireux, ses yeux étaient mi-clos.

— I'nous sont tombés dessus, i'tapaient et sabraient dans tous les sens, on n'avait pas une chance. Ça a pas duré une minute.

Et il fut pris d'une quinte de toux.

— Il passe, murmura Robins.

— Et les autres ? demanda Bolitho.

L'homme laissa retomber sa tête comme une marionnette.

— Par là, en remontant la route. Sont tous morts, j'imagine, mais y en a qu'ont essayé de courir à la mer.

Bolitho se détourna, les yeux brillants. Voilà : des marins qui couraient vers la mer, ils se sentaient trahis, abandonnés.

— Il est mort, monsieur.

Ils étaient tous là, debout en rond autour du cadavre. Où allait-il ? Qu'avait-il donc espéré pendant ses derniers moments ?

— Le capitaine arrive, monsieur.

Hugh Bolitho sortit de l'obscurité, ses hommes sur les talons, et la route fut soudain noire de monde. Tous avaient les yeux rivés sur le corps.

— Nous sommes donc arrivés trop tard...

Hugh se pencha sur l'homme.

— Snow, c'était un bon marin.

Il se releva et dit sèchement :

— Il vaut mieux oublier tout ça.

Et il s'éloigna sur la route, seul.

Ils ne furent pas longs à trouver les autres. Ils étaient dispersés le long de la route, dans les rochers en pente ou sur les flancs de la colline.

Il y avait du sang partout. Sous les fanaux, les yeux des morts brillaient d'une lueur glauque, comme dans un dernier reproche pour la trahison dont ils avaient été victimes.

Les chariots et les armes de l'escorte avaient disparu. Ils ne parvinrent pas à retrouver tout le monde. Bolitho en conclut que certains avaient peut-être réussi à s'échapper dans la nuit, ou avaient pu être faits prisonniers pour quelque horrible raison. Et on était en Cornouailles, son propre pays, à moins de quinze milles de Falmouth. À voir cette côte sauvage, on se serait aussi bien cru dix fois plus loin.

Un certain Mumford, bosco, arriva vers lui. Il tenait un chapeau d'officier et lui dit timidement :

— Je crois que c'est celui de Mr. Dancer, monsieur.

Bolitho le prit : il était froid et tout mouillé.

Il entendit un cri : des hommes accoururent, trouvant encore un blessé qui s'était caché dans une fente de rocher au-dessus de la route.

Bolitho s'approcha pour voir s'il pouvait être de quelque secours, mais s'arrêta net. Comme Robins levait sa lanterne pour éclairer les autres, il avait soudain discerné quelque chose de clair dans l'herbe humide.

— Ici, monsieur, fit Robins, je vais aller voir.

Ils grimpèrent ensemble la pente herbeuse, et le faible faisceau de la lampe tomba sur un corps étendu. C'étaient ses cheveux blonds que Bolitho avait aperçus mais, de plus près, il pouvait voir aussi du sang.

— Restez ici.

Il prit la lanterne et se mit à courir. Il retourna le corps en l'attrapant par son manteau : les yeux vitreux le fixaient avec une étrange colère.

Il lâcha prise, un peu honteux de son soulagement. Ce n'était pas Dancer, mais un homme du fisc. Ils avaient dû le rattraper alors qu'il tentait d'échapper au massacre.

— Ça va, monsieur ?

C'était Robins.

Il essaya de dominer la nausée et fit signe que oui.

— Donnez-moi un coup de main pour descendre ce malheureux.

Quelques heures plus tard, démoralisés, épuisés, ils se rassemblèrent sur la plage. Les premières lumières de l'aube s'allumaient.

Ils avaient retrouvé sept survivants, dont quelques-uns étaient sortis tout seuls de leur cachette en entendant des bruits de voix. Martyn Dancer n'était pas du lot.

Alors qu'ils remontaient à bord du cotre, Gloag lui dit gentiment :

— Tant qu'y a d'la vie, y a d'l'espoir, monsieur Bolitho.

Bolitho fixait le canot qui repartait vers la plage avec le voilier, Peplœ et son aide. Ils avaient emporté de la toile pour emballer les corps.

La tragédie de cette nuit allait se payer, et très cher, songeait Bolitho, implacable. Il repensa à ce cadavre aux cheveux blonds, à son désespoir soudain puis à son soulagement lorsqu'il avait compris que ce n'était pas son ami.

Mais maintenant, en contemplant la triste ligne de côte, les silhouettes minuscules sur la plage, il fallait revenir à la dure réalité : il n'y avait guère d'espoir.

VIII

Une voix dans la nuit

Vêtue d'une robe de velours, Harriet Bolitho entra sans bruit dans le salon. Elle resta quelques secondes près de la porte à regarder la silhouette de son fils assis près du feu, les mains tendues devant le feu. Sa fille Nancy était installée sur le tapis près de lui, le menton sur les genoux, les yeux fixés sur son frère comme dans une interrogation muette.

Malgré les deux portes closes, on entendait plus loin les échos indistincts d'une discussion animée. Cela faisait plus d'une heure qu'étaient réunis dans la vieille bibliothèque Sir Henry Vyvyan, le colonel de Crespigny, commandant le régiment de dragons et enfin Hugh, naturellement.

Comme d'ordinaire, la nouvelle de l'embuscade et celle de la capture d'un navire contrebandier étaient arrivées à Falmouth bien avant que le *Vengeur* et sa prise eussent jeté l'ancre dans les Roads.

Mrs. Bolitho avait eu le pressentiment qu'il arriverait quelque chose, que cela tournerait mal. Hugh avait toujours été une forte tête, incapable d'écouter un conseil. Ce commandement, sans même parler de sa jeunesse, était la pire chose qui pût lui arriver. Il avait besoin d'être tenu d'une main ferme, il lui aurait fallu quelqu'un comme le capitaine de Richard sur la *Gorgone*.

Elle se redressa enfin et s'approcha de lui. Ils avaient besoin de leur père, et maintenant plus que jamais.

Richard leva les yeux en la voyant. Ses traits étaient tirés.

— Ils en ont pour combien de temps ?

Elle haussa les épaules.

— Le colonel a tenté d'expliquer pourquoi ses hommes n'étaient pas sur la route, il a dû les envoyer d'urgence à

Bodmin, une histoire d'or à convoyer. De Crespigny a ordonné une enquête, et notre seigneur va s'en occuper.

Bolitho baissa les yeux et contempla ses mains. Malgré la flambée, il gelait. La fourmilière de son frère était bien là, et chez eux.

Tout comme les survivants de l'embuscade, il en voulait à mort aux dragons de ne pas être venus à leur secours. Mais, depuis qu'il y réfléchissait, il comprenait le dilemme du colonel : la perspective douteuse de mettre la main sur quelques contrebandiers, contre l'ordre exprès d'escorter un convoi d'or. Il n'y avait pas d'hésitation possible. Il avait pu également estimer que Hugh décommanderait l'opération après avoir été prévenu de ce contretemps.

— Mais que comptent-ils faire, pour Martyn ? laissa-t-il enfin échapper.

Elle s'approcha de lui pour lui caresser les cheveux.

— L'impossible, Richard. Pauvre garçon, je ne cesse de penser à lui.

Les portes de la bibliothèque s'ouvrirent et les trois hommes entrèrent dans le salon.

Quel trio mal assorti ! songea Bolitho : son frère, lippu, portant sa tenue de mer toute râpée ; Vyvyan, massif et sévère, à qui son horrible cicatrice conférait un air encore plus terrible ; le colonel enfin, élégant comme un officier de la Garde royale. À le voir, on se demandait comment il tenait sur un cheval.

— Alors, Sir Henry, qu'en pensez-vous ? demanda Harriet Bolitho, préoccupée.

Vyvyan se frotta pensivement le menton.

— Je crois, madame, que ces chiens ont pris le jeune Dancer en otage, si j'ose dire. Dans quel but, je l'ignore, mais la situation paraît grave, et nous devons regarder les choses en face.

— Si j'avais davantage de monde, ajouta de Crespigny, deux escadrons, je pourrais envisager de faire quelque chose, mais malheureusement...

Et il se tut.

Bolitho était écœuré. Chacun tirait la couverture à soi et prenait ses précautions pour rejeter la faute sur autrui. Il

regarda son frère : pas besoin d'être sorcier pour deviner qui poserait sa tête sur le billot, cette fois.

— Je vais prier pour lui, Dick, murmura sa sœur.

Il se tourna vers elle et lui fit un grand sourire. Elle tenait le chapeau de Martyn et le faisait sécher devant le feu, comme un talisman.

— Rien ne sert d'accepter cette défaite sans rien faire, reprit Vyvyan ; il faut trouver une idée.

On entendit des voix dans l'entrée, et Mrs. Tremayne fit son apparition. Bolitho aperçut Pendrith derrière elle. Le garde-chasse était manifestement très agité.

— Eh bien, Pendrith, demanda la mère, que se passe-t-il ?

L'homme entra à son tour ; il était tout mouillé et traînait avec lui une vague odeur de terre. Il salua la compagnie et fit un petit signe à Nancy.

— L'un des hommes du colonel, commença-t-il, est dehors avec un message, madame.

Le colonel s'excusa et sortit aussitôt, mais Pendrith ajouta :

— Et j'ai également ceci pour vous, monsieur.

Il tendit à Vyvyan un morceau de papier roulé serré.

Vyvyan déchiffra l'écriture grossière du message et lut enfin à voix haute :

— « À qui cela intéresse... » Mais, bon sang, qu'est-ce que ça signifie ?...

Son œil unique tournait dans tous les sens ; il reprit :

— Un ultimatum, c'est bien ce que je pensais. Ils ont gardé Dancer en otage.

— Dans quel but ? lui demanda Bolitho.

Son cœur battait à tout rompre et il suffoquait presque.

Vyvyan tendit la lettre à Mrs. Bolitho, ajoutant d'une voix dure :

— Ce naufrageur que mes hommes ont attrapé, ils veulent l'échanger contre Dancer. Sans ça...

Et il détourna le regard. Hugh Bolitho ne pouvait détacher ses yeux de lui.

— Même si nous pouvions négocier...

Mais il n'alla pas plus loin.

Vyvyan fit volte-face.

— Si nous « pouvions » ? Mais que racontez-vous là, jeune homme ? Il y a une vie en jeu. Si nous pendons cette ordure à un carrefour, ils tueront Dancer, et nous le savons parfaitement. Ils en sont parfaitement capables, et je crois qu'ils tiendront parole. Passe encore pour un vulgaire agent du fisc, mais pas pour un officier du roi.

Hugh Bolitho était révolté.

— Il ne faisait qu'accomplir son devoir, jeta-t-il.

Vyvyan fit quelques pas et s'approcha du feu. Il était visiblement exaspéré.

— Laissez-moi vous expliquer. Nous connaissons l'identité de ce naufrageur : nous pourrons facilement le reprendre, et il n'échappera pas à la corde. Mais la vie de Dancer est inestimable, pour sa famille, pour son pays – il durcit le ton : En outre, cela fera meilleur effet.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur.

Hugh Bolitho était blême de fatigue, mais ne montrait aucune trace de faiblesse.

— Vous ne comprenez pas, c'est ça ? Alors, je vais tout vous expliquer. À votre avis, quel effet cela fera-t-il devant une commission d'enquête ? La perte d'un aspirant est déjà suffisamment grave en soi, il sera difficile de justifier la mort de tous ces agents des impôts, sans parler des mousquets perdus, qui sont tombés dans des mains peu sympathiques. Cela dit, qui va s'en tirer les mains propres ? Les deux officiers du *Vengeur*, les deux fils de cette famille !

Pour la première fois, Hugh parut atteint.

— Les choses ne se sont absolument pas passées comme ça, monsieur. Sans cette goélette, nous aurions pu leur porter assistance, avec ou sans les dragons.

Le colonel entra à ce moment et annonça tranquillement :

— Je viens d'être informé que l'équipage de la goélette était à terre sous bonne garde. On va le transférer à Truro.

Vyvyan lui tendit la lettre chiffonnée.

— Je savais bien que ça allait se terminer comme ça, qu'ils aillent au diable ! s'emporta le colonel.

Mais Hugh Bolitho crut nécessaire d'insister.

— Nous avons retrouvé de l'or dans le coffre de la goélette. L'équipage est composé de colons d'Amérique. Quant à moi, je n'ai aucun doute : ils avaient formé le projet d'acheter des mousquets, ici même, en Cornouailles. Et il est facile d'imaginer la suite, le transfert sur un bâtiment plus gros, au large.

Le colonel le regarda d'un œil glacé.

— Le patron de la goélette clame son innocence. Il dit qu'il s'est perdu, que vous avez ouvert le feu sans sommation. Il vous a pris pour un pirate.

Il leva la main, fatigué :

— Je sais parfaitement ce qu'il en est, monsieur Bolitho, mais ce qui compte, c'est ce que vont penser les autres. Vous avez perdu ces mousquets, vous n'avez pas réussi à capturer ces contrebandiers, plusieurs hommes sont morts pour rien. Je sais bien qu'on parle d'agitation dans nos colonies d'Amérique, mais il ne s'agit encore que de rumeurs. En revanche, ce que vous avez fait est incontestable.

— Vous êtes trop dur avec lui, fit Vyvyan d'un ton bourru. Nous aussi, nous avons été jeunes. Je lui ai dit que nous pourrions accepter un échange de prisonniers. Après tout, nous avons là une belle prise au port, si les magistrats arrivent à démontrer qu'elle venait chercher des armes. Et si Dancer revient sain et sauf parmi nous, il devrait pouvoir nous apprendre un certain nombre de choses.

Et il conclut, avec son sourire de travers :

— Alors, qu'en dites-vous, colonel ?

De Crespigny poussa un profond soupir.

— Tout ceci n'est de la compétence ni d'un jeune officier ni d'un propriétaire terrien. Moi-même, je ne puis agir sans prendre de directives...

Il vérifia que le garde-chasse était bien sorti, puis :

— Néanmoins, poursuivit-il, si votre prisonnier s'évadait, par exemple, je ne vois pas de raison d'en référer aux autorités, non ?

Vyvyan eut un large sourire :

— Voilà qui s'appelle parler en soldat ! Parfait. Je vais envoyer mes gens s'occuper de tout ça. Mais si je me trompe,

conclut-il en s'adressant à la famille de Bolitho, s'ils font du mal au jeune Dancer, je vous jure qu'ils le paieront très cher !

— Très bien, fit Hugh, j'approuve votre plan, monsieur. Mais après ce qui vient de se passer, je n'ai aucune chance de faire quoi que ce soit dans les parages. Tous mes hommes me tourneront en dérision.

Bolitho fit face à son frère. Il était désolé pour lui, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Lorsque tout le monde fut parti, Hugh s'emporta :

— Si seulement j'avais pu mettre le grappin sur un seul d'entre eux, j'aurais réglé cette affaire une fois pour toutes !

Deux jours passèrent, deux jours de tristesse et d'inquiétude. Les ravisseurs de Dancer se taisaient, mais ils eurent une preuve que le message était authentique. On trouva dehors, près du portail quelques boutons dorés arrachés à une veste d'officier, et Bolitho les reconnut comme appartenant à Dancer. Sinistre indice.

On était à la deuxième nuit ; les deux frères se tenaient seuls près du feu, muets. Et aucun d'eux n'avait envie de rompre le silence.

— Je retourne à bord, décida brusquement Hugh. Il vaut mieux que tu restes ici à attendre les nouvelles, bonnes ou mauvaises.

— Et après, que vas-tu faire ? lui demanda Bolitho.

— Ce que je vais faire ? s'exclama-t-il dans un éclat de rire. Je vais retourner sur un de ces foutus bâtiments de ligne, comme lieutenant. Ma promotion est tombée à l'eau avec cet échec.

Bolitho se leva en entendant des sabots dans la cour. On ouvrit bruyamment la porte. Mrs. Tremayne le regardait, les yeux exorbités.

— Ils l'ont retrouvé, monsieur Richard ! Ils l'ont retrouvé !

La pièce se remplit en un instant : des domestiques, des soldats, Pendrith.

— Ce sont les soldats qui l'ont trouvé, déclara le garde-chasse, il marchait sur la route. Il avait les mains attachées et un bandeau sur les yeux. C'est miracle qu'il ne soit pas tombé de la falaise !

Et Dancer entra, dans le silence général. Il portait un manteau qui le recouvrait de la tête aux pieds. Deux dragons le soutenaient.

Bolitho se précipita et le prit par les épaules. Il était incapable de prononcer un mot ; les deux jeunes gens se regardèrent longuement sans rien dire.

— Cette fois, fit Martyn, ce n'est pas passé loin.

Harriet Bolitho repoussa tout le monde pour se frayer un passage et lui enleva son manteau. Puis elle le prit dans ses bras, lui mit la tête sur son épaule. Les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Oh, mon pauvre enfant, mon pauvre enfant !

Les ravisseurs de Dancer l'avaient déshabillé jusqu'à la ceinture. Incapable de voir, pieds nus sur une route inconnue, il aurait pu aussi bien mourir de froid. On voyait qu'il avait été battu, son dos était marbré de traces brunâtres, comme s'il avait reçu des coups de garcette.

— Emmenez donc tous ces braves gens à la cuisine, madame Tremayne, ordonna Mrs. Bolitho d'une voix altérée par l'émotion. Donnez-leur tout ce qu'ils veulent, de l'argent aussi.

Les soldats étaient rouges de contentement.

— Merci, m'dame, tout le plaisir était pour nous !

S'étant approché du feu, Dancer commença son récit :

— J'ai été emmené dans un petit village, et j'en ai entendu un dire qu'il s'agissait d'un nid de sorcières, que personne n'oserait jamais venir me chercher dans un endroit pareil. Ça les faisait mourir de rire. Ils ont aussi ajouté qu'ils me tueraient si vous ne relâchiez pas leur homme.

Il se releva et regarda Hugh droit dans les yeux.

— Je suis désolé d'avoir échoué, monsieur. Mais nos assaillants ressemblaient tellement à de vrais soldats, ils nous sont tombés dessus sans pitié.

Et, pris d'un frisson, il serra ses bras autour de lui comme pour cacher sa nudité.

— Ce qui est fait est fait, monsieur Dancer, lui répondit Hugh. Je suis content que vous soyez vivant, sincèrement.

Mrs. Bolitho arriva avec un bol de soupe brûlante.

— Buvez ça, Martyn, et puis au lit !

Elle avait retrouvé sa sérénité.

Dancer se tourna vers Bolitho pour lui raconter la suite :

— J'ai eu un bandeau sur les yeux en permanence. Quand j'ai essayé de l'enlever, ils ont approché un fer brûlant de mon visage. L'un d'eux a dit que si je recommençais, je n'aurais définitivement plus besoin de ça pour ne plus y voir.

Il fut repris de frissons, et Nancy posa un châle de laine sur ses épaules.

Hugh Bolitho s'approcha du mur et donna un grand coup de poing.

— Ils ont été malins jusqu'au bout ! Ils savaient bien que vous ne pourriez pas les reconnaître, mis ils ont même pensé à vous empêcher d'identifier l'endroit !

Dancer se remit debout en faisant une grimace. Ses pieds lui faisaient mal, il s'était blessé sur la route avant d'être découvert par les soldats.

— Il y en a un que je connais.

Tous le regardèrent, persuadés qu'il commençait à divaguer. Dancer tendit les mains à Mrs. Bolitho, qui les prit dans les siennes.

— C'était le premier jour, j'étais allongé dans le noir, attendant la mort, quand je l'ai entendu. Je crois qu'ils ne lui avaient pas dit que j'étais là – il serra plus fortement les mains de Mrs. Bolitho. C'était cet homme que j'ai vu chez vous, madame, celui que vous appelez Vyvyan.

Elle hocha doucement la tête, pleine de compassion.

— Vous avez trop souffert, Martyn, et nous nous sommes fait énormément de souci pour vous – elle l'embrassa doucement sur les lèvres. Il faut que vous alliez au lit, vous trouverez là-haut tout ce dont vous avez besoin.

Hugh le regardait toujours, incrédule.

— Sir Henry ? Mais vous en êtes bien certain ?

— Laisse-le tranquille, Hugh ! s'exclama sa mère, cet enfant a déjà subi assez de misères !

Bolitho était estomaqué par ce changement subit chez son frère, comme un grain qui arrive sur un navire encalminé.

— C'est peut-être un enfant pour vous, mère, mais c'est aussi l'un de mes officiers – il avait du mal à maîtriser son

excitation. Ici même, sous notre nez ! Et après ça, allez vous demander pourquoi les hommes de Vyvyan étaient toujours au bon endroit, sans jamais prendre quiconque. Il lui fallait s'occuper personnellement de ce présumé prisonnier avant l'arrivée du juge. Mais l'homme lui aurait tout raconté pour lui permettre de sauver sa propre vie !

Bolitho se sentit soudain la gorge sèche. Pour mieux jouer encore la comédie, Vyvyan était allé jusqu'à laisser quelques-uns de ses hommes se faire tuer. C'était un vrai monstre, pas un homme. Et cela avait failli marcher, cela pouvait encore marcher si personne ne croyait Dancer.

Naufrageur, contrebandier et maintenant fauteur d'insurrection aux Amériques ! Décidément, cela tournait au cauchemar.

Et Vyvyan avait tout réglé, il avait trompé les autorités depuis le début. Il était même allé jusqu'à leur souffler cette idée d'échanger les otages.

— Que vas-tu faire ? insista Bolitho.

Son frère eut un sourire désabusé.

— Ce que je vais faire ? Je me demande si je ne vais pas envoyer un message à l'amiral. Mais, dans l'immédiat, il faut essayer de trouver ce village, il ne peut pas être bien loin de la mer. La prochaine fois, tu m'entends bien, Richard, il n'aura pas autant de chance !

Ses yeux lançaient des éclairs.

Bolitho accompagna Dancer à l'étage et jusqu'à sa chambre.

— A l'avenir, Martyn, je ne me plaindrai plus de servir à bord d'un vaisseau de ligne !

Dancer s'assit sur le bord de son lit et pencha un peu la tête pour voir le temps qu'il faisait. Le vent hululait à la fenêtre.

— Moi non plus.

Et il se laissa tomber sur le dos, épuisé.

En voyant ce visage faiblement éclairé par la chandelle, Bolitho eut une pensée pour cet autre visage, celui du mort qu'il avait découvert dans l'herbe mouillée. Pour cela au moins, il fallait se montrer reconnaissant.

IX

La main du diable

Assis dans la chambre arrière du *Vengeur*, raide comme un piquet, le colonel de Crespigny était partagé entre la curiosité et le dédain.

— Comme je viens de l'expliquer à votre, euh... votre capitaine, je ne peux pas me fonder sur des preuves aussi fragiles.

Comme les aspirants protestaient, il crut bon d'ajouter :

— Je ne dis pas que je ne crois pas ce que vous avez entendu, ou ce que vous pensez avoir entendu. Mais, devant un tribunal – et j'attire votre attention sur ce point –, un homme comme Sir Henry Vyvyan, avec sa stature, bénéficiera des services des meilleurs avocats. Et ce que vous dites aura déjà moins de poids.

Il se pencha un peu vers Dancer. Ses bottes rutilantes craquaient aux jointures.

— Réfléchissez. Un bon avocat londonien, un juge expérimenté, un jury un peu arrangé, et vous devrez vous contenter de protester de votre bonne foi. On peut mettre en cause l'équipage de la goélette, encore que rien ne prouve des liens quelconques avec Sir Vyvyan ni aucune intention inavouable. Je suis certain que nous finirons par trouver des preuves, mais uniquement contre eux, pas contre celui dont nous parlons.

Hugh Bolitho se laissa aller contre la coque, les yeux mi-clos.

— On dirait que, cette fois, nous sommes bel et bien coincés.

Le colonel prit un verre et se servit délicatement.

— Si vous arrivez à retrouver ce village, plus quelques preuves tangibles, alors votre situation sera nettement meilleure. Sinon, vous pourriez bien être contraint d'accepter le

soutien que pourrait vous accorder Sir Vyvyan, aussi injuste que cela vous paraisse. À vous de vous décider.

Bolitho observait son frère : il éprouvait sans doute le même sentiment de révolte que lui. Si Vyvyan soupçonnait seulement ce qu'ils étaient en train de manigancer, il avait peut-être déjà inventé une autre manœuvre tordue à sa façon pour les mettre en situation de faiblesse.

Compte tenu de son expérience si ce n'est de son rang, Gloag avait été convié à cette petite réunion. Il observa seulement :

— Je connais une bonne centaine de villages ou de hameaux de ce genre dans un rayon de cinq milles, monsieur. Ça peut nous prendre des mois.

— Et dans ce cas, continua Hugh, tout sera venu aux oreilles de l'amiral, il enverra le *Vengeur* ailleurs, et avec un nouveau commandant en prime !

De Crespigny opina du chef :

— Voilà qui me paraît assez vraisemblable. Cela fait quelque temps que je suis dans l'armée, et les réactions de mes supérieurs m'étonnent toujours autant.

Hugh Bolitho attrapa lui aussi un verre et s'empressa de changer de sujet :

— J'ai écrit un rapport que j'ai envoyé à l'amiral ainsi qu'aux chefs des douanes et des impôts, à Penzance. Whiffin en fait des copies en ce moment même. J'ai également envoyé un mot aux parents des victimes et je m'occupe de faire vendre leurs effets à bord – il étendit les doigts. Voilà, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre pour l'instant.

Bolitho avait du mal à croire ce qu'il voyait : où était donc ce frère qu'il connaissait, plein de confiance en soi, pour ne pas dire arrogant ?

— Il faut que nous retrouvions ce village, fit-il, avant qu'ils aient eu le temps de déménager les mousquets et le produit de leur trafic. Il faut trouver un indice, il y en a certainement un.

— Je suis bien d'accord, répondit de Crespigny en soupirant, mais je ne trouverai rien, même en envoyant tous les cavaliers dont je dispose. Les voleurs vont s'enterrer comme des renards, et Sir Vyvyan devinera très vite que nous le

soupçonnons. Mais, avoir « capturé » ce naufragé, proposer ensuite de l'échanger, voilà qui était un coup de maître. N'importe quel jury serait convaincu de son innocence, et pas seulement en Cornouailles.

— Mais pourtant, s'exclama Dancer, Sir Henry Vyvyan vous a déclaré qu'il connaissait ce prisonnier et qu'il ne lui faudrait pas une journée pour le reprendre !

— Dans ce cas, répondit le colonel, il l'a fait exécuter, ou il l'a envoyé dans un endroit tel qu'il ne présente plus de risque pour lui.

— Non, non, intervint vivement Hugh, Mr. Dancer vient de prononcer les seules paroles sensées que j'aie entendues aujourd'hui. Vyvyan est bien trop malin pour maquiller quelque chose qui risquerait ensuite d'être vérifié. Si nous découvrons l'identité de cet homme, d'où il vient, nous serons à deux doigts de réussir...

Cette nouvelle piste semblait l'avoir ragaillardi.

— ... et, pour l'amour du ciel, nous n'avons pas d'autre possibilité !

Gloag semblait le suivre :

— A mon avis, c'est quelqu'un qui travaille dans une ferme de Sir Henry, je s'rais prêt à parier.

L'espoir renaissait dans la chambre.

— Nous pourrions aller à la maison, proposa Bolitho, et interroger Hardy. Il a travaillé pour Vyvyan avant de venir chez nous.

— Votre jardinier ? demanda de Crespigny, tout étonné. Cela me paraît un peu léger, compte tenu de l'enjeu !

— Malgré le respect que je vous dois, monsieur, fit Hugh, vous faites erreur. C'est bien ma carrière qui est en jeu et le renom de ma famille.

Le *Vengeur* se balançait sur son câble, comme si lui aussi avait envie de se battre et de repartir en mer.

— Alors, interrogea Bolitho, on tente le coup ?

Bill Hardy était un vieil homme à moitié aveugle, si bien qu'il ne connaissait guère ses plantes qu'au toucher. Mais il avait passé toute son existence dans ces quelques milles carrés et savait à peu près tout sur tout le inonde. Il vivait seul, et

Bolitho soupçonnait que son père l'avait pris par pitié, ou à cause de l'intérêt que Sir Vyvyan n'avait jamais cherché à dissimuler pour Mrs. Bolitho.

— On y va tout de suite, décida Hugh. Mais il faut agir avec prudence, ce serait un vrai désastre si tout cela se répandait.

Contre toute attente, il autorisa son frère et Dancer à descendre à terre et à se charger de cette mission. Bolitho ne savait pas trop si c'était pour des raisons de simplification, ou s'il craignait de perdre son calme.

Tandis qu'ils couraient à toutes jambes, Dancer lui dit, haletant :

— Enfin, je commence à me sentir libre ! Quoi qu'il advienne désormais, j'ai l'impression qu'il ne peut plus rien m'arriver !

Bolitho lui répondit d'un sourire. Ils avaient vaguement espéré passer Noël ici et savourer le merveilleux dîner de Mrs. Tremayne. L'avenir immédiat paraissait cependant plus sombre, comme le ciel gris annonce la pluie. Ils avaient plus de chances de se retrouver devant la table d'une commission d'enquête qu'à celle de Mrs. Tremayne.

Bolitho trouva sa mère dans la bibliothèque. Elle écrivait, sans doute l'une de ces innombrables lettres destinées à son mari. Il devait bien exister une douzaine ou plus de leurs semblables au milieu des océans, ou dans le coffre d'un amiral, attendant le retour du bâtiment.

Elle l'écouta attentivement et se décida sur-le-champ :

— C'est moi qui vais lui parler.

— Mais Hugh me l'a défendu, protesta son fils : il ne veut pas que vous soyez impliquée dans cette histoire !

— Je suis impliquée, comme tu dis, depuis que j'ai rencontré ton père, répondit-elle en souriant.

Elle prit son châle et continua :

— Ce vieil Hardy devait être déporté aux colonies, après avoir volé du poisson et de la nourriture pour sa famille. L'année avait été épouvantable, la moisson n'avait rien donné et il y avait beaucoup de malades. Rien qu'à Falmouth, nous avons eu une cinquantaine de morts. Ce pauvre Hardy a perdu sa

femme et son fils. C'est un homme qui avait sa fierté, et son sacrifice ne lui a même servi à rien, tu vois.

Bolitho se dit que Sir Vyvyan aurait très bien pu le sauver, s'il l'avait voulu. Mais voilà, Hardy avait commis une erreur fatale : c'est lui qu'il avait volé. Et c'était aussi un clin d'œil de la part de son père : le capitaine si austère, intransigeant, qui avait pris en pitié un pauvre jardinier pour faire plaisir à sa femme et qui l'avait fait venir chez eux.

Dancer alla s'asseoir devant le feu.

— Ta mère m'étonnera toujours, Dick. J'ai l'impression de la connaître aussi bien que ma propre mère !

Elle revint un quart d'heure après et retourna s'asseoir à son bureau comme si de rien n'était.

— L'homme s'appelle Blount, Arthur Blount. Il a déjà eu affaire aux agents des impôts, mais c'est la première fois qu'il se fait prendre. Il n'a jamais réussi à trouver d'emploi honnête qui dure bien longtemps, et, quand c'était le cas, il se montrait médiocre travailleur. Il allait d'une ferme à l'autre réparer les murs, creuser des tranchées, bien peu de chose.

Bolitho songeait à Portlock : un homme du genre de Blount, un parasite, qui ramassait ce qu'il pouvait là où il pouvait.

— A mon avis, continua-t-elle, vous devriez regagner votre bord. Je vous ferai prévenir si j'apprends quelque chose de neuf.

Elle vint poser la main sur l'épaule de son fils et le regarda intensément.

— Mais faites bien attention, Vyvyan est un homme puissant. Sans Martyn, je ne l'aurais jamais cru capable d'une horreur pareille.

Elle regarda tendrement le jeune aspirant blond avant d'ajouter :

— Mais maintenant que je vous connais, je ne comprends pas comment j'ai pu faire pour ne pas m'en douter plus tôt ! Il est en relation avec les Amériques, et ses ambitions sont peut-être même bien plus grandes. Par la force des armes ? C'est ainsi qu'il a toujours vécu, pourquoi aurait-il changé ? Il a fallu un nouveau venu comme Martyn pour le percer à jour, voilà tout.

Les aspirants regagnèrent le cotre. Le vent était froid, ils remarquèrent plusieurs bateaux de pêche venus se mettre à l'abri dans Carrick Roads.

Hugh Bolitho les écouta dérouler leur récit.

— J'en ai décidément assez d'attendre, mais comment faire autrement ?

La nuit était tombée, et le mouillage devenait plus agité. Bolitho entendit le veilleur signaler un bateau qui se rapprochait d'eux.

Dancer était de garde. Il descendit l'échelle quatre à quatre, se cogna la tête sans même s'en rendre compte et annonça, tout excité :

— C'est ta mère, Dick ! Enfin, Mrs. Bolitho, corrigea-t-il en apercevant soudain le capitaine.

Elle pénétra dans la chambre. Son manteau et ses cheveux étaient couverts d'embruns, ce qui la faisait paraître plus jeune que jamais.

— Ce vieil Hardy connaît l'endroit, et moi aussi ! Vous vous souvenez de cette terrible fièvre, celle que je vous ai racontée dans le temps ? On disait à l'époque que c'était en punition d'actes de sorcellerie qui se déroulaient dans un petit hameau, au sud d'ici. La foule en colère est même allée sortir de leur maison deux malheureuses, et on les a brûlées. On ne sait pas au juste si c'est à cause du vent, de l'alcool, ou seulement la sauvagerie d'une populace en délire. Toujours est-il que l'incendie s'est répandu dans les chaumières, et que tout s'est embrasé. Quand les soldats sont arrivés, il était trop tard. Mais la plupart des gens qui vivaient là en ont jugé autrement : ils ont cru dur comme fer que c'était quelque envoûtement qui avait détruit leurs maisons, en punition de ce qu'ils avaient infligé à ces femmes.

Elle tremblait à seulement raconter l'horrible histoire.

— C'est complètement stupide, bien entendu, mais les gens simples croient des choses simples.

Hugh Bolitho laissa échapper un long soupir.

— Et Blount a voulu défier tout le monde, il est allé s'installer là-bas. Et il semble que d'autres l'aient rejoint, ajouta-t-il, s'adressant à Dancer.

Il se pencha par-dessus sa mère pour appeler :

— Faites venir mon secrétaire !

Puis, de nouveau aux autres :

— Je vais envoyer une dépêche à de Crespigny : nous risquons de devoir fouiller une zone assez étendue.

— Nous allons fouiller ? lui demanda Dancer.

— Oui, répondit Hugh. Si c'est une fausse piste, je tiens à le savoir avant Vyvyan. Mais si c'est vrai, je veux être là pour l'hallali !

Il se radoucit pour s'adresser à sa mère :

— Vous n'auriez pas dû venir, vous en avez déjà fait bien assez comme ça !

Whiffin s'encadra dans la porte, interloqué à la vue d'une femme.

— Une lettre à porter au colonel, à Truro, Whiffin. Ensuite, il faudra trouver des chevaux ainsi que des hommes capables de tenir dessus et de se battre.

— J'ai partiellement réglé ce problème, Hugh, fit suavement sa mère : il y a des chevaux et trois de nos gens sur la jetée.

— Dieu vous bénisse, madame, répondit Gloag, ravi. Je n'ai pas mis les fesses sur un cheval depuis mon enfance.

Hugh Bolitho bouclait son ceinturon.

— Restez ici, je vous prie. C'est une affaire de jeunes.

Une demi-heure plus tard, le détachement était rassemblé sur la jetée : trois paysans, Hugh et ses aspirants, six marins qui avaient juré de se comporter comme de vrais gentilshommes. Robins était du lot, il pleuvait de plus en plus.

— Restez bien ensemble, leur dit Hugh, et soyez sur vos gardes.

Il se retourna : un homme partait pour Truro avec la dépêche.

— Et si nous rencontrons ces brigands, je ne veux pas de vengeance, nous ne sommes pas là pour ça. Il s'agit de simple justice. Allons-y !

Et il poussa sa monture sur les pierres humides.

Une fois sortis de la ville, ils durent ralentir l'allure à cause de la pluie. En outre, le chemin était mal pavé. Ils furent bientôt

rejoints par un cavalier solitaire qui portait son long fusil en travers de la selle, comme un guerrier de l'ancien temps.

— Par ici, m'sieur Hugh, j'ai eu vent de ce qui se passait. J'me suis dit que vous pourriez avoir besoin d'un homme des bois !

C'était bien entendu Pendrith.

Ils continuèrent en silence. On entendait seulement le claquement des sabots, les halètements des hommes et des chevaux, parfois le cliquetis d'un éperon ou d'un couteau.

Ce voyage évoquait à Bolitho sa promenade avec Dancer, lorsqu'ils avaient trouvé ce garçon à la crique, à côté du cadavre de Tom Morgan. Cela datait-il de plusieurs jours ? Ou de plusieurs semaines ? Il avait l'impression que cela faisait des mois.

Des souvenirs lui revinrent à l'approche du village incendié. Il était encore petit, sa mère l'avait grondé après qu'il eut emprunté un poney pour aller se promener seul en compagnie de son chien.

Ce soir, elle avait traité ces superstitions de folies, mais à l'époque, elle n'en disait pas autant.

Pendrith descendit de sa monture.

— On n'est plus qu'à un demi-mille, monsieur, pas plus, je crois qu'i>vaut mieux continuer à pied.

Hugh sauta de sa selle.

— Entravez les chevaux, deux hommes pour assurer la garde. Passe devant, Pendrith, fit-il en sortant son pistolet, je suis plus à l'aise sur un gaillard qu'à chasser le braconnier !

Plusieurs hommes pouffèrent de rire : Bolitho se dit qu'on en apprenait tous les jours.

Pendrith prit la tête avec un des paysans. Il n'y avait pas de lune, mais un peu de lumière filtrait dans une échancrure de nuages. Ils aperçurent un petit toit pointu qui semblait étrange.

— Ils construisent encore ce genre d'édifice à l'entrée de certains villages, murmura Bolitho à son ami. C'est pour éloigner les mauvais esprits.

— On peut dire qu'ici, ça n'a pas trop bien marché ! répondit Dancer qui se tortillait, mal à l'aise, dans des vêtements d'emprunt.

Pendrith vint les rejoindre précipitamment et Bolitho crut un instant qu'il était poursuivi ou que toutes ces légendes avaient peut-être un fond de vérité, après tout.

— Il y a le feu, monsieur, leur dit Pendrith soudain inquiet, de l'autre côté !

Et il se retourna, le visage rouge à la lueur des flammes : une langue de feu s'élançait dans le ciel au milieu des étincelles et des escarbilles.

Plusieurs des hommes poussèrent un cri de frayeur et Bolitho, pourtant aguerri à ces histoires de sorcières, sentit son échine se glacer.

Hugh Bolitho s'élança à travers les buissons, toute prudence oubliée.

— Ils ont mis le feu à une chaumière ! Allez, suivez-moi, les gars !

La petite maison était embrasée lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux. La fumée était insupportable et ils durent rester à bonne distance.

— Monsieur Dancer, prenez deux hommes et allez voir de l'autre côté !

Dans la lumière des flammes, les hommes allongés se détachaient clairement sur le fond du paysage. Bolitho plaqua un mouchoir sur sa bouche et donna un coup de pied dans la porte, de toutes ses forces. Des flammes et des étincelles vinrent lui lécher les jambes : la charpente s'effondrait à l'intérieur de la chaumière.

— Revenez, monsieur Richard, cria Pendrith, m'entendez-vous ? Monsieur Richard, ça n'sert à rien !

Bolitho battit en retraite. Son frère regardait les flammes, indifférent à la chaleur et aux gerbes d'étincelles. Ces quelques secondes venaient de suffire à ruiner son avenir, ses espoirs qui partaient en fumée avec la maison. Quelqu'un avait mis le feu intentionnellement, il était impossible que ce fût accidentel, avec toute cette pluie.

Il se rua une seconde fois dans la porte avec une idée fixe : entrer.

Et il vit aussitôt le corps d'un homme qui se débattait au milieu du mobilier en feu et de quelques débris de chaume.

Il se précipita pour essayer de l'agripper par les épaules et le sortir de là. L'homme se débattait comme un dément, ses yeux roulaient dans tous les sens. Il était pieds et poings liés : quelle sauvagerie ! Bolitho en était malade, cette odeur, laisser ainsi un homme brûler vif !

Il entendait des bruits de voix dans le vrombissement des flammes, comme si les esprits des sorcières mortes étaient venus cracher un dernier flot d'imprécactions.

Dancer arriva et lui cria :

— C'est ici, Dick, j'en suis sûr ! La forme du mur, derrière... Il s'arrêta net en voyant l'homme qui se débattait sur le sol.

Pendrith, à quatre pattes dans la boue et les cendres brûlantes, demanda au malheureux :

— Mais qui t'a fait ça ?

Il avait reconnu Blount qui lui répondit en hoquetant :

— I'm'ont laissé ici, pour me faire brûler !

Il se tordait de douleur, ses dents grinçaient horriblement dans les derniers sursauts de l'agonie. Il se rendit soudain compte de la présence des marins.

— I'veutaient pas m'écouter ! Après tout c'que j'ai pu faire pour lui !

Hugh se pencha sur lui, son visage était couleur de pierre.

— Qui ça ? Qui t'a fait ça ? Allez, réponds, il faut que nous sachions !

Il se raidit quand l'homme essaya de le prendre par le col, de ses mains à moitié calcinées.

— Tu vas mourir, fais ça avant qu'il soit trop tard !

Le mourant laissa tomber sa tête, l'agonie commençait à faire son œuvre.

— Vyvyan.

Il eut un sursaut, mais c'était la fin.

— Vyvyan ! cria Blount de toutes ses forces.

Hugh Bolitho se releva et se découvrit, comme pour laisser la pluie laver les restes de cet ignoble spectacle.

— Ce dernier cri l'aura tué, murmura Robins.

Hugh Bolitho se détourna.

— Et il ne sera pas le seul, ajouta-t-il.

Quand il passa devant lui, Bolitho vit les marques noires laissées sur ses insignes par les mains de l'homme : on aurait cru la marque de Satan.

X

Sur la crête !

La lunette rivée à l'œil, Bolitho et Dancer exploraient la jetée. Ils constatèrent en même temps un regain d'activité à terre : l'armement qu'ils attendaient depuis plus d'une heure s'activait autour du canot.

— On va bientôt savoir, Dick.

Mais Dancer était visiblement anxieux.

Bolitho laissa sa longue-vue et essuya la pluie qui ruisselait sur son visage. Il était trempé jusqu'aux os mais, pas plus qu'à Dancer et à l'équipage du *Vengeur*, il ne lui était possible de se détendre en attendant le retour de son frère.

Ils avaient tous du mal à oublier cet horrible instant, lorsqu'ils avaient retrouvé cet homme condamné à mort. Puis leur joie, quand ils avaient enfin su que Dancer avaient raison d'accuser Vyvyan, s'était vite changée en amertume. Suivi d'un détachement de dragons, le colonel de Crespigny en personne s'était précipité au manoir de Sir Henry, où il avait appris qu'il venait de partir en voyage pour une destination inconnue, une mission de la plus haute importance, et que l'on ignorait quand il reviendrait. Voyant bien que le colonel ne savait trop quoi faire, le régisseur avait ajouté froidement que Sir Henry n'était pas habitué à voir l'armée s'inquiéter de ses faits et gestes.

Et après tout, il n'y avait pas de preuve. Mis à part cette accusation proférée par un homme à bout de course, ils n'avaient rien, rien du tout. Pas de marchandise volée, pas de mousquets, ni de brandy, ni quoi que ce fût. De nombreux indices montraient que beaucoup de monde était passé là récemment : empreintes de sabots, traces de roues, tramées laissées par des tonneaux ou des charges que l'on avait visiblement déménagés à la hâte. Mais tout ceci allait

rapidement être effacé par la pluie qui continuait à tomber. En clair, ils n'avaient la preuve de rien.

— C'est demain Noël, fit lentement Dancer ; ça risque fort de ne pas être très joyeux.

Bolitho se tourna, plein d'estime pour lui. Dancer était le seul que l'enquête épargnerait sûrement, même si on lui demandait de déposer. Sa position, celle que son père occupait à Londres, voilà qui arrangerait le reste. Et pourtant, il se sentait aussi impliqué que la famille Bolitho, la famille qui l'avait entraîné malgré lui dans cette aventure.

Le bosco de quart les appela :

— Le canot major vient de pousser, monsieur !

— Très bien, faites monter la garde.

C'était peut-être bien la dernière fois que Hugh montait à bord d'un bâtiment placé sous son commandement, ici ou ailleurs. Le capitaine passa la coupée et salua la garde.

— Rappelez l'équipage au poste de manœuvre et hissez les embarcations.

Il consulta le pennon qui claquait au vent en tête du grand mât.

— Nous appareillons d'ici une heure.

Et, jetant un regard distrait aux deux aspirants, comme s'il les voyait pour la première fois :

— Je suis bien content de me tirer d'ici, maison ou pas !

Bolitho était crispé. Ainsi, leur dernier espoir s'était envolé, il n'y aurait pas de miracle.

Dancer et le bosco se hâtèrent vers l'avant et Hugh ajouta, d'une voix plus calme :

— J'ai reçu l'ordre de rallier Plymouth sur l'heure. Les hommes que j'avais laissés à bord d'une prise ont été rassemblés là-bas, si bien que ton affectation à bord n'a plus lieu d'être.

— As-tu des nouvelles de Sir Henry Vyvyan ?

Son frère haussa les épaules, l'air las.

— Il a réussi à duper de Crespigny tout comme nous. Tu te souviens de ce convoi d'or, celui que les dragons devaient escorter de toute urgence à Bodmin ? Eh bien, nous savons maintenant qu'il appartenait à Vyvyan. Ainsi, tandis que nos

hommes et ceux des impôts se faisaient tailler en pièces par ses ruffians, Vyvyan transférait tranquillement son butin sur un autre navire, à Looe, après avoir utilisé ces mêmes soldats qui sont maintenant à sa recherche !

Il se retourna, l'air soudain vieilli.

— Par conséquent, pendant qu'il est en chemin pour la France, sans doute pour acheter d'autres armes destinées à ses guerres personnelles, c'est moi qui devrai en affronter les conséquences. J'ai cru trop longtemps que je le prendrais de vitesse. Mais là, je me suis fait avoir sans même m'en rendre compte !

— Mais est-il bien sûr que Sir Vyvyan soit à bord de ce bâtiment ?

Il le voyait comme s'il y était.

Ce serait le triomphe de Vyvyan, après la vie dangereuse mais ô combien rentable qu'il avait menée en Cornouailles. Puis, quand les choses se seraient calmées, il reviendrait tranquillement au pays. Il était peu probable que les autorités l'inquiètent une seconde fois.

— Oui, approuva Hugh, le navire s'appelle la *Virago*, un ketch tout neuf et très manœuvrant. Apparemment, il lui appartient depuis environ un an.

La pluie ruisselait sur sa figure.

— A l'heure qu'il est, impossible de savoir où il se trouve. Mes ordres mentionnent qu'un bâtiment de Sa Majesté « pourrait » faire des recherches, mais rien de précis – il claquait des mains, au comble du désespoir. De toute façon, la *Virago* est très rapide et elle distancerait n'importe qui par un temps pareil.

Gloag montait pesamment, mastiquant un morceau de bœuf salé ou quelque chose de ce genre.

— Monsieur ?

— Nous levons l'ancre, monsieur Gloag, nous mettons le cap sur Plymouth.

Il n'était point besoin d'être grand clerc pour deviner que Hugh avait hâte de s'en aller. Quand il fallait se battre contre un ennemi, croiser le fer en duel, il était à son affaire. Mais devoir faire face au mépris et à la dérision lui était insupportable.

Bolitho surveillait la mise à bord des embarcations. Les cirés des marins luisaient de pluie.

Voilà, direction Plymouth et la commission d'enquête. Triste manière de finir l'année.

Et pourtant, ils avaient été à deux doigts de réussir, de démasquer les manœuvres infâmes de Vyvyan, les meurtres, le pillage des bâtiments naufragés. Il revoyait encore la tête de Dancer lorsque les soldats l'avaient ramené à la maison, ces traces livides sur ses épaules. Et encore, comment ses ravisseurs avaient menacé de lui ôter la vue. Oui, ils avaient vraiment été à deux doigts. Mais il était trop tard maintenant et l'horizon lui parut sombre comme jamais.

— Je descends, annonça son frère, préviens-moi quand nous serons à pic.

Il allait disparaître dans l'écouille lorsque Bolitho le rappela.

— Oui ?

— Je repensais à ce que nous avons réussi à faire, à ce que nous savons de façon certaine.

Les traits de son frère se détendirent.

— Non, je n'essaie pas de te mettre du baume sur le cœur. Mais imagine que les autres aient tort, de Crespigny, l'amiral, tout le monde ?

Hugh Bolitho remontait lentement l'échelle, les yeux rivés sur lui.

— Continue.

— Peut-être avons nous surestimé l'assurance de Sir Henry. Ou peut-être a-t-il bien l'intention de quitter l'Angleterre, peu importe. Mais dans ce cas – son frère commençait à comprendre où il voulait en venir –, la France est certainement le dernier endroit où il irait !

Hugh enjamba l'hiloire et resta là à contempler pensivement le port qui s'enfonçait dans l'ombre, les moutons sur la rade, les lumières scintillantes de la ville.

— L'Amérique, alors ?

Il agrippa son frère par l'épaule, à lui en faire mal.

— Mais, par Dieu, tu as peut-être raison. À l'heure qu'il est, la *Virago* risque d'être dans le chenal, sans rien entre elle et l'Atlantique, mais non... rien, si ce n'est le *Vengeur*.

Bolitho regrettait presque d'avoir parlé. N'était-ce pas un faux espoir de plus ? Une façon d'irriter encore davantage l'amiral et de se diriger tout droit vers la cour martiale ?

Gloag les regardait d'un air inquiet.

— On va avoir un vrai temps de bran, monsieur. Et si la pluie se calme un peu, faut s'attendre à de la brume.

— Comment, monsieur Gloag ? Vous voudriez que j'abandonne, que j'admette mon échec ? C'est bien ça ?

Gloag rougit violemment sous l'insulte, mais il avait dit ce qu'il avait à dire.

— Non, monsieur. Je dis que nous devons nous lancer après lui et ramener cette ordure pour la livrer au bourreau.

Comme pour lever leurs derniers doutes, un homme cria de l'avant :

— A long pic, monsieur !

Hugh se mordit la lèvre, jaugeant ses chances. Il laissait ses yeux errer sur ses hommes, barreurs, gabiers qui s'activaient aux drisses, son frère, Gloag, Pyke et les autres.

— On y va, monsieur Gloag. Appareillez et tracez-moi une route qui nous fasse passer aussi près que possible de la pointe.

Dancer regarda Bolitho et lui fit un sourire : et si la magie de Noël allait se manifester ?

Bolitho attendit que le *Vengeur* terminât une embardée, traversa le pont et jeta un coup d'œil au compas. Le cotre faisait des mouvements épouvantables, à vous rendre malade. La coque montait à la lame avant de partir en crabe dans le creux, et cela recommençait. Ils étaient en mer depuis près de douze heures, mais le temps lui avait paru bien plus long.

— En route au nord-ouest, annonça réglementairement le timonier.

Comme tous ses camarades, il avait l'air fatigué et passablement découragé.

On piqua sept coups à la cloche avant. Bolitho se dirigea vers la lisse au vent et dut chercher d'urgence une prise : le cotre repartait dans un creux. Encore une demi-heure avant minuit,

c'était demain Noël. Mais pour son frère, peut-être pour eux tous, ce jour avait une autre importance. Peut-être s'étaient-ils lancés dans une aventure insensée, dernière tentative désespérée pour renverser le cours du destin. Depuis leur départ, ils n'avaient pas vu un seul navire, pas même un pêcheur fou. Et il n'y avait là rien de surprenant, conclut amèrement Bolitho.

Il fut pris d'une quinte de toux – pas étonnant après le rhum qu'il avait avalé comme les autres. Il fallait sans cesse régler les voiles, changer d'amures... Impossible d'allumer un feu dans la cambuse. L'équipage devrait se passer de repas chaud. Bolitho prit la ferme résolution de ne plus avaler une seule goutte de rhum, si du moins il arrivait à s'en passer.

Comme d'habitude, Gloag avait parfaitement raison : le temps évoluait comme il l'avait prévu. Il tombait toujours de l'eau et les gouttes acérées vous cinglaient le visage, mais la pluie avait légèrement baissé d'intensité et une étrange brume s'était levée, qui confondait le ciel et la mer dans une grisaille uniforme.

Bolitho songea à sa mère. À cette heure, elle devait s'affairer pour les préparatifs de Noël, en attendant ses invités habituels, propriétaires terriens, notables de la ville. Chacun remarquerait l'absence de Vyvyan et on ne manquerait pas de la harceler de questions.

Il se redressa un peu en voyant son frère monter. Hugh ne s'était jamais accordé plus d'une demi-heure de repos depuis l'appareillage.

— Le vent se maintient, monsieur, toujours secteur sud.

Il avait adonné pendant la nuit et remplissait complètement la grand-voile. Les dalots sous le vent étaient dans l'eau.

Gloag s'approcha ;

— Si le vent forcit un peu ou tourne un brin, monsieur, va falloir songer à changer d'amures.

Et il fit une moue dubitative : sans ajouter aux soucis du capitaine, il fallait bien qu'il exerce ses responsabilités.

Hugh était partagé. Ils se trouvaient à dix milles dans le sud du cap Lizard, et, comme Gloag l'avait fait justement remarquer, l'aggravation du temps pouvait les mettre à la côte

qui se trouvait sous leur vent s'ils n'y prenaient garde. Il alla de l'autre bord pour réfléchir plus au calme.

— Qu'ils aillent au diable, laissa-t-il glisser, autant pour lui que pour les deux autres, cette fois, je crois bien qu'ils m'ont eu.

Le pont était toujours agité des mêmes soubresauts sauvages, les hommes tombaient en poussant des jurons, malgré les regards incendiaires des officiers mariniers. Le temps passait, il allait bien falloir obéir aux ordres de l'amiral. Et si Hugh Bolitho tardait trop, le vent pourrait bien lui jouer un de ses sales tours en changeant brutalement de direction.

Il eut un triste sourire pour son frère.

— Tu réfléchis trop, Richard, ça se voit à ta tête.

— C'est moi qui ai eu l'idée de cette tentative, je pensais seulement que...

— Ne t'en fais pas, c'est bientôt terminé. À minuit, c'est décidé, on vire de bord. Mais enfin, peu importe, c'était une bonne idée. N'importe quel autre jour, le détroit aurait grouillé de bâtiments et on aurait aussi bien pu chercher une aiguille dans une botte de foin. Mais un jour comme aujourd'hui, le jour de Noël ? — il soupira. Si le sort nous était plus favorable, si on y voyait quelque chose, qui sait ce qui serait arrivé ? Pour le moment, il vaudrait mieux qu'on voie à réduire la toile, si jamais le vent forcit.

Son premier devoir consistait à assurer la sécurité de son bâtiment, mais, au ton de sa voix, on voyait bien que ses pensées étaient ailleurs : la poursuite de l'ennemi.

— Montez là-haut et vérifiez les boute-hors de bonnette. Et dites aussi à Mr. Pyke de faire prendre un ris immédiatement.

Il leva les yeux sur le hunier gonflé à craquer. Grinçant et gémissant, les haubans et les écoutes luttaient contre les efforts combinés de la mer et de la barre.

Dancer se présenta sur le pont, pâle et tout ébouriffé.

— Je monte faire un tour en haut, monsieur.

Hugh Bolitho essaya une plaisanterie, mais le cœur n'y était vraiment pas :

— Toujours pas trop de goût pour les hauteurs, Richard ?

Ils échangèrent un regard de connivence qui n'échappa pas à Dancer : ces deux-là n'avaient sans doute jamais été aussi proches.

Et Dancer entama son escalade.

— Merci de m'avoir pris à bord, Hugh, lui dit son frère, un peu gêné de cet élan impulsif.

Hugh hocha la tête.

— A bord de cette vieille *Gorgone*, je suis sûr qu'ils crèvent de jalousie : ils t'imaginent sûrement les deux pieds sous la table, en train de t'empiffrer. S'ils savaient...

Mais on l'appelait et il releva la tête, soudain tendu. C'était Dancer.

— Ohé, du pont ! Voile un quart sous le vent !

Et l'on piqua huit coups au même moment.

Ils suivaient donc leur adversaire depuis tout ce temps sans le savoir. C'était certainement la *Virago*, ce ne pouvait être que la *Virago*. À quelques minutes près, le *Vengeur* changeait de route et sa proie se serait définitivement échappée.

Pyke arriva en courant, en compagnie de Truscott, le canonnier ; ils étaient trempés, obligés de prendre des postures impossibles pour rester sur le pont. On aurait juré des marins en goguette qui venaient de taquiner le flaçon.

— Je monte, monsieur ! cria Pyke en serrant les dents, comme s'il en faisait une affaire personnelle.

Hugh Bolitho confia son chapeau à un matelot :

— Non, j'y vais moi-même.

Tout le monde se taisait. Si Dancer n'avait pas eu cette idée subite de monter, ils seraient déjà en route vers Plymouth et ils n'auraient jamais rien su. Manteau au vent, Hugh Bolitho fit une pause près de l'aspirant avant de continuer son ascension et de disparaître dans le brouillard. Il s'arrêta à la vergue de perroquet, empoigna solidement le mât et se mit en devoir de scruter l'horizon.

Deux minutes plus tard, il était en bas. Le visage impassible, mais les yeux étrangement brillants, il annonça enfin :

— C'est la *Virago*, il n'y a pas le moindre doute. Deux mâts, gréée en ketch, toute la toile dessus. Il est à notre vent, mais ça ne fait rien.

Il fit quelques pas pour aller vérifier le compas, observa chaque voile une par une.

— Etablissez la trinquette, monsieur Pyke, et envoyez du monde en haut à établir les boute-hors. Avec les bonnettes, on va la rattraper à tout coup — un éclair passa dans ses yeux — ou bien vous m'entendrez causer !

Dancer fut prié de redescendre et on envoya un matelot d'expérience le remplacer. Il arriva haletant et dégoulinant sur le pont.

— La chance tourne, monsieur !

Hugh serra les mâchoires.

— Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, monsieur Dancer, c'est de talent, mais je vous jure que je ne refuse pas d'y ajouter une pincée de veine !

Luttant et tanguant sous la traction de ses voiles, le *Vengeur* accélérat. Les bonnettes étaient maintenant établies comme de grandes oreilles. Ainsi gréée, vergues brassées carrées, elle offrait au vent une impressionnante cathédrale de voiles.

La sensation était forte et parfois même effrayante. Le cotre s'enfonçait dans la lame, les embruns jaillissaient en murs compacts sous le vent. On ne voyait toujours pas la *Virago* et, à en croire la description de Dancer, il n'y avait guère à voir, même depuis la mâture. La coque était noyée dans la brume alors que les voiles perçaient au-dessus de la couche nuageuse, ce qui simplifiait singulièrement la tâche de la vigie.

Pour Bolitho, il était très improbable que le patron de Vyvyan envisageât seulement la possibilité d'une poursuite. Du moins pas encore. Vyvyan en savait sans doute plus sur le trafic local que l'Amirauté elle-même. Il devait croire le *Vengeur* confortablement mouillé dans le port, ou occupé à tirer des bords pour aller affronter l'ire de l'amiral.

Son équipage devait être occupé à célébrer dignement non seulement Noël, mais surtout la victoire remportée sur l'autorité royale et un butin dont Bolitho n'avait même pas idée. Et pourquoi pas ? Vyvyan avait gagné sur tous les fronts. Il était maintenant à l'abri du Lizard et aurait bientôt dépassé les Scillies. À partir de là, tout l'Atlantique était à lui, autant dire le désert.

— Comment est-il armé, monsieur ? demanda Truscott.

Hugh Bolitho examinait les voiles, l'air préoccupé, à l'affût de la moindre défaillance, du premier petit signe de danger.

— En temps normal, mieux que nous. Mais j'imagine que Sir Henry Vyvyan nous a préparé quelques surprises de sa façon et il faut donc rester vigilant, monsieur Truscott. Je ne veux pas voir de coup partir au petit bonheur, aujourd'hui — sa voix se fit plus dure. Il ne s'agit pas seulement d'un combat, mais d'une affaire d'honneur.

En l'écoutant, Bolitho se dit que son frère voyait la chose comme un nouveau duel, une querelle à vider de la seule manière qu'il connût. Et, cette fois, peut-être avait-il raison.

— La pluie faiblit, monsieur ! annonça Gloag.

Bolitho avait pourtant du mal à voir la différence, et de toute manière, les embruns les arrosaient déjà copieusement. Les pompes fonctionnaient sans relâche, mais il y avait probablement déjà pas mal d'eau dans les fonds.

La lumière était cependant légèrement différente, rien à voir bien sûr avec celle du jour, mais les crêtes paraissaient plus brillantes et les creux, moins gris.

— En route ouest-sud-ouest ! cria le timonier.

Bolitho retint son souffle : c'était incroyable. En dépit de ce vent terrible, Gloag avait réussi à gagner trois quarts. Les voiles, les espars craquaient de toutes parts et faisaient autant de vacarme qu'une bataille miniature.

Hugh Bolitho surprit son air d'étonnement :

— Je te l'avais bien dit, Richard, tu vois comme il se comporte !

Peplœ, le voilier, s'activait avec ses aides pour parer à la première voile qui partirait en pièces. Il dit en riant au patron :

— On l'a eu ! On est au vent de ce salopard !

— Il nous a vus ! cria la vigie.

Fascinés, ils observaient le ketch qui émergeait d'un seul coup dans la brume, comme un spectre. Il marchait bien, à voir l'impressionnante vague d'étrave.

Ils tressaillirent tous d'un même mouvement en apercevant de la fumée s'échapper de sa dunette. Avant qu'elle eût eu le temps de se dissiper, un boulet heurta de plein fouet le

gréement du *Vengeur*, criblant de trous les bonnettes et la grand-voile.

— Dieu de Dieu, le renard est encore vif !

Hugh Bolitho se retourna pour voir le boulet ricocher sur les vagues. Il alla sous le vent et pointa sa lunette sur son adversaire.

— Chargez et mettez en batterie, je vous prie, il n'y a pas lieu de leur lancer un défi, ne recommençons pas !

Il laissa Truscott s'occuper de la bordée et ajouta d'une voix plus calme :

— C'était une pièce de bonne taille, au moins du neuf-livres. Et il l'a probablement fait mettre à bord dans ce but.

Une autre explosion : un obus passait en hululant par-dessus la lisse avant de s'écraser assez loin sur bâbord.

— Montrez le pavillon, ordonna Hugh.

Le canonnier signala de l'avant que tous les canons étaient chargés et en batterie. Avec cette bande, il avait été facile de mettre les pièces sous le vent en batterie, mais pointer avec la précision requise serait autrement difficile. La mer affleurait à quelques pouces sous les sabords et les équipes se faisaient copieusement doucher à chaque plongeon dans un creux.

— Sur la crête !

Cinq mains noires de goudron se levèrent d'un seul geste, cinq mèches lentes grésillèrent au-dessus de cinq lumières.

— Feu !

Les coups ébranlèrent le pont presque au même instant, dans un vacarme assourdissant. Les hommes se démenaient, criaient, halaient sur les palans de retraite pour écouillonner et recharger.

Dans les hauts, les gabiers grimpaiient comme des singes pour réparer les cordages cassés et rentrer une bonnette déchirée en lambeaux par le vent. Et il avait suffi d'un seul malheureux boulet...

Un grand boum.

Le cotre trembla de toutes ses membrures et Bolitho comprit que la coque venait d'être touchée de plein fouet, sans doute à la flottaison.

Il prit une lunette pour observer le ketch. À travers les lentilles grossissantes, les mâts et les vergues s'animèrent soudain de manière saisissante. Il distinguait même de menues silhouettes qui couraient sur le pont et s'affairaient à la manœuvre.

Une nouvelle bordée, c'était tribord cette fois, le fit sursauter. Les boulets s'écrasèrent tout autour de la *Virago*, sous le tableau et nettement trop en arrière. Leurs pièces étaient en limite de portée, mais pour leur donner une chance de pointer convenablement, Hugh serait obligé de serrer davantage le vent et la distance augmenterait encore. Un éclair jaillit du gaillard de la *Virago* : le boulet ricocha sur le pavois et balaya le pont comme une faux gigantesque. Les hommes criaient et essayaient de se mettre à l'abri, mais l'un des timoniers fut pratiquement coupé en deux avant que le boulet allât s'écraser de l'autre bord.

Des ordres retentissaient de toutes parts, on dérapait sur le pont rendu glissant par la mer et le sang. Plusieurs marins allèrent porter secours au blessé et reprendre la barre en main.

La *Virago* s'éloignait davantage et Bolitho discerna une tache verte à l'arrière : c'était peut-être Vyvyan, avec le long manteau qu'il avait coutume de porter lorsqu'il était à cheval.

— Ça n'sert à rien, monsieur ! s'insurgea Gloag. Encore quèqu's-uns comme ça, et on sera définitivement démâtés !

Il n'avait pas fini de parler qu'un nouveau boulet emportait l'autre bonnette avec son bâton et ses manœuvres. Le triangle de toile tomba à l'eau. Ils n'avaient pas besoin de cette ancre flottante d'un nouveau genre pour les ralentir davantage et les hommes commencèrent à attaquer le fouillis à la hache pour s'en débarrasser au plus vite.

Hugh Bolitho tira son sabre et déclara simplement :

— Signalez : « Ennemi en vue », monsieur Dancer.

Habitué à la discipline sans réplique des vaisseaux de ligne, Dancer se précipita aux drisses avant même d'avoir compris exactement l'ordre qu'on venait de lui donner. Il n'y avait personne pour lire ce signal, mais Vyvyan ne le savait peut-être pas.

En voyant le pavillon monter à la vergue, le patron de la *Virago* pouvait bien conseiller à Vyvyan de virer de bord et de s'éloigner dans le sud pour éviter de se faire prendre au piège dans Mounts Bay par deux poursuivants au lieu d'un seul.

— Ça marche ! cria Dancer, sidéré.

Les voiles de la *Virago* claquaient en tout sens. Elle prit le lit du vent, vergues brassées dans l'axe, mais elle tirait toujours et de nouveaux débris, poulies, bouts de gréement vinrent augmenter le désordre qui régnait sur le pont du *Vengeur*.

Un nouvel impact les frappa de plein fouet et les marins durent s'écartez en vitesse : le mât de hune tombait. Il se brisa en mille morceaux en heurtant un canon avant de passer par-dessus bord.

Hugh leva son sabre :

— La barre dessous, monsieur Gloag, nous allons serrer encore !

La grand-voile faseya un peu et ils prirent ce nouveau cap. Hugh ajouta pour Truscott :

— C'est le moment ! Et sur la crête !

La distance tombait rapidement. Conscients du péril où ils se trouvaient, les chefs de pièce tirèrent dès qu'ils furent parés.

Serrant les dents, Bolitho essayait de ne pas entendre les cris déchirants des blessés allongés au pied du mât et se concentra pour observer le résultat de cette bordée.

Un grand craquement : l'un des six-livres avait atteint sa cible.

Ce coup unique au but se révéla décisif. Toute la toile dessus, dangereusement installée dans le lit du vent pour échapper à la conserve invisible du *Vengeur*, le sloop se mit à trembler violemment, comme s'il venait de heurter un banc de sable. Au ralenti d'abord, puis de plus en plus vite, tout le gréement s'effondra vers l'arrière : perroquet, mât de hune, vergues, entraînés par la force du vent, s'affalèrent le long de la coque. En quelques secondes, la fière *Virago* n'était plus qu'une épave désemparée.

Sans quitter l'ennemi des yeux, Hugh Bolitho s'empara d'un porte-voix :

— Paré à réduire la toile, monsieur Pyke ! Nous allons l'aborder de suite !

Un grondement sourd se fit entendre sur le *Vengeur* : les hommes s'emparaient de leurs armes et couraient prendre leur poste.

— Ils sont bien plus nombreux que nous, monsieur ! protesta Dancer.

— Mais ils ne combattront pas, répondit seulement Hugh en pointant sa lame comme s'il se fût agi d'un pistolet.

La distance diminuait toujours, le sloop roulait bord sur bord comme pour les attirer dans un dernier piège.

— On y va, monsieur Gloag.

Les voiles étaient déjà rentrées et le *Vengeur*, obéissant à un dernier coup de barre, se plaça bout au vent, coque contre coque.

Les silhouettes anonymes de la *Virago* s'étaient changées en hommes, on distinguait des visages. Bolitho se demanda même si certains n'étaient pas des gens qu'il avait connus à Falmouth.

— Au nom du roi, cria Hugh dans son porte-voix, rendez-vous — il pointait son sabre comme un pierrier —, sans quoi nous tirons !

Les deux bâtiments s'abordèrent violemment dans un grand désordre d'espars brisés qui ajoutaient encore à la confusion. Cependant, en dépit de quelques cris hostiles, il n'y eut pas un seul coup de feu, personne ne leva son arme.

Hugh Bolitho s'avança lentement au milieu de ses hommes vers le pavois : un reste de méfiance le poussait à prendre tout son temps.

Bolitho et Dancer le suivirent sabre au clair. Le silence était si oppressant que même les blessés s'étaient tus.

Leurs adversaires n'avaient pas la discipline des marins, ni pavillon ou cause à défendre. Le moment de vérité était arrivé : toute fuite était impossible, et ils ne pensaient plus qu'à leur salut, chacun pour soi. Leur seul espoir consistait à témoigner contre celui qu'ils avaient longtemps considéré comme un ami afin d'essayer d'échapper au gibet. Certains devaient même espérer en sortir libres, en mentant effrontément, chose qui leur était aussi naturelle que la cruauté.

Bolitho se tenait à côté de son frère sur le pont de la *Virago* et contemplait tous ces visages. On y lisait la lâcheté ; et la colère, pour ainsi dire délavée comme le sang par les embruns, avait laissé place à la crainte.

Sir Henry Vyvyan réussirait sans doute à plaider sa cause de quelque façon, mais la victoire de Hugh était totale : le bâtiment, sa cargaison et assez de prisonniers pour assurer la tranquillité de Mount Bay pendant les années à venir.

— Où est Sir Henry ?

Un petit homme vêtu d'un manteau à boutons dorés, visiblement le patron, s'avança vers eux. Il était sérieusement blessé au front, sans doute par des éclats de bois.

— C'est pas ma faute, m'sieur !

Et il se pencha pour toucher le bras de Hugh, mais une lame d'acier s'interposa brutalement entre eux et il dut reculer. Bolitho et les autres le suivirent à l'arrière. La dunette avait été gravement endommagée par la chute du mât.

Sir Henry Vyvyan était coincé, épinglé comme un papillon, sous un énorme espar, et son visage montrait déjà le masque de l'agonie. Mais il respirait encore. Il ouvrit l'œil qui lui restait, regarda les marins rassemblés autour de lui.

— Trop tard, Hugh, réussit-il enfin à articuler, vous n'aurez pas le plaisir de me voir danser au bout d'une corde.

Hugh laissa retomber sa lame qui s'arrêta à deux doigts de sa gorge.

— Je vous avais réservé une mort plus appropriée à votre cas, Sir Henry, lâcha-t-il.

— Je l'aurais certes préférée, répondit Sir Henry, hypnotisé par la pointe qui le menaçait.

Et, dans un dernier borborygme, il mourut.

Le sabre regagna son fourreau : tout était terminé, et comme il convenait.

— Larguez-moi cette épave, ordonna Hugh, qui semblait insensible à ce qui venait de se passer comme à tous ces regards fixés sur lui, et dites à Mr. Gloag que nous allons la remorquer le temps d'établir un gréement de fortune.

Ce point réglé, il regarda enfin son frère et Dancer :

— Voilà, tout est bien.

Il leva les yeux pour regarder le pavillon frappé à la corne de la *Virago*, copie conforme de celui qui, déchiqueté par le vent et troué par les éclats, flottait sur son propre bâtiment.

— Voilà le meilleur Noël que j'ai jamais connu !

— Eh, Dick, il reste peut-être encore de quoi fêter ça à Falmouth ? lui dit Dancer en riant.

Revenu à son bord, Bolitho se retourna pour contempler les dégâts sur leur prise. Son frère était toujours là-bas, debout à côté du grand corps étendu sous un manteau vert.

Peut-être se demandait-il encore si Sir Henry Vyvyan ne l'avait pas finalement vaincu...

FIN DU TOME 1